

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

« YOU GUYS ARE ALWAYS IN OUR BUSINESS » : LES PRATIQUES DE PROFILAGES  
RACIAL ET SOCIAL DANS LA VIE QUOTIDIENNE DES JEUNES ISSU.E.S DE  
L'IMMIGRATION DE VANIER DANS LA VILLE DE QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN TRAVAIL SOCIAL

PAR

GABRIELLE PRINCE-GUÉRARD

JANVIER 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Les remerciements sont une des parties que je préfère dans les mémoires et les thèses. Je ne manque jamais l'occasion de les lire, car ils témoignent de tout le travail émotionnel qu'il faut pour mener à terme une recherche. Ce mémoire existe seulement parce que plusieurs personnes y ont contribué par leur amour, leur militantisme et leur sensibilité. Il est la somme de la communauté qui m'a fait à manger, m'a consolée, m'a fait rire et a challengé mes idées depuis trois ans.

D'abord et avant tout, je remercie les participant.e.s de la recherche qui ont accepté de me parler et de m'ouvrir une petite fenêtre sur leur vie à Québec. Merci de m'avoir éduquée sur votre réalité et sur le racisme. Le mémoire vous appartient. Vous avez habité mes pensées et j'espère sincèrement que les pages qui suivent pourront vous prêter main-forte dans votre combat quotidien.

Jade et Izara, je ne sais même pas par où commencer. Ces quelques lignes ne peuvent pas rendre justice à tout ce que je vous dois. Merci pour la complicité et la rigueur. Je n'aurais pu imaginer une meilleure équipe et faire de la recherche à vos côtés prend tout son sens. Merci spécialement, Jade, de m'avoir montré à raconter et de comprendre où je veux aller quand même moi je ne le sais pas encore. Izara, merci d'avoir été un modèle et de m'avoir accompagnée pendant chaque étape avec patience et enthousiasme. Vous avez été un phare dans cette recherche. C'est bon ce show-là.

Je remercie l'Observatoire des profilages et le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour les bourses qui m'ont permis de vivre pendant ma maîtrise.

Merci à une communauté de pratique et de pensée remarquable; Rox, Mathilde, Charlotte, Wolfgang, Catherine et Gui. Vous avez été salvateur.trice.s pour ma santé mentale. Merci pour les retraites d'écriture à Baie-Saint-Paul, les fous rires et les moments de *rant* plus que nécessaires sur le monde universitaire. Aurélie, merci pour les cafétudes et les sessions de *debrief* hebdomadaires. Julie, merci pour les conseils toujours avisés.

Leila, merci d'avoir été là pendant les débuts; de m'avoir fait rire autant que réfléchir. Ce mémoire ne serait pas le même sans ta contribution. Andy, merci pour le soutien et les *post-it* surprises pendant les derniers mois de rédaction.

Merci à Marie-Grâce pour l'après-midi de discussion et les premières pistes de réflexion, ainsi qu'à Catherine qui a été ma porte d'entrée dans Québec et dans Vanier. Le hasard fait bien les choses, et je suis tellement reconnaissante d'être tombée sur toi un jour atrocement froid de février.

Merci aux personnes rencontrées pendant le campement Al-Aqsa, puis Al-Soumoud. Vous êtes précieux.ses et j'ai appris à vos côtés comme rarement avant.

Merci à mes amies-sœurs Justine, Jess, Lau, Cam et Rox. Je ne serais pas une once de la personne que je suis aujourd'hui sans vous et la vie m'est infiniment plus douce en sachant que nous allons vieillir ensemble. Un merci spécial à Béa et Julie de m'avoir littéralement portée dans les derniers milles de rédaction, vivement les prochaines retraites à Trois-Pistoles. Marie, merci de faire partie de la petite famille nucléaire et pour la révision attentive. C'est réellement un honneur de partager ma vie avec des personnes aussi fantastiques.

Merci à maman, papa et Roxanne pour tout le support et l'amour. Merci de non seulement croire en moi, mais de vous intéresser à ce que je fais et de continuer à me poser des questions sur tous mes projets. Merci Lucie de m'avoir soutenue et hébergée à Québec.

## DÉDICACES

Aux jeunes de Vanier et à leur famille;

À Fidaa.

## AVANT-PROPOS

[...] it is in every way the imperative of social work  
to disrupt state violence in all its forms.  
(Suslovic *et al.*, 2024, p. 2)

La fin de ce mémoire a été rédigée pendant le 9<sup>ième</sup> mois du génocide des Palestiniennes et Palestiniens commis par l'État d'Israël. En date de juin 2024, plus de 37 300 Palestinien.ne.s ont été massacré.e.s par l'armée israélienne et 1,7 millions des 2,3 millions d'habitant.e.s de Gaza ont été victimes de déplacements forcés (OCHA, 2024). Ces violences doivent être replacées dans le contexte plus large du projet colonial de nettoyage ethnique et d'apartheid qu'entreprend l'État d'Israël depuis plus de trois quarts de siècle pour déposséder les Palestiniennes et Palestiniens de leur terre (Elia, 2023). Pendant que les preuves de cette entreprise impérialiste s'accumulent, que nous pouvons voir, en direct, des images d'une violence sans nom qui nous parviennent de Gaza et de la Cisjordanie occupées, le silence de nos institutions occidentales reste assourdissant.

J'ai écrit les dernières lignes de cette recherche à l'Université populaire Al-Aqsa de l'UQAM (UPA-UQAM), nommée en l'honneur d'une université détruite par les bombardements israéliens à Gaza, destruction qui s'inscrit dans l'éduicide en cours (Scholars against the war on Palestine, 2024). Alors que toutes les universités de Gaza ont été délibérément bombardées (Al Jazeera, 2024), les dirigeant.e.s de celles d'ici continuent à se taire au sujet de ces violences, ou lorsqu'ils.elles se prononcent, c'est par des communications frileuses qui maintiennent le statu quo. Le milieu universitaire aime penser, théoriser et parler de colonisation, tant que cela ne remet pas en question ses propres pratiques.

À moins de deux semaines d'intervalle, la direction de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) posait deux gestes en totale contradiction : d'une part, le 27 mai 2024, elle judiciairisait ses étudiant.e.s pour le campement de l'UPA-UQAM dénonçant le génocide et le colonialisme de peuplement d'Israël en Palestine<sup>1</sup> (Confédération des syndicats nationaux, 2024), et d'autre part, le 8 juin 2024, elle décernait un doctorat honorifique à la militante mohawk Ellen Gabriel, reconnaissant son travail « dans la défense des droits des peuples et des femmes autochtones et

---

1. L'Université du Québec à Montréal a déposé une demande d'injonction à la Cour supérieure contre le campement le 24 mai 2024, celle-ci a été accordée le 27 mai 2024 (Confédération des syndicats nationaux, 2024).

dans la protection de leurs terres ancestrales » (UQAM, 2024). Si je me réjouis que le travail essentiel d'Ellen Gabriel soit mis en valeur – elle a d'ailleurs montré sa solidarité à la Palestine et aux étudiant.e.s lors de la remise du prix – cet évènement souligne l'hypocrisie de nos institutions. Les luttes décoloniales ne font pas partie du passé et la Palestine en est un exemple flagrant. Les Palestiniens et Palestiniennes nous rappellent que renverser les projets dévastateurs du colonialisme n'est pas utopique, mais que le bouleversement de l'ordre établi nécessite des actions concrètes. Ce mémoire s'inscrit en solidarité avec celles et ceux qui mènent ce combat de façon quotidienne, sans relâche.

De la Palestine à l'Île de la Tortue, « la décolonisation n'est pas une métaphore » (Tuck et Yang, 2022).

تحيا فلسطين

## TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS .....	ii
DÉDICACES .....	iv
AVANT-PROPOS .....	v
LISTE DES FIGURES .....	xii
LISTE DES TABLEAUX.....	xiii
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES .....	xiv
RÉSUMÉ.....	xv
ABSTRACT .....	xvi
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE 1. LES PRATIQUES DE PROFILAGE ET LA TERRITORIALISATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE QUARTIER VANIER À QUÉBEC .....	4
1.1 Définitions des profilages dans la vie quotidienne.....	5
1.1.1 Une petite généalogie du profilage racial et social dans la ville de Québec .....	8
1.1.2 « Mais nous, on n’a pas de statistiques sur ça »: les effets des profilages .....	9
1.2 La territorialisation des inégalités sociales : le cas de Vanier dans la ville de Québec.....	10
1.2.1 « Comment détruire encore plus la réputation de l’école secondaire Vanier, sachant qu’elle n’en a déjà pas beaucoup ? » : imaginaires associés au quartier Vanier .....	12
1.2.2 Les conditions matérielles du quartier Vanier.....	14
1.3 Le logement comme pratique de profilage.....	18
1.3.1 Reproduction de la stigmatisation et racialisation des problèmes sociaux .....	19
1.4 Les jeunes et l’école Vanier .....	21
1.4.1 L’accès au quartier .....	21
1.5 Question et objectifs de la recherche.....	24
INTERMÈDE DE VILLE #1 : Faire des économies pour s’offrir une peau douce.....	25
CHAPITRE 2. APPRÉHENDER LES PRATIQUES DE PROFILAGE À TRAVERS LA VIE QUOTIDIENNE ET LA VIE DE QUARTIER .....	26

2.0 Des détours et des culs-de-sac.....	26
2.1 Le quartier et sa pratique.....	28
2.1.1 Les comportements et les bénéfiques.....	28
2.1.2 La convenance et le corps dans l'espace du quartier.....	29
2.2 La vie quotidienne.....	30
2.2.1 Entre stratégies de pouvoir et tactiques pour s'y soustraire.....	31
2.3 Les profilages dans la vie quotidienne du quartier.....	32
2.3.1 Production de savoirs et vie quotidienne.....	34
2.4 Sortir des conceptions rigides : la surveillance diffuse dans le corps social.....	34
2.4.1 Vie de quartier et surveillance panoptique.....	34
2.4.2 Mise en survisibilisation.....	35
2.5 Suite des détours, faire le point : implications et limites pour la recherche.....	36
INTERMÈDE DE VILLE #2 : À 25 sous de la dignité.....	38
CHAPITRE 3. NOUS COMPRENDRE À PARTIR DES RÉCITS DES JEUNES :	
MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE.....	39
3.1 Positionnement épistémologique.....	39
3.1.1 Vivre les entre-deux.....	40
3.1.2 Enjeux de légitimité et de traduction.....	42
3.2 Stratégie générale de recherche.....	44
3.2.1 Les approches ethnographiques.....	45
3.2.2 Le mode d'enquête : aller vivre à Québec.....	47
3.2.3 La volonté de savoir.....	50
3.3 Conduite du terrain d'enquête.....	50
3.3.1 Critères de participation.....	51
3.3.2 Recrutement et participant.e.s.....	52
3.3.3 Les entretiens formels : raconte-moi ta vie quotidienne.....	55
3.3.4 Les entretiens par conversation.....	57
3.3.5 L'observation in-situ.....	58
3.3.6 Le journal terrain.....	60

3.4 Traitement et analyse des données .....	62
3.4.1 L'analyse thématique et l'analyse de discours .....	63
3.5 Biais et limites de la recherche.....	64
3.6 Considérations éthiques.....	65
3.6.1 Le stratagème .....	66
INTERMÈDE DE VILLE #3 : Canopée à chance variable .....	68
CHAPITRE 4. METTRE LA TABLE POUR COMPRENDRE LES PROFILAGES : PRÉSENTATION DU QUARTIER VANIER ET DU CONTEXTE DANS LEQUEL ÉVOLUE LES JEUNES .....	69
4.1 Vanier : Partir avec deux prises au bâton .....	69
4.1.1 Enclavement physique et social du quartier .....	73
4.1.2 Une convenance de la familiarité .....	76
4.2 Les conditions symboliques : déclassement, imaginaires et réputation .....	79
4.2.1 Effets de la stigmatisation territoriale sur les personnes qui y habitent : composer avec le mépris .....	80
4.3 Le système d'immigration : du Canadian dream à la désillusion .....	81
4.3.1 « J'ai hâte de savoir s'ils vont laisser monsieur T devenir canadien » .....	84
4.3.2 Profiler les parcours : l'apprentissage du français .....	86
INTERMÈDE DE VILLE #4 : « We outside ».....	89
CHAPITRE 5. « (DIVINE) : C'EST L'ENTITLEMENT. JE PEUX PAS VIVRE GENRE? » : PRÉSENTATION DES EXPÉRIENCES DE PROFILAGE DANS LA VIE QUOTIDIENNE ET LA VIE DE QUARTIER DES JEUNES .....	90
5.1 Les jeunes et la vie de quartier .....	90
5.2 « We bring her to school for her to learn, not for you guys to learn about us, you see? » : l'école .....	92
5.2.1 L'école secondaire Vanier.....	92
5.2.2 Les relations sociales à l'école .....	94
5.2.3 « Pour la démocratie, on part de zéro » : l'invisibilisation des luttes .....	98

5.3 Discrimination ordinaire et répétée : l'expérience de l'emploi.....	100
5.4 Spatialité et profilage : le logement.....	103
5.5 « I'm trying to make my parents proud » : la famille et la communauté .....	106
5.6 « J'ai peur qu'un Blanc me voit » : surveillance, survisibilisation et l'expérience des commerces.....	109
5.7 « On les bat avec nos baskets tu vois? » : le sport .....	112
5.8 L'église et l'harmonie de consensus .....	114
5.9 « Pour être engagé ici, il faut vraiment pas être raciste » : les organismes communautaires .....	116
5.10 Impunité et opacité : l'expérience avec la police .....	118
INTERMÈDE DE VILLE #5 : Une petite molle au soleil.....	122
CHAPITRE 6. LA (RE)PRODUCTION DES PRATIQUES DE PROFILAGE : LE RACISME DE VERTU .....	124
6.1 Prendre de la hauteur : « turn our gaze back to power » (Tuck et Yang, 2014) .....	124
6.1.1 De la convenance de familiarité à l'ordre social et racial .....	125
6.2 La racialisation de l'ordre social et le racisme de vertu .....	127
6.2.1 Généalogie de quartier : de Petite-Rivière à Vanier, en passant par Québec-Ouest ...	128
6.2.2 Quand l'ordre social et racial se rencontrent.....	131
6.3 Comment on se raconte : récits d'État, récits de quartier et profilages.....	132
6.3.1 « On le fait dans le respect, mais on explique des choses aux jeunes » : le racisme de vertu.....	133
6.3.2 « (Adam) : Dire " je suis pas raciste, mais...", ferme là t'es raciste! » : la société post- raciale et le color-blindness.....	135
6.4 « (Tatiana): La personne qui était censée nous aider, nous détruisait en fait » : la bienveillance blanche et la bienveillance .....	136
6.4.1 La bienveillance à même les plis de la vie quotidienne .....	138
6.4.2 Administrer la question raciale par la volonté de savoir .....	139
6.5 « Sourire et dire bonjour » : la richesse de la diversité et l'harmonie de consensus.....	143

6.5.1 Instrumentalisation de la « diversité ».....	146
6.6 Les profilages, à répétition .....	147
CONCLUSION .....	148
7.1 Synthèse de la recherche .....	148
7.2 Inscrire la recherche dans le climat actuel : panique morale et stratégies de dédouanement .....	151
7.3 L’ampleur du problème : les discriminations raciales en région au Québec .....	152
ANNEXE 1 : CANEVA D’ENTRETIEN POUR LES JEUNES .....	155
ANNEXE 2 : CANEVAS D’ENTRETIEN POUR LES ACTEUR.RICE.S .....	156
ANNEXE 3 : FORMULAIRE D’INFORMATIONS ET DE CONSENTEMENT POUR LES JEUNES .....	157
ANNEXE 4 : FORMULAIRE D’INFORMATIONS ET DE CONSENTEMENT POUR LES ACTEUR.RICE.S.....	162
BIBLIOGRAPHIE .....	166

## LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 Carte indiquant la concentration de richesse par quartier dans la ville de Québec	11
Figure 1.2 Vue aérienne du quartier Vanier et de ses environs	14
Figure 1.3 Principaux lieux fréquentés par les jeunes dans le quartier Vanier	23
Figure 3.1 Articulation des mises en récit des expériences de discrimination et de profilage dans le quotidien	43
Figure 3.2 Extrait de journal terrain	61
Figure 4.1 Carte des dépanneurs, épiceries et pharmacies dans le quartier	70
Figure 4.2 Carte du quartier Vanier sur l'application Communauto	71
Figure 4.3 Photo prise dans le quartier Limoilou avec mon cellulaire	84
Figure 6.1 Capture d'écran de la page Diversité, équité et inclusion intitulée « Ici nous sommes ouverts »	144

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1.1 Revenu des résident.e.s de Vanier en 2020	15
Tableau 1.2 Niveau de scolarité des résident.e.s de Vanier en 2021	16
Tableau 1.3 Âge des résident.e.s de Vanier en 2021	16
Tableau 1.4 Évolution de 2001 à 2021 des personnes issues de l’immigration dans Vanier	17
Tableau 1.5 Lieu de naissance des personnes issues de l’immigration dans le quartier Vanier en 2021	17
Tableau 3.1 Profil des jeunes ayant participé à la recherche	53
Tableau 3.2 Profil des acteur.rice.s dans le quartier ayant participé à la recherche	54
Tableau 3.3 Entretiens par conversation	57
Tableau 3.4 Observations participantes	58

## LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

CDM	Citoyens du Monde
CDPDJ	Commission des droits de la personnes et des droits de la jeunesse
CERPE	Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains
CLAR	Comité de lutte au racisme
CMQ	Centre multiethnique de Québec
CoDES	Communauté pour le Développement des Enfants et leur Santé
DEC	Diplôme d'études collégiales
DPJ	Direction de la protection de la jeunesse
EPTC 2	Énoncé de politique des trois conseils
FPT	Formation préparatoire au travail
GRIPAL	Groupe de recherche sur les imaginaires de la violence en Amérique latine
HLM	Habitation à loyer modique
MDJ	Maison des jeunes
OIRQ	Observatoire des inégalités raciales au Québec
OMHQ	Office municipal d'habitation de Québec
SPVM	Service de police de la ville de Montréal
SPVQ	Service de police de la ville de Québec

## RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse aux pratiques de profilages racial et social dans la vie quotidienne des jeunes issu.e.s. de l'immigration du quartier Vanier dans la ville de Québec. Pour arriver à saisir les enchevêtrements des expériences des profilages dans la vie quotidienne des jeunes, il importe de comprendre l'organisation du quartier Vanier, territoire stigmatisé de la ville de Québec, et les relations sociales qui s'y jouent. Cette recherche propose de s'éloigner des définitions institutionnelles des pratiques de profilages, parfois limitatives pour appréhender les discriminations à même le quotidien, pour plutôt comprendre ces expériences à travers une épistémologie de la vie quotidienne. Celle-ci s'est construite par étape : d'abord avec les concepts de convenance (Mayol, 1994) et de stratégies de pouvoir (de Certeau, 1990 ; Foucault, 1976), puis avec les théorisations faites autour du racisme ordinaire (Essed, 1991). Cette épistémologie de la vie quotidienne s'est concrétisée en effectuant un terrain de recherche inspiré des approches ethnographiques, rassemblant des entretiens formels, des conversations avec des jeunes et des acteur.rice.s du quartier, ainsi qu'à partir de moments d'observation participante et non-participante dans Vanier. Cette étude permet de constater que les pratiques de profilage à l'égard des jeunes issu.e.s de l'immigration et de leur famille se (re)produisent dans toutes les sphères de leur vie quotidienne; l'école, le logement, l'emploi, les espaces publics, les activités sportives, etc. Celles-ci sont l'expression d'un racisme de vertu, qui s'ancre dans une prise en charge différenciée « pour leur bien ». En contextualisant les récits des participant.e.s dans la généalogie du quartier, il est possible de comprendre que ce rapport paternaliste s'inscrit dans le temps long, à la rencontre de l'ordre social et racial qui structurent le quartier. Le renversement de l'hypothèse répressive pour aborder les profilages met en lumière comment le contrôle ne s'opère pas dans ses formes les plus entendues – voire attendues – mais passe davantage par un ordre racial, se matérialisant dans les relations sociales de la vie de quartier. Dans cette recherche, la parole des jeunes incarne un statut de savoir sur nos institutions et notre organisation sociale. Le récit de leurs expériences offre ainsi une compréhension socio-politique des profilages comme phénomène systémique.

Mots-clés : profilage, racisme ordinaire, jeunes, inégalités sociales, milieux urbains.

## ABSTRACT

This thesis examines racial and social profiling practices in the daily lives of young people who have immigrated to Quebec, in the stigmatized Vanier neighbourhood in Quebec City. This research proposes to move away from institutional definitions of profiling practices that are sometimes limiting when it comes to understanding discrimination in everyday life. Instead, this thesis attempts to understand these experiences through an epistemology of everyday life. This epistemology has been built in stages using concepts of convenience (Mayol, 1994), power strategies (de Certeau, 1990 ; Foucault, 1976) and theorizations of everyday racism (Essed, 1991) and supplemented by fieldwork inspired by ethnographic approaches. This epistemology brings together formal and conversational interviews with young people and neighborhood stakeholders, as well as moments of participant and non-participant observation in Vanier. This research shows that profiling practices against young immigrants and their families in Vanier (re)occur in every sphere of daily life, from attending school, securing housing, finding employment, and in recreational activities such as shopping or playing sports. These experiences of racial profiling are what I refer to as “racism of virtue,” a type of racism that is rooted in differentiated care “for their [young immigrants] own good.” By contextualizing the participant’s accounts within a genealogy of the Vanier neighborhood, the paternalistic relationship can be traced by longstanding social and racial orders that structure the neighborhood. This research highlights and addresses the ways in which control does not only take place in its most understood – or even expected – forms, but how control passes through this racial order and is materialized in the social relations of neighborhood life. The testimony of young immigrants in this research project express knowledge about our institutions and social organization that advances a socio-political understanding of profiling as a systemic phenomenon.

Keywords: profiling, everyday racism, youth, social inequality, urban areas.

## INTRODUCTION

**Tabita** : Fait que là on va [à l'épicerie] Métro, à côté de la gare. Fait qu'on est juste stationné en face. On descend et on sort. Il y avait un monsieur qui était là, qui nous dit : « Ah, vous allez où? ». C'est un stationnement de Métro... fait que tse on va au Métro.

**Divine** : C'est un agent de sécurité?

**Tabita** : Oui, un agent de sécurité. [...] Là je lui dis « mais au Métro? ». Il me dit « Ok. Mais vous savez que c'est juste 40 minutes, hein? ». Mais parce qu'une personne peut dire « ben il fait juste sa job, il fait juste te poser une question », mais on vit tellement des choses comme ça, je suis comme « mais pourquoi tu me poses... » Pis plein d'autres personnes sont passées là, il leur a rien dit.

**Divine** : C'est ça le truc.

**Tabita** : Fait que c'est normal que mon esprit va être... « Pourquoi il me dit ça? Pourquoi tu... » Pis après on va dire « vous êtes des paranos », mais c'est normal qu'on devienne parano, au nombre de conneries qu'on nous dit par jour.

La rencontre avec Tabita et Divine s'est fait à la toute fin de mon terrain de recherche – en fait il s'agit du dernier entretien que j'ai effectué – mais il offre une introduction particulièrement juste aux pages qui suivent. Il rend compte de la violence non seulement de vivre une discrimination, mais aussi de devoir composer avec le doute parce qu'elles se butent au déni de reconnaissance des pratiques de profilage. Quand Tabita parle de devenir « parano », c'est de l'accumulation qui s'infiltré dans toutes les sphères du quotidien dont elle fait le récit. Elle parle de ces moments qui peuvent sembler banals et qui sont invisibilisés, car interprétés comme anecdotiques. Or, il n'y a rien d'anodin à ce qui a été raconté au cours de cette recherche au sujet de nos pratiques de profilage. Les jeunes avaient beaucoup à m'apprendre sur le racisme ordinaire et notre propre déresponsabilisation face aux violences que nous produisons à leur égard, que ce soit dans ses formes les plus visibles, par exemple le profilage racial par la police, ou encore ses manifestations plus sournoises comme des propos discriminatoires par une intervenante qui tente de « bien faire ». Les personnes rencontrées en avaient aussi long à dire sur Vanier, le quartier auquel je m'intéresse dans cette recherche. Ce territoire est d'autant plus intrigant, car il occupe une place particulière dans les imaginaires de la ville et il brille simultanément par son absence des discussions collectives, à l'exception des faits divers qui le dépeignent de façon négative.

Ce mémoire présente une recherche dont le but est de documenter la vie quotidienne des jeunes issu.e.s de l'immigration dans leur quartier à Vanier, afin de mieux comprendre les pratiques et les

effets des profilages dans les différentes parties de leur vie (école, travail, accès à la ville, liens avec les institutions, etc.). Ma démarche tente de dégager les sphères où les jeunes issu.e.s de l'immigration vivent du profilage, mais aussi les conséquences plus spécifiques de ces expériences dans leur vie quotidienne et leurs relations sociales. À terme, ce projet veut développer une compréhension socio-politique des profilages comme phénomène systémique, basée sur le récit et l'expérience qu'en font les jeunes concerné.e.s dans leur quotidien et au sein même de leur vie de quartier. C'est un statut de savoir sur nos institutions et notre organisation sociale qu'incarne la parole des jeunes. C'est pourquoi celle-ci est présente dans chacun des chapitres qui suivent et non seulement quand vient le temps d'étayer les résultats et de discuter de leur portée.

Le mémoire est organisé en six chapitres. Le premier a pour objectif de problématiser la question des profilages et la façon dont nous avons de les comprendre selon des définitions individualisantes et décontextualisées. Les pratiques de profilage ne peuvent se comprendre sans prendre en compte les conditions territoriales objectives et symboliques qui s'y rattachent. C'est pourquoi ce même chapitre décrit le quartier Vanier en général, afin d'avoir une idée du contexte dans lequel les jeunes issu.e.s de l'immigration évoluent. Le deuxième chapitre pose les assises théoriques mobilisées pour comprendre la problématique de recherche. Il sera possible d'y voir comment une épistémologie de la vie quotidienne permet d'appréhender les expériences de profilages sur le plan des relations sociales et dans leurs dimensions systémiques. Le troisième chapitre est quant à lui dédié à la méthodologie de recherche utilisée pour mettre en pratique cette épistémologie particulière. Je me suis inspirée des approches ethnographiques pour mener un terrain de recherche de janvier à mai 2023, en réalisant des entretiens semi-dirigés, des entretiens par conversation ainsi que de l'observation participante et non-participante. J'explique également la façon dont les données ont été appréhendées, afin de pouvoir répondre aux objectifs de recherche avec le plus de précision possible, soit par l'analyse thématique et l'analyse de discours. Le mémoire contient deux chapitres de résultats. Dans le chapitre quatre, je présente le contexte dans lequel se déroulent les relations sociales quotidiennes des jeunes issu.e.s de l'immigration. Il s'agit ici d'entrer dans le quartier pour voir comment son organisation sociale influence les pratiques de profilage. Ensuite, le chapitre cinq raconte les pratiques de profilage dans la vie quotidienne et la vie de quartier, à partir des récits qu'en ont fait les jeunes, mais aussi les acteur.rice.s qui gravitent autour d'eux.elles. Il est possible d'y voir la perméabilité entre les pratiques de profilage racial et social, ainsi que la façon dont celles-ci se diluent à même les interactions quotidiennes, d'où l'importance de produire

une compréhension qui s'éloigne des définitions institutionnelles. Finalement, dans le chapitre six, je cherche à expliquer les pratiques de profilage sur le plan systémique en regardant quels processus sociaux participent à (re)produire ces discriminations, mais aussi par quelles façons nous les justifions collectivement à partir de récits racialisés.

# CHAPITRE 1

## LES PRATIQUES DE PROFILAGE ET LA TERRITORIALISATION DES INÉGALITÉS SOCIALES DANS LE QUARTIER VANIER À QUÉBEC

Dans la capitale du Québec, peu d'études scientifiques s'intéressent spécifiquement aux profilages, qu'ils soient racial ou social, dans le quotidien des jeunes issu.e.s de l'immigration. Pour le moment, la littérature croisant l'expérience des personnes issues de l'immigration et les dynamiques sociales propres à la ville de Québec se concentre davantage sur l'insertion socioprofessionnelle des personnes issues de l'immigration (Beauregard, 2020 ; CRIDE, 2022), sur le rapport à la diversité culturelle chez les jeunes (Nadeau, 2013) et finalement, sur ledit phénomène des gangs de rue sur ce territoire (Dion, 2014). Pourtant, la ville de Québec détenait, en 2020, le plus haut taux de crimes haineux par nombre d'habitant.e.s parmi les six régions métropolitaines québécoises (Allard, 2022). Un crime haineux est une infraction criminelle qui est motivée ou soupçonnée d'être motivée « par la haine de la race, l'origine nationale ou ethnique, la langue, la couleur, la religion, le sexe, l'âge, l'incapacité mentale ou physique, l'orientation sexuelle ou l'identité ou l'expression de genre ou tout autre facteur similaire » (SPVM, s. d.). De plus, les enjeux associés au profilage racial sont amplement dénoncés par les membres des communautés racisées, surtout dans les médias (Brault, 2022 ; Collectif 1629, 2022 ; de Grosbois, 2020 ; Ferah, 2021 ; Labrecque, 2022 ; Mbaïrewaye, 2021). D'ailleurs, plusieurs groupes locaux se mobilisent pour soutenir et défendre les droits des personnes noires et racisées à Québec, tels que le Collectif 1629 (Collectif 1629, 2022), SisterhoodQc, 24H Chronosport (Labrecque, 2022), la Ligue des droits et libertés – section Québec (Fortin, 2021) ou le Collectif de Lutte et d'Action contre le racisme (CLAR, 2021). Ces derniers se butent cependant à une non-reconnaissance de ces phénomènes, en particulier celui du profilage racial, dans les discours politiques et institutionnels. À ce titre, le Service de police de la ville de Québec (SPVQ), ne reconnaît pas le profilage racial, mais admet plutôt « l'existence de biais inconscients » chez certain.e.s policier.ère.s (Côté, 2021). Parallèlement, la mairie de Québec reconnaît l'existence du racisme systémique mais pas celle du profilage racial, et inversement, le gouvernement provincial reconnaît l'existence du profilage racial mais pas celle du racisme systémique (Brault, 2022). Dans ce contexte, comment s'expliquent les pratiques de profilage et qu'est-ce qui les supporte en termes de reproduction dans un quartier comme Vanier?

Ce chapitre trace les contours de la présente recherche et permet de considérer le quartier Vanier de l'extérieur, à travers la construction de cet objet d'étude que sont les profilages racial et social envers les jeunes issu.e.s de l'immigration dans ce quartier. Dans la première partie, j'aborderai la façon dont les pratiques de profilage sont généralement comprises et entendues – voire attendues – dans la sphère publique, en faisant état des définitions institutionnelles et de leurs limites pour comprendre ces discriminations dans la vie quotidienne. Je continuerai sur la manière dont la question du profilage racial s'est construite dans la ville de Québec. En deuxième partie, je détaillerai ce que j'entends par territorialisation des inégalités sociales en partageant les conditions objectives et symboliques du quartier Vanier par rapport à la ville de Québec. Dans ce portrait, j'expliquerai pourquoi il est possible de retrouver une concentration de personnes issu.e.s de l'immigration dans ce quartier et j'enchaînerai en troisième partie avec l'exemple du logement pour montrer la façon dont les pratiques de profilages peuvent s'imbriquer à même la vie quotidienne pour ces familles. Finalement, en quatrième partie du chapitre, je me pencherai plus spécifiquement sur les jeunes du quartier et leur rapport à Vanier, ce qui m'amènera à formuler la question de recherche et les objectifs qui ont dirigé ma démarche.

### 1.1 Définitions des profilages dans la vie quotidienne

Au Québec, les profilages sont techniquement et formellement interdits par le corpus législatif (CDPDJ, 2022b). Cependant, cela n'empêche pas leur existence dans l'ordinaire des interactions quotidiennes. Plusieurs chercheur.euse.s et organismes ont d'ailleurs tenté d'élaborer une définition qui permettrait de mieux rendre compte de l'étendue du phénomène. Par exemple, il peut s'agir d'une « [...] surattention institutionnelle à l'égard de certains groupes sociaux en raison moins de leur comportement que de leur identité ou de leur apparence [...] » (Purenne *et al.*, 2022, p. 40) ou encore « [...] d'une pratique discriminatoire exercée par une institution d'autorité comme la police, la justice, la protection de la jeunesse ou les services correctionnels qui, sur la base de préjugés et de stéréotypes, prend des décisions préjudiciables à des personnes ou à des groupes » (Campbell et Eid dans Casséus, 2022, p. 106). Quant à elle, la Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse (CDPDJ) définit le profilage comme un type de discrimination pouvant se baser sur 14 motifs, soit la race, la couleur, le sexe, l'identité ou l'expression de genre, la grossesse, l'orientation sexuelle, l'état civil, l'âge, la religion, les convictions politiques, la langue,

l'origine ethnique ou nationale, la condition sociale et le handicap (CDPDJ, 2022a). Toujours selon la CDPDJ,

Le profilage racial désigne toute action prise par une ou des personnes en situation d'autorité à l'égard d'une personne ou d'un groupe de personnes, pour des raisons de sûreté, de sécurité ou de protection du public, qui repose sur des facteurs d'appartenance réelle ou présumée, tels la race, la couleur, l'origine ethnique ou nationale ou la religion, sans motif réel ou soupçon raisonnable, et qui a pour effet d'exposer la personne à un examen ou à un traitement différent.

Le profilage racial inclut aussi toute action de personnes en situation d'autorité qui appliquent une mesure de façon disproportionnée sur des segments de la population du fait notamment, de leur appartenance raciale, ethnique ou nationale ou religieuse, réelle ou présumée.

(Pedneault *et al.*, 2017, p. 7)

Bien qu'utilisée par plusieurs institutions, telles que les organismes de défense de droits, les tribunaux et le SPVM (Pedneault *et al.*, 2017), cette définition du profilage racial est limitative pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'elle sert pareillement de définition pour le profilage social, en remplaçant seulement le motif de stigmatisation (*ibid.*), ce qui donne l'idée que les motifs discriminatoires sont isolés et interchangeable entre eux. De plus, la définition de la CDPDJ rend compte des profilages comme des actions commises par des personnes en situation d'autorité ou des institutions et ayant un début et une fin. Cette interprétation qui s'inscrit dans une conjoncture situationnelle permet de laisser dans l'ombre plusieurs acteur.rice.s, ainsi qu'un pan entier du caractère intrinsèquement systémique prenant racine dans un continuum des violences de l'ordinaire.

Même si elles posent des bases pour l'entendement, ces définitions institutionnalisées achoppent dans la compréhension globale des profilages et laissent aux institutions (comme aux individus) la liberté de relativiser ou de rationaliser leurs agissements pour s'en distancer. Plutôt qu'une expérience circonscrite dans le temps et l'espace, il apparaît plus intéressant de considérer aujourd'hui les profilages comme une ramification de pouvoirs et de logiques d'exclusion, voire comme un dispositif alliant à la dimension microsociale des relations ordinaires, d'importantes dynamiques macrosociales qui viennent s'y incarner. Les profilages ne relèvent pas seulement d'un individu malintentionné, mais ils sont plutôt le produit d'un ensemble de constructions sociales (discours, représentations, etc.) socio-historiques ayant des effets matériels et symboliques bien

réels au quotidien et ceci, dans l'ensemble des relations sociales des populations qui en font les frais. Il est cependant plus facile pour les institutions d'adopter le paradigme de la responsabilisation et de l'imputabilité individuelle et de jeter ainsi, comme le veut l'expression populaire, « une pomme pourrie » (Jobard et de Maillet, 2015; Brecher, 2004; Tator et Henry, 2006 dans Dufour et Dupuis-Déri, 2022a) plutôt que l'arbre qui l'a vu naître, surtout lorsqu'elles peuvent tirer certains bénéfices de ces fruits.

Ainsi, les profilages sont intrinsèquement liés à la façon d'organiser les rapports de force et les relations sociales dans un contexte particulier. Le maintien des places et des fonctions dans une société donnée passe par la (re)production de subjectivités, qui permettent de maintenir un groupe dans une position désirée, en rigidifiant les contours de la catégorie attitrée. Par exemple, la reproduction de stéréotypes à l'endroit des personnes issues de l'immigration autorise les institutions à se dédouaner de leurs responsabilités en matière de profilages, puisque les communautés deviennent responsables de leurs propres conditions de vie. Ce renversement de l'imputabilité sur le plan des profilages se produit aussi lorsque ceux-ci sont ramenés à de simples occurrences anecdotiques. Les populations profilées portent ainsi la responsabilité d'administrer la preuve que leurs expériences ne sont pas anecdotiques. Parallèlement, ramener des phénomènes complexes à un événement marginal et insignifiant permet aux institutions et aux acteur.rice.s d'invisibiliser les dimensions systémiques et donc notre responsabilité collective face aux profilages.

Au-delà du caractère limitatif de ses implications, la définition des profilages de la CDPDJ indique peu de choses sur la façon dont les personnes concernées vivent les profilages dans leur quotidien. Elle ne permet également pas de comprendre les effets de ceux-ci sur leurs relations sociales dans leur vie de quartier ni d'ailleurs les façons dont ces discriminations se reproduisent à l'échelle systémique. Les définitions institutionnelles des profilages possèdent une autorité discursive et sémantique, qui délimitent ce qui est audible dans la sphère publique et ce qui peut être considéré comme du profilage. Elles encadrent le sens commun que nous donnons à ces pratiques, faisant en sorte que des expériences dérogeant de cette interprétation se voient reléguées au statut d'anecdote ou de hasard. Ainsi, comment rendre intelligible au pouvoir institué les pratiques de profilages dans la vie quotidienne à partir des expériences ordinaires de discrimination telles que vécues par les jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille? Cet enjeu constitue une des pierres angulaires de

cette recherche. Une piste pour répondre à la question précédente consiste à s'intéresser au contexte socio-historique particulier dans lequel s'inscrivent les discriminations raciales et sociales.

### 1.1.1 Une petite généalogie du profilage racial et social dans la ville de Québec

L'opération Scorpion au début des années 2000 a été un point tournant dans la pratique du profilage racial à Québec (Webster dans de Grosbois, 2020). En 2002, une enquête du SPVQ avait mené au démantèlement d'un réseau de prostitution juvénile (Duval, 2022). À ce sujet, le porte-parole du SPVQ de l'époque, André Filion, avait indiqué que l'opération avait permis d'établir l'existence d'un gang de rue à Québec, le Wolf pack. En conférence de presse le jour de l'annonce de l'arrestation des présumés proxénètes et des clients, Filion affirmait que « les adolescentes âgées entre 14 et 17 ans se [faisaient] solliciter ou recruter de multiples façons. Écoles, centres d'achats, arcades, partys hip-hop » (Filion dans Duval, 2022, p.1), marquant pour une bonne part les imaginaires de la criminalité du sceau de la racialisation. À partir de ce moment, les expériences de profilage sont décuplées, même si ce phénomène existait avant les années 2000 (Webster dans de Grosbois, 2020). Le SPVQ se voit également accorder un million de dollars par année pour lutter contre le phénomène des gangs de rue (*ibid.*), même si leur existence, ou seulement leur définition, ne fait pas consensus (Décary-Secours, 2020 ; Dion, 2014). L'opération Scorpion constitue ainsi un tournant dans les imaginaires de la délinquance, autant pour les institutions et le personnel d'intervention jeunesse que pour les médias ou la population générale, car elle met en scène le récit parfait à partir duquel justifier les pratiques de profilage actuel : « [...] il y avait les jeunes filles blanches, les proxénètes noirs, associés aux gangs de rue et au hip-hop, il y avait les entremetteurs, entre les clients et les proxénètes, qui étaient des Arabes, et il y avait les clients, qui étaient des hommes riches blancs de Québec » (Webster dans de Grosbois, 2020, p. 56). Le discours mis de l'avant par l'opération Scorpion dans les médias et relayé par l'opinion publique interfère cependant avec la façon d'appréhender les rapports avec les personnes issues de l'immigration dans la ville de Québec, particulièrement les jeunes. Cela est surtout le cas dans les domaines de l'intervention jeunesse et dans les milieux scolaires, mais les effets s'étendent également à la perception des jeunes dans les espaces publics, ainsi qu'aux relations avec les commerçant.e.s, les citoyen.ne.s, les élu.e.s, etc. En effet, la manière dont est représentée une population influence la façon d'interagir avec cette dernière. Les profilages participent à la rigidification des catégories, qui dictent par la suite la marche à suivre avec ces groupes de population en particulier. Il est ainsi

possible de contrôler par exemple la même personne noire plusieurs fois chaque mois, au nom de la sécurité (Allard, 2019).

Les profilages n'existent pas en silo, mais se rencontrent plutôt à l'intersection de différentes discriminations. À ce sujet, Purenne *et al.* (2022) partagent l'idée d'interactions entre plusieurs types de catégorisations négatives. Les profilages s'expliquent davantage par une combinaison de facteurs qui se superposent ou s'enchevêtrent, que par la concurrence des motifs discriminatoires (*ibid.*). Je n'ai cependant pas trouvé de récits ou de documentation portant sur la combinaison des profilages racial et social dans la ville de Québec. Ma démarche tente donc d'en produire un premier portrait à partir du cas spécifique de Vanier, afin d'en complexifier la compréhension des points de rencontre.

### 1.1.2 « Mais nous, on n'a pas de statistiques sur ça<sup>2</sup> »: les effets des profilages

Les profilages entraînent nombre d'effets complexes, témoignant de ses imbrications sociales et structurelles. La littérature disponible à ce sujet fait notamment mention de traumatismes et de liens brisés avec les institutions (Webster dans de Grosbois, 2020 ; Livingstone *et al.*, 2018), mais aussi de sentiment d'injustice, d'anxiété, d'effets sur la santé ou de fatigue (Livingstone *et al.*, 2018 ; Talpin *et al.*, 2021).

Structurellement, le cumul de deux conséquences en particulier produit des effets délétères sur la population profilée, tout en alimentant les systèmes d'oppressions. D'abord, la perte de confiance envers les institutions, comme la police ou le système judiciaire, n'encourage pas la dénonciation des profilages (Webster dans de Grosbois, 2020), puisque celles-ci possèdent de toute façon une conception très limitée de ce que constitue un profilage. De plus, les profilages étant continuels dans le temps pour une même communauté ou une même personne, celles-ci peuvent avoir tendance à banaliser leur vécu (Webster dans de Grosbois, 2020 ; Talpin *et al.*, 2021) ou encore, à développer une forme de fatalisme. La combinaison de ces deux situations semble même partiellement responsable du manque de traces administratives.

---

2. Citation du chef du SPVQ au sujet de l'absence de données quant aux interpellations répétitives de la police envers un homme noir de la ville de Québec (Pigeon dans Allard, 2019).

[...] on fait juste le porter et passer à autre chose, au lieu de prendre position, de porter plainte, de prendre des notes, de prendre les matricules en note, de compiler. [...] On aurait dû prendre position, ne serait-ce que pour laisser des traces administratives qui nous permettent de mieux quantifier tout ça, parce que quand on sort dans les médias pour dire qu'il y a un problème, on nous questionne sur le faible taux de plaintes.

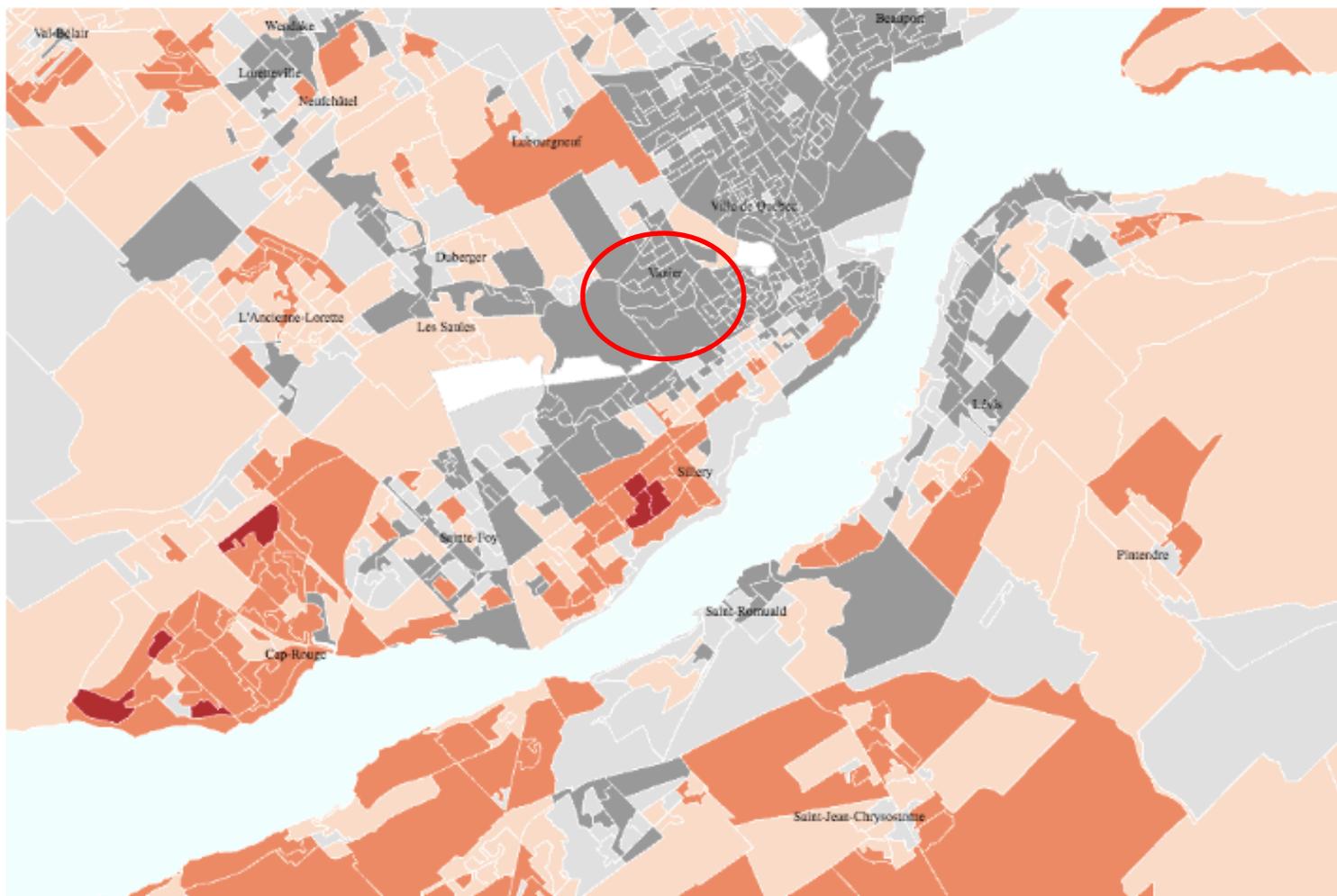
(Webster dans de Grosbois, 2020, p. 57)

Les traces écrites, qu'elles soient d'ordre administratif, quantitatif, narratif ou qualitatif constituent l'une des conditions de visibilité des profilages et d'audibilités des contrecoups chez les personnes visées. Le besoin de statistiques pour justifier, par exemple, l'existence du profilage racial par le SPVQ ramène cette discrimination à une chose uniquement quantifiable et limite la compréhension non seulement de ses effets dans le quotidien des gens, mais aussi des façons que nous avons collectivement de les justifier. Les personnes qui vivent ces discriminations sont ainsi forcées à constamment administrer la preuve de ce qu'elles (d)énoncent. Cette recherche tente donc de s'éloigner du paradigme responsabilisant et victimisant généralement utilisé pour aborder la question des profilages. Ma démarche tente de politiser les enjeux liés aux profilages, souvent ramenés à de simples expériences individuelles ou à des phénomènes ponctuels, en les rattachant au contexte territorial du quartier et plus largement de la ville de Québec. J'aborderai donc dans la prochaine section le phénomène de territorialisation des inégalités sociales.

## 1.2 La territorialisation des inégalités sociales : le cas de Vanier dans la ville de Québec

Québec présente plusieurs particularités objectives qui la distinguent, par exemple, de Montréal. Elle affiche d'abord un environnement assez homogène en matière de composition sociodémographique. En effet, plus de 88% des personnes ne parlent que le français à la maison et environ 90% de la population ne s'identifie pas comme une minorité visible selon le recensement de 2021 (Statistique Canada, 2022). Sur le plan économique, la ville de Québec produit de grandes disparités dans la répartition des richesses, les concentrations de prospérité se faisant principalement aux périphéries de la ville (St-Hilaire, 2017). La carte ci-dessous « [...] représente chaque "aire de diffusion" en fonction de sa position par rapport au revenu médian national des ménages, qui se chiffre à 70 336 \$. Si le revenu médian y est inférieur, cette aire sera située sous la barre des 50 % (donc en gris). À l'inverse, plus le revenu y est supérieur à la médiane nationale, plus l'aire tendra vers le rouge » (*ibid.*).

Figure 1.1 Carte indiquant la concentration de richesse par quartier dans la ville de Québec



(St-Hilaire, 2017)

Le quartier Vanier (entouré en rouge sur la précédente carte) a particulièrement retenu mon attention, car il se trouve à l'intersection de plusieurs situations de défavorisation (économique, sociale et culturelle), comme il sera possible de le constater dans les prochaines sections. Même à l'intérieur du quartier, les inégalités, qu'elles soient économiques ou sociales, tendent à se concentrer dans des secteurs spécifiques, notamment sur la rue Claude-Martin (Table de quartier Vanier, 2015). D'ailleurs, dans une lettre publiée dans le journal *Le Soleil*, des membres de l'organisme communautaire La Ruche, dans Vanier, racontaient « [qu'] il y a quelques années, un urbaniste confiait à un historien de Québec (qui nous a raconté l'anecdote) que tout ce qui pouvait être raté en matière d'urbanisme l'avait été à Vanier » (Mondou *et al.*, 2023). Cela aura des impacts

notamment sur la fermeture sociale et spatiale avec lesquelles les habitant.e.s doivent composer. En effet, le quartier est décrit comme

[une] communauté enclavée derrière de grandes artères routières, surchauffée par le bitume de ses rues trop larges et de ses stationnements trop nombreux, dévorée par un parc industriel triste et gris, interdite de séjour dans d'immenses terrains d'Hydro-Québec qui feraient d'extraordinaires infrastructures vertes, privée d'incitatifs pour les transports actifs. (*ibid.*)

Ainsi, Vanier semble posséder plusieurs caractéristiques objectives qui s'apparentent à ce que Wacquant (2007) nomme des territoires de relégation. Il s'agit de quartiers particuliers qui sont délimités physiquement du reste de la ville et dans lesquels vivent des populations défavorisées, et souvent racisées. Dans le cas de Vanier, celui-ci est entouré de limites physiques artificielles et naturelles, soit les autoroutes Félix-Leclerc au nord et Laurentienne à l'est, ainsi que la rivière Saint-Charles au sud (Ville de Québec, 2019), ce qui ne favorise pas la mobilité à l'extérieur du quartier. Une deuxième caractéristique de ces territoires est le profil de leur population. Comme mentionné précédemment, il est souvent possible de voir une concentration de personnes racisées et défavorisées produite par plusieurs logiques sociales et étatiques (Wacquant, 2007). Nous verrons comment Vanier détient ces particularités dans la prochaine section. Bien que les territoires de relégation ne constituent pas l'objet de mon mémoire, cette notion reste pertinente pour comprendre les inégalités de classe et de race, ainsi que l'organisation urbaine et les modes d'intervention étatique différenciées dans ce quartier.

1.2.1 « Comment détruire encore plus la réputation de l'école secondaire Vanier, sachant qu'elle n'en a déjà pas beaucoup ?<sup>3</sup> » : imaginaires associés au quartier Vanier

Appartenant à l'arrondissement Les Rivières, le quartier Vanier – autrefois connu sous le nom de Petite-Rivière puis Québec-Ouest – a traversé plusieurs phases depuis sa création, en commençant par être une municipalité autonome et ce dès 1916. Le territoire restera d'ailleurs distinct de la ville de Québec jusqu'en 2001, au moment des fusions forcées (Lemoine et Bisson, 2018). À travers le temps, ce territoire est resté associé à des imaginaires négatifs liés à la pauvreté et à la déviance :

---

3. Citation tiré d'une lettre ouverte écrite par William Lavergne (2016), un étudiant de l'école secondaire Vanier.

Québec-Ouest représente comme milieu urbain le miroir inversé ou refoulé de la ville de Québec. On le surnomme avec mépris Québec-vase, Québec-fesse ou Québec-claques. Encore aujourd'hui, la présence de rats dans une école, un fait divers meurtrier, une mauvaise note dans un classement d'écoles publiques viennent rappeler le parcours singulier de ce quartier (Lemoine et Bisson, 2018, p. 13)

Dans la citation ci-dessus, la question des rats fait référence à des articles de presse (Dion-Viens, 2016 ; Radio-Canada, 2016 ; Radio-Canada.ca, 2016) qui relataient une soi-disant infestation de rats à l'école secondaire Vanier. À ce moment, un étudiant avait senti le besoin de rectifier le tir dans une lettre ouverte publiée dans *Le Soleil*, voyant la réputation de son école et de son quartier une fois de plus ternie : « il y a des rats partout, pas juste dans l'école. Faut pas exagérer. Il fallait que ce soit une école en milieu "défavorisé" pour que l'on ouvre un dossier médiatique assez épais. Non, notre école n'est pas jeune, mais elle tient encore debout » (Lavergne, 2016). L'évènement a marqué les imaginaires à un point tel qu'une personne m'a parlé de cette histoire lorsque j'ai fait mon terrain, presque 10 ans plus tard :

Omar: Moi, pendant trois ans, j'ai pas vu un rat. Pis là, du jour au lendemain, on dit que l'école est pleine de rats. Je suis là tous les jours, tous les soirs, j'ai jamais vu ça. Je sais pas si c'est pour salir la réputation de Vanier. Je pense que c'était pas pour le bien de Vanier qu'ils ont décidé [de le publier dans les journaux].

Chercheuse : Est-ce que ça a eu un effet?

Omar : Ça a eu un effet pendant un mois, même pas... deux semaines. Après, on en a jamais entendu parler. Ça a été vraiment un mythe, un événement... c'était vraiment legit drôle. On se préoccupait pas de ça, mais à un moment donné, justement, pendant un mois quand je disais que j'étais à Vanier, le premier truc qui sortait, c'était les rats. Je sais pas pourquoi. Peut-être qu'ils y en ont trouvé quelques-unes, mais moi, j'ai jamais vu un rat dans une salle de classe, dans le gym, dans les toilettes. Rien.

Cette situation offre un avant-gout du contexte dans lequel se déroule cette recherche et aide à comprendre l'objet d'étude particulier qu'est le quartier Vanier, marqué du sceau de la stigmatisation territoriale depuis plus de cent ans. J'aborderai cet aspect tout au long du présent mémoire pour arriver à voir, dans le sixième chapitre, de quelle manière cela constituait un terreau fertile pour que s'enracinent des pratiques de profilages reposant sur un racisme de vertu à l'égard des jeunes issu.e.s de l'immigration.

## 1.2.2 Les conditions matérielles du quartier Vanier

Le quartier Vanier est d'une superficie de 6,26 km<sup>2</sup> et presque 40% de son usage est d'utilité commerciale ou d'emprises routières (Auclair et al., 2007). Seulement 1% de sa superficie est réservé pour les espaces verts et les parcs, faisant de Vanier le quartier le moins vert de la ville de Québec (Table de quartier Vanier, 2015).

Figure 1.2 Vue aérienne du quartier Vanier et de ses environs

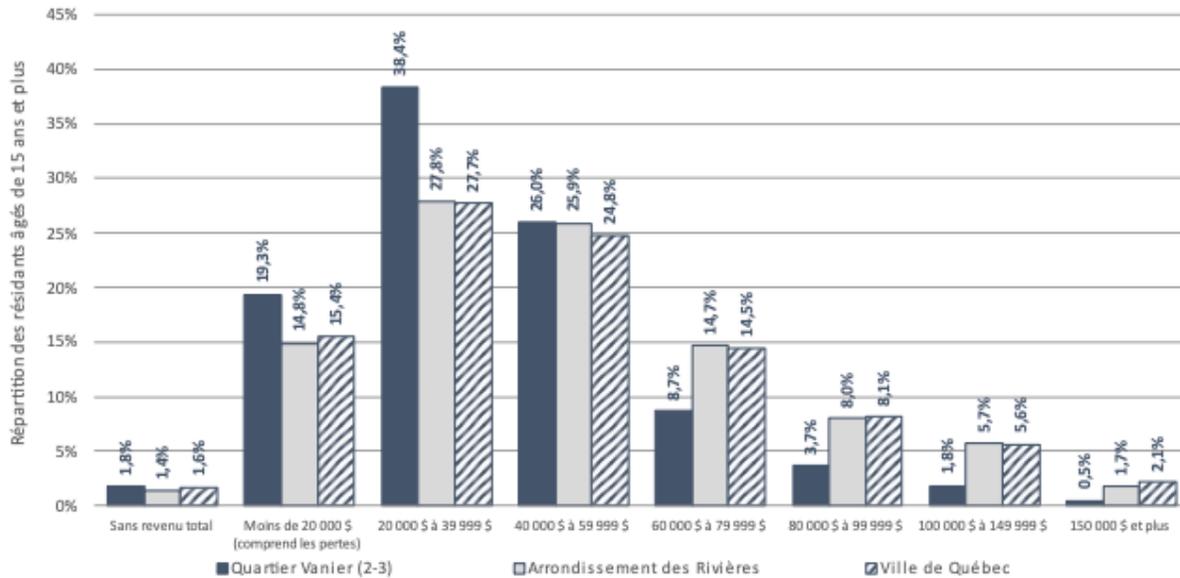


(Ville de Québec, 2024b, p. 4)

Parmi les habitant.e.s, 77,2% résidaient dans un secteur fortement défavorisé sur le plan matériel et social, selon des données datant de 2011 (Table de quartier Vanier, 2015), tandis que 19,3% des résident.e.s de 15 ans ou plus gagnaient moins de 20 000\$ par année, en 2020 (Ville de Québec, 2024b).

Tableau 6.1 Revenu des résident.e.s de Vanier en 2020

COMPARAISON DE LA RÉPARTITION DES RÉSIDANTS ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS DU QUARTIER VANIER (2-3) SELON LA TRANCHE DE REVENU TOTAL (2020)

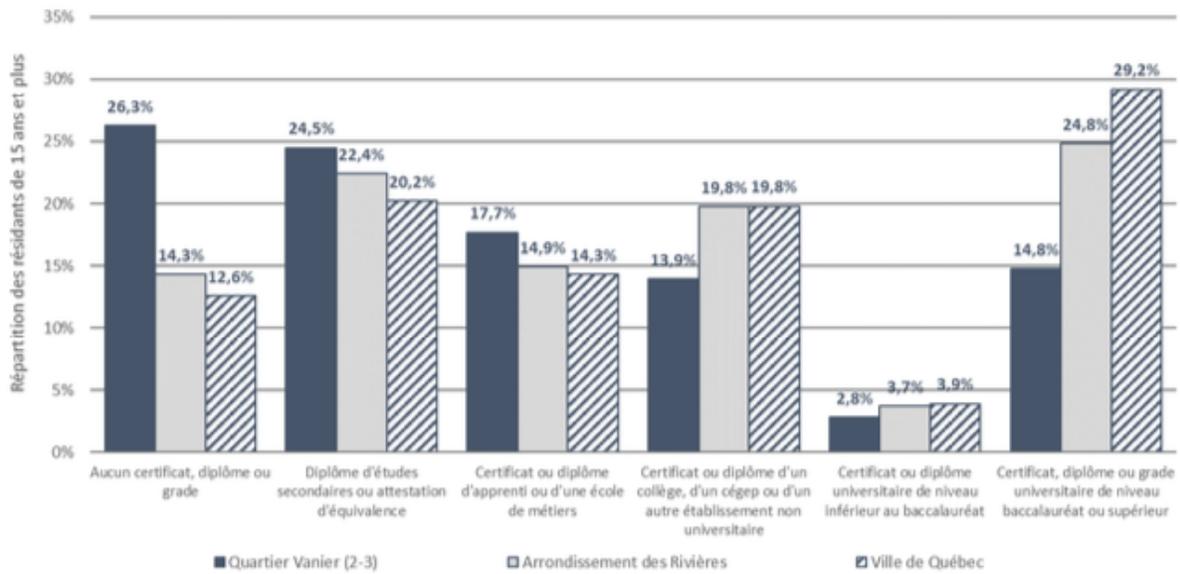


(Ville de Québec, 2024b, p. 22)

De plus, les résident.e.s rapportent que beaucoup d’emplois sont disponibles dans le quartier, mais que ceux-ci sont peu diversifiés et très peu rémunérés (*ibid.*). Parallèlement, la population est peu scolarisée, alors qu’une personne sur quatre ne détient aucun certificat, diplôme ou grade (*ibid.*). Sur le plan familial, le Centre de santé et de services sociaux de la Vieille-Capitale (CSSS-VC) fait état de trois fois plus de nouveaux cas de prise en charge sous la Loi sur la protection de la jeunesse dans les quartiers Basse-Ville – Limoilou – Vanier que dans l’ensemble de la région et de la province (Table de quartier Vanier, 2015).

Tableau 1.7 Niveau de scolarité des résident.e.s de Vanier en 2021

COMPARAISON DE LA RÉPARTITION DES RÉSIDANTS ÂGÉS DE 15 ANS ET PLUS DANS LE QUARTIER VANIER (2-3) SELON LEUR NIVEAU DE SCOLARITÉ (2021)

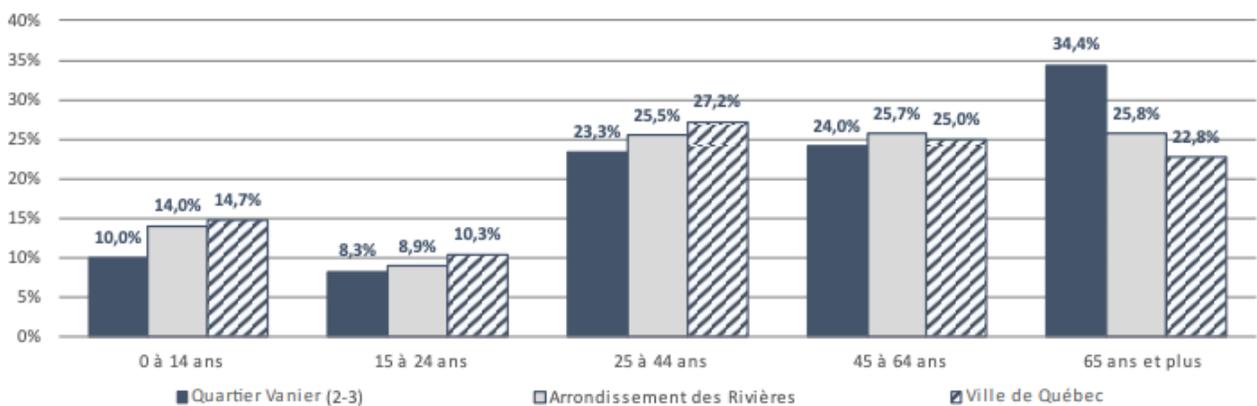


(Ville de Québec, 2024b, p. 17)

Par ailleurs, le quartier a ceci de particulier qu'un peu plus de la moitié de ses résident.e.s sont des personnes vivant seules. Plus encore, 34,4% des citoyen.ne.s de Vanier étaient âgé.e.s de 65 ans et plus en 2021 (Ville de Québec, 2024b), ce qui en fait un secteur relativement marqué par le vieillissement.

Tableau 1.8 Âge des résident.e.s de Vanier en 2021

COMPARAISON DE LA RÉPARTITION DE LA POPULATION RÉSIDANTE DU QUARTIER VANIER (2-3) (2021)

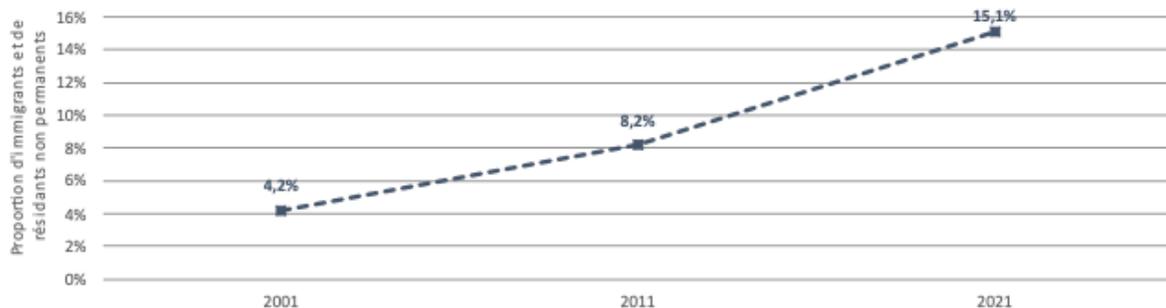


(Ville de Québec, 2024b, p. 9)

Les personnes issues de l’immigration sont également surreprésentées dans le quartier Vanier, en comparaison au reste de la ville de Québec, où celles-ci composaient respectivement 15,1% et 10,9% de la population, en 2021 (Ville de Québec, 2024b). En effet, en 20 ans, le nombre de personnes issues de l’immigration résidant dans Vanier a augmenté de plus de 10%, dont plus de la moitié sont originaires de l’Afrique (*ibid.*).

Tableau 1.9 Évolution de 2001 à 2021 des personnes issues de l’immigration dans Vanier

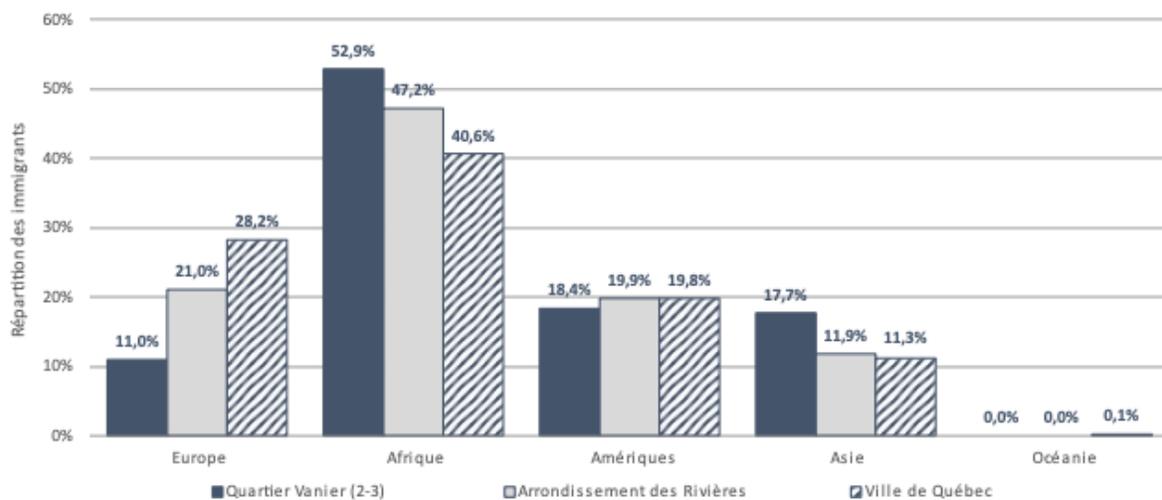
ÉVOLUTION DE LA PROPORTION D’IMMIGRANTS ET DE RÉSIDANTS NON PERMANENTS DANS LE QUARTIER VANIER (2-3)



(Ville de Québec, 2024b, p. 16)

Tableau 1.10 Lieu de naissance des personnes issues de l’immigration dans le quartier Vanier en 2021

COMPARAISON DE LA RÉPARTITION DES IMMIGRANTS DU QUARTIER VANIER (2-3) SELON LEUR LIEU DE NAISSANCE (2021)



(Ville de Québec, 2024b, p. 16)

L'augmentation et la concentration des populations issues de l'immigration dans le quartier Vanier ne relèvent pas complètement du hasard, ni d'un choix de la part de celles-ci ou de dynamiques arbitraires. En effet, selon des données de 2015, presque la moitié des nouveaux et nouvelles arrivant.e.s sont des réfugié.e.s, faisant en sorte qu'ils.elles n'ont pas la décision de leur lieu de résidence (Table de quartier Vanier, 2015). Cette responsabilité revient au Centre multiethnique de Québec (CMQ), qui a le mandat exclusif du Ministère de l'Immigration, de la Francisation et de l'Intégration (MIFI) pour faire l'accueil des personnes réfugiées prises en charge par l'État dans la région de Québec (Béguerie *et al.*, 2015). Le CMQ a entre autres la charge de trouver des appartements disponibles, abordables et que les propriétaires accepteront de louer (Table de quartier Vanier, 2015). Ce n'est donc pas une concentration faite de façon intentionnelle par le CMQ, mais le résultat de processus sociopolitiques et administratifs, qui auront tout de même des effets dans la vie des personnes concernées.

En l'espace du quartier Vanier, historiquement défavorisé et stigmatisé (Lemoine et Bisson, 2018), cohabitent donc deux ensembles populationnels marginalisés par des processus d'exclusion distincts, mais non indépendants, que j'expliquerai dans le sixième chapitre de ce mémoire. Il importe en effet de comprendre les mécanismes par lesquels une population déjà stigmatisée peut faire porter l'odieuse de son malheur à un second groupe, sans quoi la question des profilages se voit dépolitisée et vidée de ses implications systémiques. Déjà visées de plusieurs façons par l'État, notamment par une prise en charge trois fois plus élevée de ses familles par la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ) que sur le reste du territoire (Table de quartier Vanier, 2015), les populations blanches et paupérisées de Vanier, de par leur fragilité structurelle, accolent aux communautés issues de l'immigration le statut de bouc émissaire pour l'accès aux ressources matérielles et symboliques et pour les conditions dans lesquelles elles vivent. Il sera possible de voir au sixième chapitre comment l'histoire de la communauté historique de Vanier, blanche et pauvre, rencontre celle des familles issu.e.s de l'immigration et racisées, au croisement du mépris des institutions et de la prise en charge différenciée de l'État.

### 1.3 Le logement comme pratique de profilage

Les deux premières sections du chapitre nous permettent maintenant d'imaginer comment les pratiques de profilage et la territorialisation des inégalités sociales peuvent se rencontrer pour

former une problématique de recherche. Étudier les profilages dans la vie quotidienne implique de sortir des conceptions institutionnelles pour élargir notre compréhension. En effet, les pratiques de profilage peuvent s'organiser sous le mode des violences non-agentielles, c'est-à-dire « [...] des violences qui sont davantage le produit de l'organisation générale d'une société que de la volonté d'acteurs "coupables" facilement identifiables » (Hébert, 2011, p. 27-28). La question du logement en est un bon exemple. À travers ce mémoire, je montrerai comment les pratiques de profilages se diluent dans le quotidien à travers la façon même d'organiser la vie ordinaire.

Les conditions des logements occupés par les personnes issues de l'immigration, surtout ceux regroupés sur la rue Claude-Martin, sont décrites comme les pires du quartier (Table de quartier Vanier, 2015). Tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, ce coin a été synonyme de délabrement et de poches de pauvreté particulièrement concentrées (Lemoine et Bisson, 2018). Au tournant du 21<sup>e</sup> siècle, la situation dans ce secteur reste difficile pour les personnes qui y habitent. La communauté bhoutanaise présente dans le secteur au milieu des années 2010 faisait par exemple mention de logements insalubres, mais aussi de relations difficiles avec les « Québécois.e.s de souche », témoignant être victimes de vols, de vandalisme et d'agressions. Les Bhoutanais.e.s habitant Vanier faisaient aussi part d'un sentiment de peur et d'insécurité, ainsi que d'une réticence à parler aux policier.ère.s ou aux intertenant.e.s (*ibid.*). De leur côté, cette concentration de personnes issues de l'immigration était majoritairement vue par les résident.e.s blanc.he.s comme problématique et insécurisante (Local communautaire Claude-Martin, 2016). À ce sujet, il sera possible de voir dans le cinquième chapitre comment la situation a évolué.

### 1.3.1 Reproduction de la stigmatisation et racialisation des problèmes sociaux

Les recherches existantes sur la question du logement dans Vanier peuvent contribuer à (re)produire la stigmatisation des personnes issues de l'immigration. C'est le cas notamment de celle produite par le Comité logement en 2016, où un lien de causalité est prétendu entre l'augmentation de la population issue de l'immigration et l'augmentation de l'insécurité et des conditions d'insalubrité dans le quartier :

L'arrivée d'un grand nombre de familles immigrantes réfugiées originaires d'Asie et d'Afrique a pu amplifier, ces dernières années, les dynamiques d'insalubrité et d'insécurité déjà présentes dans ce secteur. En effet, la plupart de ces familles réfugiées

ont peu d'expériences et de connaissances pour occuper adéquatement un logement en contexte québécois, avec pour conséquences de nombreux problèmes liés à la sécurité et à la salubrité en logement (punaises de lit, moisissures, incendies, etc.), comme tendent à le démontrer les interventions régulières des services de police et des incendies. Enfin, l'arrivée des familles réfugiées semble accroître les tensions et le sentiment d'insécurité entre voisins de différentes cultures, y compris avec les familles québécoises.

(Comité logement, 2016, p. 14)

Le fait qu'un organisme de défense en droit du logement participe aussi ouvertement à l'essentialisation et à la stigmatisation des personnes issues de l'immigration est un indice symptomatique de la normalisation des pratiques de profilages dans la ville de Québec. Cela s'inscrit dans une conjoncture plus large au Québec de racialisation des problèmes sociaux. Comme le discours public tend à le faire, l'explication du comité logement individualise et racialise les conditions d'insécurité et d'insalubrité du quartier, plutôt que d'offrir des analyses systémiques et sociales de la concentration de la misère, en rendant compte par exemple des politiques de désinvestissement de l'État au cours des dernières décennies. Poiret *et al.* (2011) spécifient que « [l]a racialisation se réfère aux pratiques et aux représentations racistes qui, selon les contextes, reposent sur une interprétation des apparences physiques censées traduire des origines communes [...] [Ainsi], elle commence toujours par une imputation catégorielle imposée par le groupe dominant » (p.11). De cette façon, des caractéristiques deviennent intrinsèques à certaines populations à travers un processus de naturalisation, que Desmond et Emirbayer (2009) expliquent de la manière suivante:

[it] signifies a metamorphosis of sorts, where something created by humans is mistaken as something dictated by nature. Racial categories are naturalized when these symbolic groupings—the products of specific historical contexts—are wrongly conceived as natural and unchangeable. We misrecognize race as natural when we begin to think that racial cleavages and inequalities can be explained by pointing to attributes somehow inherent in the race itself ~as if they were biological! instead of understanding how social powers, economic forces, political institutions, and cultural practices have brought about these divisions. (p.339)

Ainsi, dans l'étude du comité logement, l'insécurité et l'insalubrité sont reconnues comme naturelles chez les familles issu.e.s de l'immigration qui arrivent dans le quartier Vanier, sans faire état des conditions et des forces institutionnelles, politiques ou sociales ayant provoquées ces

conceptions racialisées. Ces représentations participent à légitimer la prise en charge différenciée des personnes issu.e.s de l'immigration par les institutions et les organismes communautaires selon une posture paternaliste, un constat de cette étude que j'expliquerai dans les cinquième et sixième chapitres du mémoire.

#### 1.4 Les jeunes et l'école Vanier

L'école secondaire Vanier accueille 360 élèves de 33 nationalités différentes (École secondaire Vanier, 2019). Face à l'homogénéité de la ville de Québec, l'école offre ainsi un tout autre portrait. Le tiers de ses étudiant.e.s est d'origine africaine (Labrecque, 2022) et « pour la première fois cette année, la majorité [des] élèves ne sont pas d'origine canadienne » (Pouliot dans Labrecque, 2022, p. 2). Lorsqu'interrogé.e.s au sujet de la réputation de leur école, les jeunes dénotent une perception négative, autant de la part des résident.e.s de Vanier que de ceux.celles des autres quartiers de Québec. Les élèves se sentent stigmatisé.e.s par les préjugés sur leur école, qui « [...] serait perçue comme un lieu d'intimidation, de délinquance, d'échec scolaire, d'enseignants peu motivés, d'enfants pauvres, de mauvais comportements, etc. » (Table de quartier Vanier, 2015, p. 64). Ces perceptions orientent la prise en charge de la jeunesse par les institutions, mais aussi la négociation de l'espace public et les interactions quotidiennes dans la vie de quartier. Plus précisément, en l'image des jeunes issu.e.s de l'immigration dans Vanier se cristallisent trois peurs collectives qui circulent dans les discours publics de la Ville de Québec; l'immigration, la jeunesse (plus exactement son occupation de l'espace public) et la criminalité (Table de quartier Vanier, 2015). Un objectif de ce projet consistera à mieux comprendre comment s'articulent les relations sociales quotidiennes des jeunes issu.e.s de l'immigration dans le quartier Vanier, par rapport notamment à la projection de ces insécurités collectives sur eux.elles.

##### 1.4.1 L'accès au quartier

Les espaces publics ne sont pas neutres et leur accès peut être porteur d'inégalités. La question de leur « publicité » (Bélanger, 2010) est meublée de subjectivités et d'écarts entre les différent.e.s acteur.rice.s revendiquant le droit d'en bénéficier. En effet, « les espaces publics ne sont pas appropriés de la même façon par les individus et les groupes aux positions sociales différentes » (Bassand et coll. dans Bélanger, 2010, p. 147). L'accès à l'espace étant influencé par le

positionnement social particulier du jeune dans une logique intersectionnelle de race, de genre, de classe (Hill Collins et Bilge, 2016) mais aussi d'âge, il importe de porter attention aux effets des imbrications des différents stigmates dans l'occupation des espaces de la vie quotidienne. Chaque jeune incarne des identités multiples (Mohammed et Al-Hassani dans Dufour et Dupuis-Déri, 2022a) et ne fait pas l'expérience des espaces publics de la même manière. Pourtant, les données disponibles font état des jeunes comme groupe homogène, en n'effectuant pas de différenciation s'ils.elles sont issu.e.s de l'immigration ou non.

Dans le cas de Vanier, les jeunes fréquentent des lieux comme le centre commercial Fleur de lys ou les établissements de restauration rapide pour travailler et consommer, mais aussi pour socialiser. Leur présence dans les espaces publics du quartier est toutefois mal perçue par certain.e.s résident.e.s, car elle est associée à la délinquance et au flânage (Table de quartier Vanier, 2015). Cela a mené à pas moins de 11 plaintes aux services de police pour agressions verbales, 37 plaintes pour menaces, voies de fait et drogue, ainsi que 234 plaintes pour flânerie, seulement pour l'année 2009-2010 dans le secteur Place de la Rive (*ibid.*). Il serait intéressant d'avoir accès à des données plus récentes, afin de voir l'évolution du phénomène, mais celles-ci ne sont pas disponibles pour le moment.

De leur côté, les jeunes indiquent que les interventions policières découlant de ces plaintes provoquent un sentiment de répression. Ils.elles font également part d'un manque d'espaces qu'ils.elles se sentent complètement à l'aise d'occuper (*ibid.*). Par exemple, les installations dans les parcs qu'ils.elles ont l'habitude de fréquenter<sup>4</sup> sont principalement aménagées pour favoriser leur utilisation par des adultes ou des enfants. Les jeunes indiquent un manque d'équipement qu'ils.elles apprécient (panier de basketball, pistes de skateboard), rendant leur occupation et leur usage de l'espace moins aisé (*ibid.*). Ils.elles font cependant mention de quelques endroits appréciés, tels que leur école secondaire, les deux Maisons des jeunes<sup>5</sup> ainsi que l'*Antre-classe Vanier* (*ibid.*), qui est un milieu de vie à l'intérieur même de l'école, accessible avant et après les classes, ainsi que pendant l'heure de dîner et les pauses (Centre Solidarité Jeunesse, 2022).

---

4. Il s'agit des parcs Louis-Latulippe, Jean-Paul-Nolin, Victorin-Beaucage ainsi que le parc linéaire de la rivière St-Charles (Table de quartier Vanier, 2015)

5. Il s'agit de *La parenthèse* et *L'Ouvre-boîte du quartier* (*ibid.*)

Figure 1.3 Principaux lieux fréquentés par les jeunes dans le quartier Vanier



(Google Maps, s. d.)

Il est possible de se demander si les jeunes se sentent plus à l'aise dans ces espaces, car ils.elles y sont désiré.e.s, voire attendu.e.s. Il est intéressant de noter que tous ces lieux sont à vocation éducationnelle ou d'intervention. Leur présence est vue défavorablement si elle n'est pas motivée par une raison ou un projet particulier et ipso facto, si elle n'est pas encadrée par un adulte ou une institution. La prise en charge de leur quotidien sur le plan occupationnel peut être un moyen pour réduire le *street time*, une période perçue comme problématique en regard de la délinquance et de l'occupation des espaces publics par les jeunes en général (Sickmund *et al.* dans Laporte, 2006). Il sera cependant possible de voir dans les prochains chapitres comment la question de la gestion des risques n'est qu'une des formes que prend le contrôle exercé sur les jeunes à travers les pratiques de profilage dans la vie quotidienne.

## 1.5 Question et objectifs de la recherche

En tenant compte des différents éléments soulevés précédemment dans la problématique, la présente recherche abordera les pratiques de profilage dans la vie quotidienne et les relations sociales des jeunes issu.e.s de l'immigration à Vanier, dans la ville de Québec. En m'intéressant à ce secteur en particulier, je cherche à documenter les expériences ordinaires des jeunes issu.e.s de l'immigration dans les lieux qu'ils.elles fréquentent. Je tente également de documenter leurs relations sociales au sein non seulement de leur quartier mais aussi dans la ville de Québec, face au contact usuel avec les différentes institutions et acteur.rice.s du milieu (organismes communautaires, institutions publiques, citoyen.ne.s, commerçant.e.s, etc.). Il s'agit d'une démarche compréhensive, dans le but de rendre explicites des vécus quotidiens et situés, en relation avec les dimensions systémiques des profilages. Cette recherche veut politiser *par le bas* les enjeux relatifs aux profilages, en répondant à la question suivante : **comment les profilages affectent-ils la vie quotidienne et les relations sociales dans la vie de quartier des jeunes issu.e.s de l'immigration de Vanier, dans la ville de Québec?** À travers cette question, j'espère 1) Examiner les relations sociales et les expériences des profilages vécus par les jeunes issu.e.s de l'immigration dans leur vie quotidienne et 2) Examiner les stratégies de pouvoir et les tactiques de subversion dans l'organisation de leur vie de quartier dans Vanier. Je cherche aussi à documenter les processus de reproduction et de rationalisation des profilages par les différent.e.s acteur.rice.s, ainsi qu'à documenter les processus de racialisation des problèmes sociaux dans le quartier Vanier et plus largement, dans la ville de Québec.

## INTERMÈDE DE VILLE #1 : Faire des économies pour s'offrir une peau douce

Notes de terrain

Avril 2023

Vanier

13h13

Je m'arrête dans l'une des épicerie africaines du quartier. Je flâne entre les rangées pour observer un peu ce qui se passe. Une vieille dame blanche entre. Elle vient acheter de la mousse pour le bain. Celle qui « fait la peau » et qui rend « propre propre propre ». Il s'en suit une discussion touchante entre le caissier et elle, car ils n'en ont pas pour le moment. Ils vont en recevoir la semaine prochaine. « Ok, je vais venir. Moi quand je dis quelque chose, je viens » dit-elle. Je paye mon jus et je sors en même temps que la dame. Elle commence à me parler pour me dire qu'elle a déménagé à Vanier parce que la résidence où elle était sur Grande-Allée a fermé. Elle me dit qu'elle trouve ça correct, mais qu'une chance qu'elle n'a pas la langue dans sa poche parce qu'il y a « des madames mal commodes » à sa résidence. Je ris et je lui réponds qu'elle fait bien. Elle me partage qu'elle marche beaucoup et qu'elle vient ici parce qu'ils ont « la mousse qui fait la peau la plus douce ». Elle me dit avec un grand sourire « comme ils vont la recevoir la semaine prochaine, ça va me donner la chance de mettre des sous de côté ». Je souris aussi et je lui souhaite une bonne journée. Je continue à marcher.

## CHAPITRE 2

### APPRÉHENDER LES PRATIQUES DE PROFILAGE À TRAVERS LA VIE QUOTIDIENNE ET LA VIE DE QUARTIER

#### 2.0 Des détours et des culs-de-sac...

Un moment décisif dans la conduite de ma recherche s'est produit lorsque j'ai assisté à une conférence de Jade Almeida le mercredi 15 mars 2023 dans le cours TRS8210 – *Méthodologie de recherche et travail social*, donné par ma directrice de recherche Jade Bourdages. Almeida y abordait les épistémologies situées<sup>6</sup> à travers sa thèse de doctorat, intitulée « Les femmes noires qui aiment les femmes : résistances aux rapports de pouvoir enchevêtrés » (2021). Au cours de la présentation, celle-ci parlait notamment de l'importance de se reposer sur des théorisations et des auteur.rice.s à mêmes de comprendre les expériences que nous tentions de mettre en mots. Le cadre théorique s'inscrit également dans une position située et mettre de l'avant les auteur.rice.s traditionnellement exclu.e.s de la production de savoirs scientifiques traduit ce positionnement. En regardant les penseurs desquels je m'inspirais pour ma recherche, soit Pierre Mayol, Michel de Certeau et Michel Foucault, j'ai constaté que je n'arriverais pas à saisir l'étendue des violences raciales que ce mémoire tente de traduire, mais aussi, que je participais à invisibiliser des autrices comme Philomena Essed (1991), qui théorise le racisme dans la vie quotidienne depuis plus de 30 ans. Il était donc impératif de revoir mes assises théoriques. Cette impression s'est confirmée au contact du terrain et de ses imprévus. Comme je souhaite saisir les pratiques de profilages *par le bas*, il est conséquent que le terrain m'ait aidé à préciser les assises théoriques me permettant de comprendre les phénomènes qui se jouaient sous mes yeux. La méthodologie ethnographique et compréhensive est centrale dans la production des données de cette recherche. Or, avec le cadre de référence tel que mobilisé en début de projet, j'étais seulement en mesure de produire une compréhension de moyenne portée des pratiques de profilage, c'est-à-dire celles qui s'incarnent dans les relations sociales, sans comprendre la hiérarchisation qui se reproduit par un ordre social racialisé (Mills, 2023).

---

6 . À ce sujet, il sera également possible de voir dans le troisième chapitre comment cette conférence m'a influencée dans la théorisation et la mise en pratique de la méthodologie de recherche.

Dans le milieu de la recherche, nous avons cependant la fâcheuse habitude d'effacer les traces de nos réflexions et de faire abstraction du chemin parcouru pour arriver aux conclusions formulées. Nous repassons sur nos pas pendant la rédaction, afin que le processus de recherche paraisse lisse, comme allant de soi. Cela donne l'effet que la compréhension des enjeux s'est développée « comme par magie », dans un flot de pensées linéaires, sans obstacle. Cela peut être lié – sans être entièrement confiné – à la prétention d'objectivité dont la science occidentale se revendique (Haraway, 1988 ; Harding, 1991). J'en discuterai plus longuement au troisième chapitre. La recherche est pourtant un processus situé et itératif, qui se construit par culs-de-sac et par ajustements. Je tenais à ce que mon mémoire témoigne du parcours sinueux qui a mené au sixième chapitre et c'est pourquoi j'ai conservé les assises théoriques sur lesquelles le projet de recherche s'est d'abord construit puis développé, tout en spécifiant les limites vers lesquelles celles-ci m'ont mené.

Ce deuxième chapitre rend compte du cadre de référence construit au départ pour traiter de la problématique. Par contre, l'épistémologie de la vie quotidienne telle que mobilisée dans cette recherche ne peut se comprendre qu'en fin de parcours, en lisant notamment le sixième chapitre. La présente démarche tente de comprendre les processus de (re)production des profilages et leurs effets sur les rapports sociaux en répondant à la question suivante : comment les profilages affectent-ils la vie quotidienne et les relations sociales dans la vie de quartier des jeunes issu.e.s de l'immigration de Vanier, dans la ville de Québec? Comprendre les effets des profilages implique de saisir leurs développements dans une démarche de décloisonnement des lieux de production et des contextes. Mon cadre théorique relève donc du bricolage (de Sardan, 2008), afin de rendre compte des profilages dans ce qu'ils ont peut-être de plus insidieux, du moins, de plus implicites. J'aborderai d'abord le concept de vie de quartier (Mayol, 1994), puis celui de vie quotidienne autour des théorisations qu'en fait de Certeau (1990). J'élaborai ensuite autour des profilages dans la vie quotidienne et du modèle panoptique pour réfléchir non seulement les pratiques de surveillance envers les jeunes, mais aussi la vie de quartier (Foucault, 1975). Finalement dans la dernière partie du chapitre, j'expliquerai les implications d'un tel cadrage pour cette recherche, mais aussi les limites dans son état actuel.

Au sein du quotidien comme dans les relations sociales de la vie de quartier s'accumule une foule de détails, en apparence anodins, mais révélateurs. C'est en faisant la somme de ces subtilités que

nous nous retrouvons face à des processus complexes, d'où l'importance d'une épistémologie de la vie quotidienne à même de saisir ce que les jeunes racontent lorsqu'ils.elles décrivent les pratiques de profilage dans leur propre langage.

## 2.1 Le quartier et sa pratique

Habiter un quartier est relié à la façon d'appartenir. C'est dans ses rues que s'inscrivent les possibilités de la prochaine journée. Le quartier représente un point d'ancrage, marquant la vie quotidienne et lui donnant une origine (Mayol, 1994). La seule mention de son nom peut être source de stigmatisation ou au contraire, de capital social. Le quartier forme un lieu tampon entre l'espace clos de la maison et le reste de la ville, du monde social tissé de différents facteurs matériels et symboliques. Hors les murs du chez-soi et de l'espace domestique, il incarne le premier lieu de contact avec le monde extérieur (*ibid.*), se tendant entre le dedans et le dehors. Son noyau est flexible et dépend du lieu d'habitat de chacun.e, pour s'étendre ensuite à ce qu'une distance familière peut relier. Le quartier devient la somme des trajectoires entre la maison et les différents lieux de la *vie active* de tous les jours (école, travail, commerces, parcs, etc.) (*ibid.*). Sa pratique s'ancre dans la quotidienneté et la répétition des trajets, des rencontres et des occupations. L'apprentissage du quartier passe ainsi par l'investissement de ces espaces publics (*ibid.*), ce qui peut représenter un élément de risque chez certaines populations, comme les jeunes issu.e.s de l'immigration dans les milieux urbains nord-américains. La pratique du quartier revient donc à se rendre visible ou invisible au regard des autres et à entrer ou éviter d'entrer en relation avec différent.e.s acteur.rice.s. Qu'une journée se compose d'une marche vers l'école, d'une course au dépanneur ou encore d'une partie de soccer au parc, la vie de quartier implique d'être vu.e et donc potentiellement d'être désigné.e, voire assigné.e.s (*ibid.*).

### 2.1.1 Les comportements et les bénéfices

Intrinsèquement sociale, la pratique du quartier se forge simultanément par des réseaux d'entraide et de possibles mises en danger. Il s'agit d'un univers social qui fonctionne selon des codes langagiers et comportementaux spécifiques, auxquels la soumission ou la transgression produit des effets particuliers et surtout, non-homogènes sur ceux et celles qui y circulent. Pour Mayol (1994), la vie de quartier est ainsi organisée selon deux modalités : d'abord les comportements, qui

comprennent par exemple l'habillement, l'application des codes de la politesse, le rythme de marche, le fait d'éviter ou d'investir un endroit public particulier, puis les bénéfices symboliques à tirer de ces comportements (Mayol, 1994). Ces deux systèmes sont articulés par la convenance, représentant une entente tacite où chacun.e se plie aux règles de la vie collective, en se comportant d'une certaine manière, afin de s'assurer « [...] d'être reconnu, "considéré" par l'entourage, et de fonder ainsi à son avantage un rapport de forces dans les diverses trajectoires qu'[il.elle] parcourt » (Mayol, 1994, p. 17-18). Dans le cas des jeunes issu.e.s de l'immigration dans Vanier, je montrerai que leurs comportements, au sens où l'entend Mayol (1994), n'entraînent pas toujours un retour en bénéfices symboliques, car le fait même d'être dans le quartier peut être interprété comme transgressant les règles de la convenance. Cela revient à la question de la *publicité* des lieux (Bélangier, 2010), à savoir qu'un lieu n'est pas public de la même façon selon qui en fait usage. La désignation d'une personne dans l'espace du quartier et le fait d'être reçu comme acceptable dans ce lieu est rattachée selon Mayol (1994) à la notion de convenance.

### 2.1.2 La convenance et le corps dans l'espace du quartier

La convenance est liée au corps dans l'espace, mais surtout, à la représentation qu'en font les autres. Il est le véhicule à travers lequel s'incarnent les comportements et les façons de se présenter au reste du quartier. C'est le corps qui rend intelligible aux autres la (non)conformité aux systèmes de normes. Toutefois, cette convenance n'est pas attendue de la même façon pour tous et toutes. Ainsi, elle tend à désigner un rôle social à chacun.e afin d'accéder aux bénéfices symboliques de la reconnaissance. Le quartier devient le lieu de la mise en scène de la vie quotidienne (Mayol, 1994), où il est prévu que chaque partie joue son rôle, en maîtrisant les comportements de genre, de race, de classe et d'âge qui lui sont associés.

Cependant, qu'arrive-t-il lorsqu'une population se conforme aux règles de la convenance, mais n'en retire pas les gains escomptés? Dans le cas des profilages, les jeunes issu.e.s de l'immigration, de par leur simple occupation des espaces de la vie quotidienne, peuvent être étiqueté.e.s comme transgressant les normes de la convenance. Par exemple, quelques jeunes se rassemblant dans les rues du quartier sans but autre que passer du temps ensemble peut être interprété comme une raison valable d'appeler la police, comme nous avons vu au premier chapitre – voir *supra* p.22. Cette prétendue transgression de la convenance porte atteinte à l'intégrité symbolique des jeunes, en leur

soustrayant des occasions d'être désigné.e.s avantageusement dans les relations et les rapports sociaux. Autrement dit, même s'ils.elles respectent les règles du jeu social, ils.elles sont stigmatisé.e.s par le seul fait d'être présent.e.s. Regarder dans quelles sphères et auprès de quel.le.s acteur.rice.s les jeunes retirent ou non des bénéfices permet d'appréhender dans toute sa complexité le jeu des transactions symboliques dans la vie quotidienne. L'étude des profilages dans la vie de quartier ne peut donc se faire sans porter une attention particulière à l'organisation de cette vie quotidienne et à l'entrelacement de ses relations sociales dans leurs dimensions les plus fines. C'est ce que permet la mobilisation d'une épistémologie de la vie quotidienne, qui élargit la compréhension des pratiques de profilage, à la différence des définitions institutionnelles.

## 2.2 La vie quotidienne

Comme nous venons de le voir, la vie de quartier tend à organiser les populations selon un échange de comportements et de bénéfices, à travers différents processus de mise en (in)visibilité et de désignation. Le quartier est également traversé par plusieurs structures de pouvoir et la vie quotidienne en son sein est de ce fait composée de ruses, de manières de s'y conformer ou de s'y opposer. En effet, le quartier se situe de manière plus générale à l'intérieur d'un tout, celui d'une société gouvernée par des forces, qu'elles soient sociales ou économiques et il n'est pas possible de se dérober complètement à l'aliénation de celles-ci. Ce pouvoir ne doit pas être compris comme une force centralisée au sein de structures étatiques ou appartenant à un groupe en particulier, afin d'en assujettir un autre, mais plutôt à travers la multitude des rapports de force qui s'entrecroisent, se justifient et se (re)produisent dans des relations sociales très concrètes. Il en va des processus d'ordonnement et des stratégies de pouvoir subtiles, acéphales, qui s'incarnent dans les institutions et les relations sociales (Foucault, 1976). Comme il n'est pas possible d'y échapper complètement, il faut donc travailler de l'intérieur et en appeler aux petites résistances, ou pour le dire avec de Certeau (1990) : « le quotidien s'invente avec mille manières de *braconner* » (p. XXXVI). À ce sujet, le chercheur fait état de deux pratiques signifiantes qui composent la vie quotidienne : les stratégies et les tactiques. Nous verrons également comment ces concepts peuvent s'appliquer au cas concret des jeunes issu.e.s de l'immigration dans le quartier Vanier.

### 2.2.1 Entre stratégies de pouvoir et tactiques pour s'y soustraire

Les stratégies permettent de définir les pratiques de profilage d'un point de vue structurel, afin de nous éloigner des conceptions individualisantes, ce qui représente l'un des buts de cette recherche. Celles-ci sont des façons d'exercer le pouvoir qui rejoignent la manière dont Foucault (1975) le conceptualise, c'est-à-dire comme un dispositif disciplinaire « [...] comportant tout un ensemble d'instruments, de techniques, de procédés, de niveaux d'application, de cibles ; [il s'agit d'] une "physique" ou une "anatomie" du pouvoir, une technologie » (p.251). Ainsi, les stratégies de pouvoir ne sont pas réservées à une institution ou un individu en particulier, mais transcendent les catégories pour venir s'incarner dans une multitude d'appareils, de techniques minutieuses et de ruses infimes (*ibid.*). Les stratégies comme dispositif disciplinaire ne sont pas monopoles, mais agissent plutôt de façon tentaculaire (Gilbert, 2022), afin de répartir les pouvoirs dans une chaîne où chacun.e est ordonnancé.e selon une place et une fonction spécifique. Les processus souples et multiformes du dispositif disciplinaire s'adaptent à la situation et à l'environnement dans lesquels ils sont mis en place. Une stratégie de pouvoir peut être appréhendée dans sa forme la plus attendue, par exemple un.e policier.ère qui fait une interpellation sans motif, mais également selon une configuration plus diffuse. Les définitions institutionnelles ne permettant pas d'analyser les discriminations lorsque celles-ci s'inscrivent dans la façon même d'organiser nos institutions, les stratégies de pouvoir se révèlent à cette étape une lunette théorique pertinente. Cette idée s'est précisée, entre autres, en lisant Izara Gilbert (2022) à propos de la ségrégation scolaire vécue par les jeunes de l'école Jean-Grou, dans le quartier Rivière-des-Prairies à Montréal. L'école offre deux parcours scolaires aux élèves, l'un régulier et l'autre se nommant Citoyens du Monde (CDM). Ce dernier est payant et offre des privilèges et des voyages aux élèves pendant l'année. De plus, le cursus est plus approfondi et les étudiant.e.s y prenant part sont considéré.e.s comme plus sérieux.ses par l'institution. Quant aux classes régulières, elles sont perçues comme nécessitant davantage de discipline et ayant des élèves plus susceptibles de redoubler leur année.

Comme le programme [CDM] exige des frais supplémentaires, il n'est pas accessible à tout le monde. Une participante faisait remarquer que « (J) dans une école défavorisée clairement que ça a pas sa place quelque chose comme ça », puisque cela crée une dynamique différente entre les classes – les classes scolaires, mais dont la répartition est basée sur la classe sociale et l'appartenance raciale. En effet, il y a une réelle ségrégation dans l'école qui se crée à partir des deux programmes. Les réguliers n'aiment pas les citoyens du monde pour le simple fait qu'ils sont citoyens du monde, perçus comme l'élite, et vice-versa. Pour les jeunes Haïtien.ne.s [vivant dans des

conditions objectives généralement défavorisées], le sentiment d'être des citoyen.ne.s de sous-classe se creuse puisqu'ils sont dans des sous-classes (littéralement) pendant leur parcours scolaire.

(*ibid.*, p. 101)

Tel qu'il est possible de le voir dans cet exemple, les stratégies résident dans la façon de structurer les espaces de la vie quotidienne, comme l'école. Puisque chaque territoire détient des dynamiques particulières à son histoire et à sa composition, il n'est pas possible de calquer les discriminations se manifestant à Rivière-des-Prairies sur le territoire de Vanier. Malgré tout, les stratégies transcendent le cadre situationnel et témoignent d'une organisation systémique des rapports sociaux et de pouvoir s'incarnant dans les relations sociales. La mobilisation de cette théorisation permet donc d'effectuer un travail de traduction des pratiques ordinaires de profilage dans le quartier Vanier vers des logiques systémiques de pouvoir.

Les tactiques, quant à elles, sont des moyens de contourner ou de renverser les stratégies. La vie quotidienne est remplie de façons de résister à l'ordre établi, où dans ce cas-ci, à la convenance qui structure la vie de quartier. Elles représentent des manières de s'adapter, de créer des lignes de fuite pour se réapproprier le quotidien. Plusieurs pratiques sont de l'ordre des tactiques telles que parler, marcher, cuisiner ou lire. C'est dans les actions, minuscules et ordinaires, que sont contestées les façons de vivre imposées par les dispositifs de pouvoir. Les tactiques ne capitalisent pas sur ce qu'elles gagnent, elles créent plutôt des occasions de se subvertir à l'ordre, à la convenance qui, rappelons-le, constitue un ensemble de normes régissant les comportements et la représentation des corps dans l'espace (Mayol, 1994). À ce sujet, les tactiques peuvent aussi bien constituer le fait de s'opposer verbalement, que de garder le silence (Hamisultane, 2020) face à une pratique de profilage. Elles aussi multiformes, les tactiques permettent de comprendre les façons de lutter à l'intérieur des systèmes d'oppression. Bien que je ne m'y arrête pas en particulier, il est possible de voir dans le cinquième chapitre les différentes tactiques que les jeunes et leur famille mobilisent pour négocier avec les stratégies de pouvoir.

### 2.3 Les profilages dans la vie quotidienne du quartier

Le pouvoir est généralement appréhendé selon ses formes les plus entendues, voire attendues. Il est de ce fait plus facile de s'attarder aux formes de discrimination plus visibles. Comme je l'ai

mentionné précédemment, les profilages policiers ont davantage attiré l'attention (Dufour et Dupuis-Déri, 2022b ; Livingstone *et al.*, 2018), et avec raison, mais ceux-ci ne se réalisent qu'à travers les ramifications d'un dispositif, qui lui, s'incarne dans l'ensemble des relations sociales des quartiers et des villes. Les profilages que font la police restent entre autres possibles car ils sont soutenus par des stratégies infiniment généralisables, ce qui facilite la déresponsabilisation des diverses parties impliquées dans une vie de quartier ou dans une société. Le pouvoir est plus apparent lorsqu'il est conçu comme provenant du haut, mais les rapports de force de la vie quotidienne, venant du bas, servent de support aux dominations hégémoniques (Foucault, 1976). Il est cependant plus facile d'appréhender le contrôle centralisé en l'image d'institutions disciplinaires comme la police et le système de justice, que les dynamiques de domination ou de pouvoir disséminées dans les relations sociales ordinaires (*ibid.*). Par l'invisibilisation de leurs ramifications, les rapports de pouvoir génèrent également des formes d'acceptabilité, permettant ainsi la (re)production des relations sociales qui les sous-tendent.

Contrairement à la définition de la CDPDJ (2022b) qui fait état d'une dynamique *top-down*, les profilages dans la vie quotidienne s'organisent également sous un mode transversal. Dans les milieux urbains, les jeunes, tout comme les populations issues de l'immigration, se rencontrent à l'intersection du lexique de la gestion et de l'administration. En effet, il s'agit de groupes vus comme nécessitant une prise en charge sur le plan des pratiques ordinaires (circuler dans les espaces publics, aller à l'école, occuper un logement), comme en témoigne l'extrait du rapport du Comité logement (2016) partagé précédemment au premier chapitre – voir *supra* p.19. Les profilages sont une façon de policer la vie quotidienne des jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille, selon les normes de la convenance. Les stratégies de régulation des conduites à l'intérieur de la vie de quartier passent notamment par la représentation des corps, élément central de la convenance. Par leur composition sociodémographique, Vanier mais aussi plus largement Québec, imposent le fardeau de la survisibilisation aux personnes issu.e.s de l'immigration et racisé.e.s. Face à la grande homogénéité du quartier et de la ville, la façon de marcher, de fréquenter des commerces ou d'aller à l'école sont autant de micro-pratiques pouvant être mobilisées pour tenter de se soustraire à la désignation de la convenance. L'étude de la vie quotidienne offre donc une occasion de voir comment celle-ci influence la pratique du quartier pour les jeunes et les différents acteur.rice.s qui y cohabitent.

### 2.3.1 Production de savoirs et vie quotidienne

Les profilages sont également liés à la volonté de savoir, ce qui permet de catégoriser les populations qui transgressent la convenance. Dans le cas des jeunes issu.e.s de l'immigration, la fixation en leur image de plusieurs peurs collectives les rend plus susceptibles d'être surveillé.e.s (Eid *et al.*, 2011 ; Table de quartier Vanier, 2015). La focale étant braquée sur eux.elles, leurs faits et gestes sont décortiqués et analysés selon les principes spécifiques établis par la convenance. La transgression n'a de conséquences que si elle est remarquée par le reste du corps social et cette surattention envers les jeunes issu.e.s de l'immigration n'est pas anecdotique, comme nous le verrons dans les cinquième et sixième chapitres. La distribution de l'attention institutionnelle n'est pas faite de façon arbitraire (Bourdages, 2020), mais plutôt, selon la volonté de savoir (Foucault, 1976) pour justifier nos propres pratiques discriminatoires. Une épistémologie de la vie quotidienne permet ainsi de mettre en lumière les endroits où s'opère cette incitation aux savoirs (*ibid.*).

## 2.4 Sortir des conceptions rigides : la surveillance diffuse dans le corps social

La question de la surveillance demeure indispensable pour traiter de la conceptualisation des profilages que cette recherche tente de produire. Cependant, tous et toutes ne sont pas surveillé.e.s de la même façon. Les profilages sont liés à la façon de percevoir une personne ou un groupe, basée sur des caractéristiques physiques particulières, des croyances, des préjugés ou des stéréotypes (Gilbert, 2022). Si une population est profilée c'est parce que nous reconnaissons en elle un prétendu élément hors-norme, dérangeant ou menaçant, qu'il importe de surveiller et de contrôler. Nous surveillons les jeunes, car nous trouvons qu'ils.elles transgressent la convenance dans la vie de quartier. Les normes de la convenance sont toutefois produites de façon subjective et ancrée dans plusieurs relations de pouvoir, afin de juger ce qui est déviant.

### 2.4.1 Vie de quartier et surveillance panoptique

Un des objectifs de cette recherche est de documenter les processus de reproduction des profilages, ainsi que leurs mécanismes de rationalisation par les différent.e.s acteur.rice.s de Vanier. Il est intéressant de voir ce qui peut émerger en considérant la vie de quartier selon le modèle panoptique (Foucault, 1975). Développé par Bentham, le *panopticon* est une organisation spatiale de la prison. Elle se compose d'« [...] un bâtiment en anneau; au centre, une tour; celle-ci est percée de larges

fenêtres qui ouvrent sur la face intérieure de l'anneau; le bâtiment périphérique est divisé en cellules; dont chacune traverse toute l'épaisseur du bâtiment [...] » (Foucault, 1975, p. 233). Cet agencement de l'espace permet de surveiller un grand nombre de personnes, avec le moins d'effectifs possible, mais surtout sans être vu (Foucault, 1975). Il s'agit de rationaliser les moyens de production de la surveillance, tout en décuplant son efficacité. Ce jeu des visibilitées n'est pas réductible au seul espace carcéral, mais s'applique à plusieurs instances. Le panoptisme s'infiltré dans l'organisation des relations sociales, par des modes de surveillance et de discipline particuliers. Ainsi, dans l'espace social du quartier Vanier, la tour du *panopticon* est occupée successivement et/ou simultanément par la police, l'école, les organismes communautaires, les commerçant.e.s, les citoyen.ne.s, voir les jeunes eux.elles-mêmes. Les stigmates tendent à être intériorisés par les personnes mêmes qui en souffrent, ce qui constitue une autre condition à leur reproduction (Foucault, 1976). Cette compréhension des relations sociales à l'intérieur de Vanier aide à décloisonner la vision limitative des profilages que maintiennent les définitions institutionnelles. La surveillance selon le panoptisme permet de s'immiscer dans la vie quotidienne des jeunes issu.e.s de l'immigration en désindividualisant la domination, puisqu'une fois diffuse en divers foyers de contrôle, qui s'en occupe n'importe plus (Foucault, 1975). La machine panoptique pérennise la multiplication des profilages à l'intérieur de la vie de quartier, car tous et toutes l'alimentent, sans toutefois que personne ne porte singulièrement le poids de son fonctionnement.

#### 2.4.2 Mise en survisibilisation

Appréhender les profilages de cette manière dans la vie de quartier de Vanier permet d'observer la chaîne d'interdépendance qui traque et surveille la sphère publique, comme privée. En effet, le domaine privé est un privilège qui vient avec le pouvoir et le capital social. Tel qu'explicité précédemment, sont projetées en l'image des jeunes issu.e.s de l'immigration dans le quartier Vanier à Québec plusieurs peurs collectives, qu'il s'agisse de l'immigration, de la jeunesse ou de la criminalité (Table de quartier Vanier, 2015). Cela justifie pour le reste de la population que ceux.celles-ci et leur famille se retrouvent aux marges des distributions de pouvoir. La sphère privée et les manières de vivre de ces populations sont ainsi ramenées sur la place publique. Par exemple, l'école est une façon de pénétrer dans le logis, l'enfant devenant un prétexte pour surveiller les parents et exercer un contrôle sur ces derniers (Foucault, 1975), comme il sera possible de le voir au cinquième chapitre. La protection de la jeunesse est aussi un moyen de

s'infiltrer dans la vie privée des familles du quartier Vanier. Compte tenu du fait que trois fois plus de nouveaux cas de prise en charge sous la Loi sur la protection de la jeunesse sont dénombrés dans les quartiers Basse-Ville – Limoilou – Vanier que dans l'ensemble de la région et de la province (Table de quartier Vanier, 2015), que nous indique cette survisibilité pour les familles blanches paupérisées, ainsi que celles issues de l'immigration? Comprendre les profilages comme une manifestation du quartier panoptique fait ainsi ressortir la capillarité des dynamiques de pouvoir qui se jouent à l'intérieur de Vanier et de la ville de Québec, à travers les relations sociales ordinaires du quartier. Autant de formes de surveillance que d'acteur.rice.s qui entrent en contact avec les jeunes, « [...] dans un appareillage dont les mécanismes internes produisent le rapport dans lequel [ceux-ci] sont pris » (Foucault, 1975, p. 235).

## 2.5 Suite des détours, faire le point : implications et limites pour la recherche

Comme je l'ai mentionné en introduction du chapitre, le but de cette recherche est de produire une compréhension sociopolitique des pratiques de profilage *par le bas*, c'est-à-dire à partir des récits des principaux.ales concerné.e.s, ici les jeunes issu.e.s de l'immigration à Vanier, afin de voir ce qu'ils nous révèlent sur nos manières d'organiser les rapports de domination. Pour comprendre les pratiques de profilage ordinaires dans les relations sociales, il importe de sortir des définitions usuelles, car celles-ci produisent des compréhensions simplifiées et individualisantes. C'est pourquoi je me suis tournée vers une épistémologie de la vie quotidienne et de la vie de quartier (Mayol, 1994), qui permet d'appréhender le pouvoir et la surveillance sous une forme plus complexe, soit à travers la matérialisation de stratégies multiformes (de Certeau, 1990) et diffuses dans l'ensemble du corps social (Foucault, 1975). Il s'agit de la base sur laquelle j'ai construit ma méthodologie de recherche inspirée des approches ethnographiques et dont je parlerai au prochain chapitre. En revanche, une limite considérable s'est imposée à moi, non seulement en écoutant Jade Almeida ce mercredi de mars, mais aussi au contact du terrain : celle du caractère apolitique des théories mobilisées. Mayol et de Certeau, voire Foucault, élaborent sur les manifestations du pouvoir sans les rattacher aux rapports situés de domination, qu'ils soient raciaux ou sociaux. Il me fallait trouver un moyen de lier les morceaux, d'arrimer le micro et le macro, pour comprendre, par exemple, cette expérience racontée par un jeune, alors qu'il était dans un autobus de la ville avec ses amis à la sortie de l'école :

Cassius : Like à un moment donné quand j'allais à [école secondaire], on était toujours dans le bus. Always black people, toujours dans le bus, on s'assoit tous au fond en arrière. Pis ça c'était normal, c'était automatique parce que quand t'es en arrière, tu parles, tu cries. Une fois le monsieur de bus nous a sorti nous tous parce qu'on était en arrière, on parlait beaucoup. Nous tous on se connaît, c'est normal on parle fort, on parle beaucoup. On vient de sortir de l'école, on est des amis. Il nous a tous mis dehors du bus. We say aight, bet, c'est bon. We gonna walk. We walked. Est-ce qu'on a réagi en face du monsieur? Non. Est-ce qu'on a tapé le monsieur? Non. But what I don't understand is... si on avait fait quelque chose, la police allait être là et tout le monde qui était là allait avoir une amende, tu comprends?

Qu'est-ce qui légitimait qu'un chauffeur se permette de sortir un groupe de jeunes noir.e.s de l'autobus, alors qu'ils.elles avaient payé leur droit de passage, outre le fait qu'ils.elles transcendaient les normes de la convenance en faisant du bruit? Une première voie de compréhension se trouve dans la théorisation que Philomena Essed (1991) a produite autour du racisme ordinaire [traduction libre de *everyday racism*], spécifiquement aux États-Unis et aux Pays-Bas, en le mettant en relation avec les siècles de colonialisme et d'oppression raciale imposés aux personnes noires par l'Occident et les personnes blanches. À ce sujet, Essed (1991) indique que

the fact that it concerns repetitive practices indicates that everyday racism consists of practices that can be generalized. Because everyday racism is infused into familiar practices, it involves socialized attitudes and behavior. Finally, its systematic nature indicates that everyday racism includes cumulative instantiation. These arguments make clear that the notion of everyday racism is defined in terms of practices prevalent in a given system. Note that practices are not just "acts" but also include complex relations of acts and (attributed) attitudes. (p.3)

Appréhender le profilage comme une pratique de racisme ordinaire, qui s'inscrit dans un système plus large de domination raciale, m'a permis de saisir les expériences du quotidien que les jeunes mettent en récit. Essed (1991) rappelle que notre intérêt doit se tourner vers les interprétations locales et les systèmes de connaissances développés par les communautés au fil du temps, qui se manifestent bien souvent au-delà de ce qu'on entend collectivement (Bourdages *et al.*, 2024). Le racisme ordinaire ne peut se comprendre qu'en faisant le lien entre les expériences situées, racontées par les personnes qui les vivent, et les logiques systémiques qui motivent les pratiques discriminatoires. La méthodologie développée pour y arriver se doit donc aussi d'être le plus près possible de l'ordinaire.

## INTERMÈDE DE VILLE #2 : À 25 sous de la dignité

Notes de terrain

Mai 2023

Autobus 803 direction Terminus des Saules

16h49

À Québec, il est possible d'acheter un titre de transport depuis son cellulaire avec sa carte de crédit et de montrer le billet virtuel au chauffeur.euse lorsque nous entrons dans l'autobus. C'est ce que je fais avant de monter et la chauffeuse, une femme blanche, fin quarantaine, regarde à peine mon écran. Il faut que je lui demande verbalement si je peux passer, pour confirmer qu'elle a bien vu mon titre de transport. Quelques arrêts plus loin monte un jeune. Je ne peux pas m'avancer sur son origine exacte, mais sur le plan des traits phénotypiques, il n'est pas Blanc. Il paye comptant avec des pièces qu'il glisse dans la machine devant la chauffeuse. Celle-ci lui fait savoir qu'il lui manque 25 sous. Le jeune lui indique qu'il n'a pas ce 25 sous et qu'il pensait avoir le bon montant. La chauffeuse ne démarre pas et attend, lui disant même qu'il doit descendre de l'autobus.

- Vous allez vraiment faire chier pour 25 sous?
- Je fais juste mon travail, c'est 3,75.

Le jeune se retourne et demande à la personne qui montait après lui s'il a 25 sous. Cette dernière cherche dans son sac et met la pièce dans la machine. Pendant tout ce temps, le bus est immobile et la chauffeuse ne continue pas son trajet. Tout le monde regarde dans leur direction. Le jeune demande ensuite son billet à la chauffeuse pour avoir sa correspondance, mais elle refuse de lui donner, en disant: « je te le donnerai quand tu vas descendre ».

Mon arrêt est arrivé avant le sien donc je ne sais pas comment l'histoire se termine. Le jeune sera quand même confronté à un choix : ne pas prendre sa correspondance et sortir par la porte d'en arrière – et donc perdre son droit de correspondance – ou une autre interaction avec la chauffeuse, qui pourrait très bien refuser complètement de la lui donner, d'ailleurs. C'est vraiment tenir à son 25 sous, alors que quelques minutes avant, j'aurais pu montrer à cette chauffeuse une photo de chien en guise de billet qu'elle m'aurait laissée passer.

## CHAPITRE 3

### NOUS COMPRENDRE À PARTIR DES RÉCITS DES JEUNES : MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE

Le premier chapitre a permis de faire connaissance avec le quartier Vanier et les conditions objectives et symboliques du territoire, tout en élaborant sur les impasses que produisent les définitions institutionnelles dans la compréhension des profilages racial et social. C'est pourquoi je me suis tournée vers une épistémologie de la vie quotidienne – qui a certes ses limites dans son état actuel, mais offre un point de départ théorique – afin de pouvoir comprendre, au second chapitre, la manière dont les pratiques de profilage s'actualisent dans l'ordinaire des relations sociales des jeunes issu.e.s de l'immigration du quartier. Il reste maintenant à voir comment j'ai matérialisé cette épistémologie sur le terrain. Ce troisième chapitre porte sur la méthodologie de recherche utilisée pour arriver à répondre à la question de recherche suivante : comment les profilages affectent-ils la vie quotidienne et les relations sociales dans la vie de quartier des jeunes issu.e.s de l'immigration de Vanier, dans la ville de Québec? Les récits des jeunes représentent ici un statut de savoir sur nos institutions et sur nos modes d'organisation sociale et ce chapitre détaille comment il est possible de nous comprendre à travers cette parole.

Dans la première partie, j'aborde mon positionnement face à mon objet de recherche, puis en deuxième section, je continue avec la stratégie générale de recherche, soit de m'inspirer des approches ethnographiques. Dans la troisième partie du chapitre, je me penche sur la réalisation concrète du terrain de recherche et enchaîne avec la manière dont ces données récoltées ont été examinées au moyen d'une analyse thématique et d'une analyse de discours. Finalement, je montre les biais et limites de ma démarche, ainsi que les considérations éthiques qui la sous-tendent.

#### 3.1 Positionnement épistémologique

Dans la lignée des épistémologies féministes (Dorlin, 2021 ; Haraway, 1988 ; Harding, 1991 ; Puig de La Bellacasa, 2014), je crois que cette étude serait incomplète si je ne nommais mon positionnement face à mon objet de recherche, soit l'expérience complexe de discrimination vécue

par autrui. La méthodologie utilisée découle d'un processus de réflexion itératif entre ma position, ma relation avec les participant.e.s, le récit de leur propre expérience, l'utilité de ma recherche, ainsi que sa vocation transformative (Kapo, 2020). Ce mémoire s'inscrit dans une démarche profondément située (*standing point*) et travaille à déconstruire par sa méthodologie le mythe du.e chercheur.euse neutre et objectif.ve (Haraway, 1988 ; Harding, 1991). Dans la tradition positiviste des recherches en Occident, les chercheur.euse.s ont ancré leur légitimité dans le mythe de la mise à distance et de la prétendue objectivité, formulant des analyses soi-disant neutres *sur* leur objet d'étude (Dorlin, 2021). Pourtant, il est impossible d'avoir le don d'ubiquité qui poserait un regard englobant, complet et désincarné, ce que Donna Haraway (1988) nomme *god-trick*. La violence épistémologique du *god-trick* vient, entre autres, de la prétention des chercheur.euse.s blanc.he.s en sciences sociales de produire des savoirs « through infinite vision from an unmarked, unlocatable, and disembodied position, conventionally the pedestal of privileged Western masculinity » (Harrison, 2022, p. 185). Ceci a pour effet d'invisibiliser et de décrédibiliser les savoirs locaux des principaux.ales concerné.e.s.

Les réflexions et les théorisations de cette recherche s'ancrent donc nécessairement dans un corps – le mien, blanc de surcroît – et sont teintées de mon angle d'observation (Rooke, 2010). Pour le sérieux de ma démarche, il importe de nommer que j'écris d'un endroit de doute, devant souvent renégocier ma posture, le lieu dont non seulement je parle et j'écoute, mais aussi d'où je réfléchis et j'écris. Je fais de la recherche par tâtonnement et plutôt que de considérer cette incertitude comme une faiblesse épistémologique, je puise en elle la rigueur d'être à mon tour questionnée par mes « sujets de recherche », comme il sera possible de le voir plus loin. Il est d'autant plus pertinent de parler de cette position qu'elle a eu des effets sur les informations obtenues lors de mon terrain (Rooke, 2010), sur les complicités projetées et les non-dits qu'il était assumé que je comprenais, étant moi aussi une femme blanche qui travaille dans le milieu de l'intervention. J'y reviendrai.

### 3.1.1 Vivre les entre-deux

J'ai effectué mon terrain de recherche en naviguant entre plusieurs entre-deux. Le premier étant ma relation personnelle avec la ville de Québec. Une partie de ma famille vient et réside toujours dans cette ville. Je n'y ai jamais habité, ayant grandi sur la Rive-Sud de Montréal, mais j'y vais plusieurs fois par année depuis ma naissance. Cela me donnait un ensemble de connaissances

vernaculaires sur l'organisation des différents quartiers, le climat sociopolitique et les imaginaires particuliers qui marquent l'organisation des interactions et les relations sociales dans la ville. Il m'a quand même été utile, lors de mes entretiens, de spécifier que ma famille est originaire de Québec et qu'elle y habite toujours. J'avais parfois l'impression qu'on me regardait avec l'air de se demander « qu'est-ce qu'une fille de Montréal fait ici et qu'est-ce qu'elle est venue dire sur nous ? » Lorsque je parlais de ma recherche à des personnes extérieures au quartier, la mention de Vanier était accueillie par mes interlocuteur.rice.s avec des regards inquisiteurs et des sourires en coin, ou même, par l'aveu de ne pas savoir où cela se trouvait, faisant écho à ce qu'une participante m'a partagé : « (Intervenante jeunesse) Je suis née à Québec, j'ai grandi à Québec, mes parents habitent encore dans la maison où ils ont déménagé quand j'avais 3 mois. Je pense que les gens de Québec par rapport à Vanier font de l'aveuglement volontaire. Mes parents ne connaissent rien du quartier ». L'aveuglement – et donc l'invisibilisation – volontaire entraine en collision avec ma démarche de recherche. Dans leurs yeux, je discernais que plusieurs cherchaient une justification à ma présence; pourquoi s'intéresser à ce quartier si on n'y a pas de relations directes? Le fait de mentionner ma famille de Québec ouvrait une forme de complicité avec mon interlocuteur.rice ou du moins, réduisait les 250 km imaginaires qui nous séparaient. Cependant, je n'avais aucune expérience de ce qu'impliquait *habiter* Québec, encore moins Vanier, qui est marqué, d'une part, par des conditions objectives de défavorisation et, d'autre part, par des conditions symboliques basées sur des imaginaires de la désolation, ce qui le distingue du reste de la ville (Lemoine et Bisson, 2018). Je n'étais donc pas tout à fait étrangère à Québec, mais très loin de faire partie des meubles.

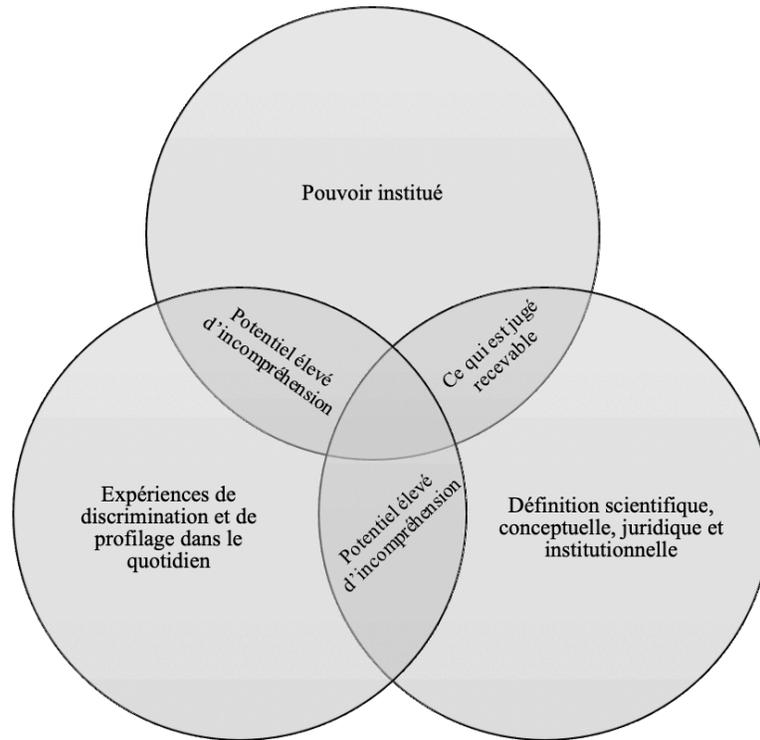
Le deuxième interstice que j'ai occupé pendant ma recherche est le fait de travailler sur des enjeux de discrimination raciale en étant une jeune femme blanche. Je n'appartiens pas au groupe qui constitue la population ciblée par ma recherche, soit les jeunes issu.e.s de l'immigration. Or, je me suis retrouvée à être partie intégrante du deuxième groupe interrogé pour l'étude, soit le bassin d'acteur.rice.s qui naviguent autour des jeunes dans le quartier. Bien que mes critères de recrutement ne pointaient vers aucune communauté en particulier, l'écrasante majorité des participant.e.s dans ce groupe sont des femmes blanches qui travaillent en intervention. Ceci marquait mes premières rencontres avec les jeunes, pour qui je représentais déjà ce qu'ils.elles voyaient tous les jours dans l'organisation et l'ordre social du quartier. Parallèlement, pour les

intervenantes, je pouvais représenter une alliée, car je partageais une proximité sur le plan de la hiérarchie sociale du quartier. J'ai plus d'une fois été prise à partie comme si j'allais comprendre instinctivement de ce dont elles me parlaient. Le langage particulier à l'intervention pouvait être utilisé en présumant que j'en comprendrais les implications, mais il y avait aussi la complicité projetée de travailler sur des enjeux raciaux en tant que « personne de la majorité », ce qui nous dédouanerait d'une quelconque responsabilité dans la reproduction des discriminations. Je reviendrai sur ce sujet dans les prochains chapitres. Je me retrouvais donc encore une fois dans cet entre-deux de n'être pas totalement extérieure aux personnes qui prenaient la parole, mais de n'être pas non plus touchée par les expériences discriminatoires racontées, voire même, appartenir au groupe qui perpétue en partie les violences dans le quotidien des jeunes.

### 3.1.2 Enjeux de légitimité et de traduction

Vivre ces entre-deux s'est plus d'une fois matérialisé sous forme de questionnements quant à ma légitimité d'aborder les enjeux de profilages racial et social dans une ville que je n'ai jamais habitée. Si cette légitimité est toujours à repenser, retravailler et reconfirmer, elle porte également un poids, celui de la responsabilité. En faisant de la recherche, nous sommes responsables des effets de violence que celle-ci peut produire. Cette violence peut être le résultat de plusieurs processus, dont celui de la méthodologie de recherche. Cette dernière n'est pas neutre et la façon d'étudier les discriminations et les profilages en recherche est reliée à la manière dont les institutions définissent ces phénomènes, soit comme des actions commises par des personnes en situation d'autorité dans une conjoncture situationnelle limitée dans le temps et l'espace (Pedneault *et al.*, 2017). Comme je proviens du milieu universitaire, j'occupe une proximité avec les définitions institutionnelles et je pourrais, de ce fait, avoir davantage tendance à y recourir pour aborder la question des profilages en recherche. Par contre, l'utilisation des définitions politiques, juridiques et scientifiques « [...] a non seulement un effet sur ce qui est audible dans la grammaire publique, mais relève d'un enjeu de pouvoir puisque ces définitions [...] déterminent également le champ du vocabulaire autorisé pour en témoigner » (Bourdages *et al.*, 2024, p. 146). Le diagramme suivant permet d'illustrer les possibles zones d'incompréhension entre les différentes façons de (se) raconter les expériences de discrimination et de profilage.

Figure 3.1 Articulation des mises en récit des expériences de discrimination et de profilage dans le quotidien



(Bourdages *et al.*, 2024, p. 147)

Le choix de la méthodologie doit ainsi me permettre de naviguer les possibles zones d'incompréhension créées par ma position de jeune chercheuse blanche de Montréal. Comme le souligne Donna Haraway (1988), « science has been about a search for translation, convertibility, mobility of meanings, and universality- which I call reductionism only when one language (guess whose?) must be enforced as the standard for all the translations and conversion » (p.580). Ce travail de traduction rend compte de ma position et donc de ma perspective partielle (Haraway, 1988), qui réfute l'hégémonie des discours émanant du pouvoir institué et des définitions scientifiques, conceptuelles et juridiques. Refuser la prétendue universalité des définitions institutionnelles et reconnaître ma vision située se veut un moyen d'éviter de *policer* ce qui est dit, mais aussi, la manière dont cela est dit. Lors des entretiens, les jeunes n'avaient plus à administrer la preuve de ce qu'ils.elles racontaient, en portant la responsabilité de traduire leurs récits des discriminations dans un langage recevable pour les champs du pouvoir et du savoir. Ce choix méthodologique permet donc de déplacer la focale de ce qui est généralement reçu et entendu par

le pouvoir institué vers des expériences plus diffuses, plus proches de la complexité inhérente à la vie quotidienne, mais aussi de m'éloigner des formes narratives attendues des expériences de profilage, qui placent inlassablement les personnes comme des victimes. À ce sujet, Tuck (2009) invite à déplacer nos regards de la souffrance des groupes étudiés pour ne pas seulement centrer nos objets d'étude sur leur détresse (*damaged-based studies*) et les dépeindre uniquement comme vulnérables. En d'autres mots, « [...] portraying the violations without portraying the victimization » (Tuck et Yang, 2014, p. 242). Elle nomme ainsi une tension inhérente à la recherche en sciences sociales; pour (dé)construire un phénomène, il faut d'abord le nommer et l'expliquer, au risque d'en renforcer la démonstration (Tuck, 2009). Puisque cette recherche, qui porte sur les profilages et ses effets, s'inscrit dans ce paradoxe, il est crucial que je parle aux principaux.ales expert.e.s sur la question, c'est-à-dire ceux.celles qui les vivent. Toutefois, il est important d'illustrer les mécanismes qui créent la souffrance et ses effets, pour ne pas les naturaliser comme s'ils faisaient intrinsèquement partie des communautés à l'étude (*ibid.*) Le travail de traduction proposé dans le diagramme ci-dessus rend ceci possible. Il existe le risque, en se penchant sur les expériences de discriminations, de produire uniquement des récits de désolation et d'ainsi évacuer la complexité et l'agentivité des participant.e.s.

C'est cette posture qui a guidé mon choix méthodologique et motivé le fait de conduire un terrain inspiré par les approches ethnographiques. Cette méthode permet de combiner rigueur et sensibilité pour éviter de recréer des représentations nuisibles, tout en restant attentive aux détails et en reconnaissant ma position subjective (Haraway, 1988) comme faisant partie de la problématique.

### 3.2 Stratégie générale de recherche

La manière préconisée pour traiter des profilages en recherche est souvent campée dans les approches quantitatives (Livingstone *et al.*, 2018). Bien que les résultats des études quantitatives soient utiles à l'identification du phénomène, notamment par la production de données probantes qui tracent les grandes lignes de son occurrence, ceux-ci nous indiquent bien peu de choses sur les répercussions des profilages et leurs mécanismes de reproduction. Dans le cadre de cette recherche, j'ai utilisé les statistiques comme point de départ plutôt que comme ligne d'arrivée. Comme je l'ai montré précédemment, le quartier Vanier se trouve à la convergence de plusieurs situations de

défavorisation, créées par un ensemble de conditions socio-historiques. Le croisement des statistiques disponibles sur le sujet m'a permis de brosser un portrait de la situation (qu'il est possible de voir au premier chapitre), mais elles en disent peu sur les effets de violence dans la vie quotidienne. Les études quantitatives agissent comme une photo que l'on prendrait d'une situation : à cet instant, il y avait ce nombre de personnes, ayant ces caractéristiques précises, qui ont vécu cette expérience. De façon complémentaire, les études qualitatives recréent la trame narrative sous-jacente. Quelles acteur.rice.s entrent en contact? Comment le théâtre des mises en tensions s'organise-t-il? Quel est le récit raconté pour justifier les pratiques discriminatoires? Comment ces expériences s'enchevêtrent-elles dans le quotidien et de quelles manières se vivent-elles sur le long terme ? Il s'agit d'autant de questions auxquelles je voulais répondre avec la méthodologie choisie.

De plus, le cas de la ville de Québec est particulier puisqu'il existe peu de données, même quantitatives, sur les profilages, alors que le phénomène est documenté depuis la fin des années 1970 à Montréal (Aurélien et Rutland, 2023 ; Livingstone *et al.*, 2018 ; Rutland, 2019). Ce projet s'inscrit donc dans une démarche inductive, qui s'efforce d'aller directement sur le terrain, afin d'offrir non pas un portrait statistique, mais plutôt une compréhension des implications des profilages dans la vie ordinaire. Je cherche à élargir les perspectives quant à l'entendement des profilages, en tentant de voir *par le bas* comment les différent.e.s acteur.rice.s participent à leur reproduction et comment cela affecte le déroulement de la vie quotidienne des jeunes issu.e.s de l'immigration du quartier Vanier, dans la ville de Québec. Au moyen d'une méthodologie qualitative, j'ai tenté de prendre en compte le continuum entre les profilages et les différentes sphères de la vie quotidienne, afin de complexifier la compréhension de leurs interactions.

### 3.2.1 Les approches ethnographiques

L'étude des discriminations et de ses effets est particulière, car son expérience même peut être difficile à objectiver (Talpin *et al.*, 2021). « Visibiliser l'invisible » (*ibid.*, p.55) des profilages revient à situer l'expérience dans son contexte plus large, ce que permettent les approches ethnographiques. Celles-ci ne reposent pas sur le sens commun des objets étudiés, mais plutôt sur leur construction sociologique (Bertaux, 2016a). Ainsi, la collectivisation des vécus avec une attention portée à *la construction des objets* (Bourdieu dans Bertaux, 2016a) d'étude permet « [...]

la découverte de logiques de situation, de mécanismes générateurs, de processus, tensions et dynamiques (de fonctionnement *et* transformation) à l'œuvre dans cet " objet " » (Bertaux, 2016b, p. 12). Dans ce cas-ci, les profilages sont appréhendés comme un phénomène s'ancrant dans les relations sociales de la vie quotidienne et pouvant provenir des différent.e.s acteur.rice.s dans le quartier (professeur.e.s, intervenant.e.s, commerçant.e.s, citoyen.ne.s, etc.), ce qui permet d'élargir les conceptions situationnelle et individualisante généralement entendue (ex. par la CDPDJ (2022b)).

La méthodologie employée doit aussi être en mesure de rendre compte des profilages racial et social de manière simultanée. Les approches ethnographiques permettent de porter un regard qui croise les lieux où se vivent et se produisent les profilages, pour sortir des silos dans lesquels ils sont généralement étudiés (Purenne *et al.*, 2022). Par exemple, la question du profilage racial est souvent abordée en relation avec les corps policiers (Dufour et Dupuis-Déri, 2022b ; Livingstone *et al.*, 2018), tandis que celle du profilage social l'est davantage sous l'angle de la répression envers les militant.e.s, ou encore, sous celui du droit aux espaces publics pour les personnes en situation d'itinérance (Bellot *et al.*, 2021 ; CDPDJ, s. d. ; Dufour et Dupuis-Déri, 2022a ; Morin *et al.*, 2008). Comme des morceaux de casse-tête, les différentes pièces que sont le profilage racial et social s'emboîtent pour former un tableau. En analysant conjointement ces discriminations, je cherche à rendre compte des intersections entre ces morceaux. Je souhaite investiguer de quelles manières les contours irréguliers – parfois même diffus – de chaque pièce font pour tenir dans la courtepointe du quartier. À ce sujet, Purenne *et al.* (2022) partagent l'idée d'interactions possibles entre plusieurs types de catégorisations négatives. Les profilages s'expliqueraient davantage par une combinaison de facteurs qui se superposent ou s'enchevêtrent que par la concurrence des motifs discriminatoires (*ibid.*). Les approches ethnographiques servent à décroquer l'entendement des profilages, afin de faire émerger l'arborescence de leurs implications systémiques, tout comme leurs conséquences dans les vies quotidiennes.

En faisant ce choix méthodologique, il importe de nommer les racines coloniales de ce genre de méthode (Almeida, 2021 ; Rooke, 2010 ; Willis et Trondman, 2000). Longtemps utilisée comme outil d'altérisation dans le but de posséder des corps, des territoires et des savoirs (Tuck et Yang, 2014), l'ethnographie reste une façon de s'arroger un droit de regard sur des réalités qui ne sont

pas les nôtres. Le paradigme de la découverte de l'Autre sur lequel repose les traditions ethnographique et anthropologique traduit une logique d'appropriation : « the right to conquer is intimately connected to the right to know [...] » (*ibid.*, p.224). Ainsi, il est nécessaire de statuer que je ne *découvre* rien. Les récits qui sont partagés et les effets de violence décrits dans ce mémoire ont longtemps été dénoncés et partagés par ceux.celles qui les naviguent au quotidien (Brault, 2022 ; Collectif 1629, 2022 ; de Grosbois, 2020 ; Ferah, 2021 ; Labrecque, 2022 ; Mbaïrewaye, 2021), mais ont été mis en concurrence avec les récits dominants venant des institutions. Par le travail de traduction mentionné précédemment, cette recherche tente donc de démêler des histoires que nos mythes opaques empêchent de percevoir.

De façon contradictoire, l'ethnographie m'a permis de m'éloigner des *damaged-based studies* (Tuck, 2009), car à travers cette méthode c'est tout le spectre de la vie quotidienne des jeunes qui m'intéresse et non seulement les effets délétères des profilages. En somme, il s'agit de ne pas réduire les participant.e.s à la violence qui leur est imposée et à ses conséquences, mais de les appréhender comme des personnes complexes, synonymes de contradictions, de désirs et de résistances (*ibid.*). Les approches ethnographiques permettent cette attention aux subtilités et aux pluralités. Les profilages comme pratique ordinaire ne sont décelables qu'à travers une attention aux détails s'incarnant dans les relations sociales, à travers diverses stratégies et tactiques. Ainsi, la mobilisation d'une épistémologie alliant vie quotidienne et vie de quartier est apparue nécessaire à la compréhension des logiques complexes que contiennent les profilages, car elles permettent de saisir autant les dynamiques relationnelles que les dimensions systémiques. Il fallait envisager des méthodes hors du commun, qui étaient en mesure de traduire l'extrême complexité des relations sociales tout comme les implications structurelles, et qui me donnaient les moyens de répondre à la question de départ, soit : comment les profilages affectent-ils la vie quotidienne et les relations sociales dans la vie de quartier des jeunes issu.e.s de l'immigration de Vanier, dans la ville de Québec?

### 3.2.2 Le mode d'enquête : aller vivre à Québec

Comme je cherche à comprendre les effets des profilages s'inscrivant dans la quotidienneté de la vie de quartier des jeunes, le mode d'enquête se devait d'être lui aussi le plus proche de la vie

ordinaire. L'enquête ethnographique s'ancre dans la proximité des interactions quotidiennes, des routines, « [...] afin de produire des connaissances in situ, contextualisées, transversales, visant à rendre compte du " point de vue de l'acteur ", des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations [...] » (de Sardan, 2008, p. 41).

Mon terrain a été construit en deux phases. La première entre les mois de décembre 2022 et de mars 2023, lorsque je faisais des allers-retours entre Montréal et Québec pour conduire mes premiers entretiens formels avec les acteur.rice.s. Cela était possible car je prenais rendez-vous au préalable avec les participant.e.s et je me rendais en voiture pour des jours et des moments précis. Cela m'a permis de me familiariser de manière empirique avec le quartier et de sortir des livres, des statistiques et de *googlemap*, où j'avais arpenté Vanier un nombre incalculable de fois. J'ai aussi pu observer la différence entre ce que j'avais lu sur Vanier et la réalité. Par exemple, en me rendant pour la première fois au Fleur de Lys, le centre d'achat du quartier, j'ai remarqué qu'il y avait peu de jeunes présent.e.s, alors que le rapport de la table de quartier consulté – qui date de 2015 tout de même – témoignaient de cet endroit comme d'un lieu de rassemblement pour eux.elles. Il y avait surtout des personnes âgées assises en groupe au *food-court*, qui buvaient des cafés en jasant ou en jouant aux cartes. Je me suis donc buté à un premier obstacle : trouver les jeunes dans Vanier.

J'avais malgré tout anticipé les limites qu'imposeraient ces trajets entre Montréal et Québec et il était prévu depuis le début du projet de m'installer dans le quartier durant deux mois. Les entretiens avec les jeunes demandent de la flexibilité et de la spontanéité. Il me fallait donc *être dedans* et m'appuyer sur le hasard, ce qui était impossible en habitant à 250 km du terrain de recherche. C'est pourquoi pour la deuxième phase, d'avril à mai 2023, je me suis installée dans la ville de Québec. Je devais parcourir les trajets en autobus et emprunter les rues à pieds pour remarquer l'étroitesse – ou carrément l'absence – de trottoir dans le quartier et le peu de temps alloué aux piéton.ne.s pour traverser aux intersections des grands boulevards lorsqu'on sort du Maxi les bras pleins de sacs d'épicerie. Je devais boire mon café au Tim Hortons le matin pour voir la personne racisée à la caisse, début vingtaine – dont le français n'est visiblement pas la langue maternelle – se faire parler comme une enfant par un client qui lui demande « son café un lait, un demi-sucre, un bagel pas trop *toasté* avec extra fromage à la crème ». Il me fallait voir l'affiche signée « Jeannine » dans

la fenêtre de la pâtisserie du coin, disant « Je suis fermé pour raison de santé. J'ai eu une opération pour mes yeux donc mon retour au travail sera vers la mi mai ou avant, on verra. Soyez persévérant. À vous tous plein d'Amour à bientôt désolée du contretemps. Merci! x » pour comprendre comment une convenance de la familiarité se construisait dans le voisinage. Bref, je devais voir comment la vie quotidienne faisait tranquillement son chemin dans un quartier comme Vanier.

J'ai tenté de trouver une chambre directement dans le quartier, en vain. J'ai cherché sur des groupes *Facebook* de logements à Québec, sur *Marketplace*, sur *Kijiji* et par bouche-à-oreille, mais il ne semblait pas avoir d'options disponibles et meublées durant cette période à l'intérieur de Vanier, qui ne soit pas hors de prix. Ce quartier ne fait pas exception à la crise du logement qui sévit présentement dans plusieurs villes du Québec (Mondou *et al.*, 2023 ; Posca et Hébert, 2023). J'ai finalement loué une chambre dans un appartement du secteur Lairet, dans le quartier Limoilou. Situé de l'autre côté de l'autoroute Laurentienne – qui participe à enclaver Vanier – cela m'a permis d'expérimenter les déplacements pour entrer et sortir du quartier, ce qui en révélait l'inaccessibilité. Même si à vol d'oiseau je n'étais qu'à quelques centaines de mètres, je devais traverser plusieurs barrières artificielles qui entravent la mobilité. Je me rendais d'abord près de l'autoroute, où je croisais souvent une dame qui marchait son chat en laisse près des tours à appartements cordées, puis je traversais un chemin de fer et je longeais ladite autoroute, où s'étendait de part et d'autre des stationnements, des magasins grande surface et des terrains vagues, où la neige brune des autres quartiers est déchargée lors des opérations déneigement. Le trajet durait trente minutes si je marchais d'un bon pas, alors que j'étais tout près. Même si le quartier se trouve au cœur de la ville, il existe une fermeture spatiale qui se traduit jusque dans les imaginaires, comme en témoigne un jeune : « (David) [...] c'est comme si pour y aller, il faut un billet d'avion. (rire) [...] Vanier c'est vraiment ça. T'as l'impression que t'es isolé d'autre monde, que tu peux pas sortir, que personne non plus peut entrer. Fait que t'es comme emprisonné entre ces deux choses-là ». Marcher ou prendre mon vélo pour me déplacer m'a permis de faire l'expérience des ruptures territoriales qui meublent le quotidien des jeunes et des citoyen.ne.s de Vanier, ce qui était partie prenante de la méthodologie de recherche sélectionnée.

### 3.2.3 La volonté de savoir

Aller vivre très près du quartier me donnait donc accès à une relative proximité physique et symbolique pour observer et tenter de comprendre comment la surveillance des jeunes issu.e.s de l'immigration s'opère au moyen de stratégies de contrôle par les différent.e.s acteur.rice.s qui les côtoient dans le quartier, mais aussi, pour saisir les tactiques utilisées pour y résister dans la vie quotidienne. Loin de me distancier de ces processus de mise en surveillance, ma recherche s'inscrivait elle aussi dans une forme de collecte d'informations. Comme Tuck (2009) le mentionne

the lives of city youth—already under the watchful eyes of police and school security officers, already tracked by video cameras in their schools, on the streets, and in subways—are pursued by (well- intentioned) researchers whose work functions as yet another layer of surveillance. (p.410)

Un jeune m'a d'ailleurs souligné avec humour comment je participais moi aussi à cette volonté de savoir (Foucault, 1976 ; Tuck et Yang, 2014). Il me faisait également remarquer l'importance du lien de confiance, avant d'aborder des questions comme celles-ci :

(Cassius) Yeah! That's what you're doing but we getting used with it. [...] No me talking to you Imma be honest, I'm happy. Like we had a connection the other day, we started talking, I'm free talking with you. But if it was another person, I didn't have a connection at the beginning, it's off. Like t'as déjà remarqué ça? You guys are always in our business. You are always thinking about us. I feel myself famous a little bit (rire), but I'm not feeling myself comfortable, you see.

Bien que ma volonté de savoir concernait nos modes de fonctionnement et de surveillance plutôt que les us et coutumes des jeunes, il fallait que je sois proche des participant.e.s pour pouvoir créer des liens avec eux et elles de façon naturelle et ainsi, accéder à des informations que je pouvais seulement obtenir en étant sur place. Aller vivre à Québec était le moyen de faire la liaison entre les sphères du micro et du macro social, pour comprendre les enjeux de pouvoirs inhérents aux profilages.

### 3.3 Conduite du terrain d'enquête

À titre de rappel, je souhaite comprendre les effets des profilages dans la vie quotidienne et la vie de quartier des jeunes iss.u.e.s de l'immigration de Vanier, dans la ville de Québec. Plus

particulièrement, la présente démarche tente notamment de documenter les processus de reproduction et de rationalisation des profilages, à travers la racialisation des problèmes sociaux. Il s'agit de logiques complexes, car en elles s'accumule une foule de détails qui peuvent sembler anodins, mais qui demeurent d'une grande importance. La vie quotidienne n'est pas divisée binairesment entre dominant.e.s et dominé.e.s, mais entremêlée de plusieurs stratégies de contrôle et de tactiques pour s'y soustraire, qui s'ancrent à l'intérieur de relations sociales. Les modes de collecte des données sur le terrain et l'analyse de celles-ci doivent donc témoigner de cette complexité et être en mesure de recueillir toutes les nuances du vécu des participant.e.s.

### 3.3.1 Critères de participation

En concordance avec les approches et les méthodes sélectionnées, il m'importe de « [...] recueillir *non pas un seul, mais un petit nombre* raisonnablement varié de récits de vie de personnes qui ont vécu au sein de la même "pièce" de la mosaïque sociétale [...] » (Bertaux, 2016a, p. 18). J'ai donc effectué des entretiens avec plusieurs personnes impliquées dans la vie de quartier et la question des profilages, que ce soit des jeunes issu.e.s de l'immigration, des commerçant.e.s de proximité, le personnel de l'école secondaire, des intervenant.e.s jeunesse ou des citoyen.ne.s vivant dans Vanier. Comme je m'intéresse à la vie quotidienne dans toute sa complexité et son étendue, je voulais m'entretenir avec des acteur.rice.s diversifié.e.s du quartier pour obtenir une vue d'ensemble des réalités. Dépendamment du point d'ancrage, les différent.e.s acteur.rice.s ne concevaient pas la convenance de la même manière. Je suis aussi entrée en contact avec des jeunes qui occupent plusieurs sphères de la vie quotidienne comme l'école, le travail, les activités récréatives, les déplacements dans la ville, etc. Mes critères de participation étaient larges, afin de me permettre d'appréhender la vie quotidienne et la vie de quartier dans toutes leurs textures, sans restreindre la provenance des participant.e.s. Les critères de sélection pour les jeunes étaient

- a) Habiter le quartier Vanier ;
- b) Être âgé.e entre 15 et 25 ans.

Il importe de spécifier que pour le premier critère, habiter le quartier Vanier ne signifie pas nécessairement d'y résider, mais plutôt d'en occuper les différents espaces de la vie quotidienne et d'y passer du temps. Quant aux acteur.rice.s, les critères de sélection étaient

- a) Travailler dans le secteur jeunesse de Vanier et/ou

b) Être en contact avec les jeunes dans les espaces publics et la vie de quartier.

Ces critères ont davantage agi à titre de balises pour explorer le tissu social du quartier que de limites claires. Je voulais laisser le terrain me surprendre et ne pas être trop directive, de peur de passer à côté d'un élément clé de la vie quotidienne.

### 3.3.2 Recrutement et participant.e.s

J'ai débuté le recrutement des participant.e.s en me concentrant sur les acteur.rice.s du quartier. Cela était plus facile que d'entrer d'emblée en contact avec les jeunes, mais aussi cela me permettait de mieux comprendre l'environnement et le tissu social dans lequel ces dernier.ère.s évoluent avant de leur parler. J'ai aussi pu, de cette façon, me familiariser avec les lieux ou les événements marquants du quartier, ce qui m'a donné matière à discussion lors des premiers entretiens avec les jeunes. Le recrutement s'est fait de trois façons pour la recherche :

1) En amont du terrain, j'ai ciblé plusieurs organismes communautaires qui travaillent avec les jeunes du quartier Vanier. J'ai envoyé des courriels à quatre d'entre eux pour présenter ma démarche et solliciter leur participation. J'ai préparé une affiche que j'ai fait parvenir avec le courriel, indiquant les objectifs de la recherche, ainsi que mes coordonnées. Trois organismes m'ont répondu qu'ils acceptaient de me rencontrer.

2) La méthode par boule de neige a également été utilisée (Mongeau, 2008). Suite à un entretien, je demandais généralement si je pouvais être référée, soit à d'autres acteur.rice.s du quartier ou encore, à des jeunes qui seraient potentiellement intéressé.e.s à participer à l'étude. D'autres fois, des participant.e.s m'ont proposé de me mettre en contact avec des personnes auxquelles ils.elles pensaient. Des participant.e.s m'ont également contacté de façon spontanée, car ils.elles avaient entendu parler de l'étude par une autre personne du quartier. Par bouche-à-oreille, j'ai pu rejoindre douze jeunes ainsi que six acteur.rice.s. Cela donne des indications sur le contexte général dans Vanier. Plutôt qu'un climat de méfiance envers les chercheur.euse.s tel qu'il est possible de le retrouver au sein de certains quartiers de Montréal, comme Rivière-des-Prairies (Gilbert, 2022 ; Gilbert et Bourdages, 2023), les gens rencontrés avaient plutôt envie de (se) raconter. Cela témoigne de la volonté de savoir (Foucault, 1976), intimement liée à celle de dire, et à la manière

dont se construit le récit de la vie quotidienne dans un quartier comme Vanier. J’y reviendrai au sixième chapitre.

3) Je me suis déplacée dans les endroits de la vie quotidienne du quartier pour parler directement avec les jeunes concerné.e.s. Il était important de ne pas seulement passer par des institutions pour prendre contact avec eux.elles, car chaque intermédiaire ou médiateur.rice a une incidence sur le type de personnes rejointes (Sauvayre, 2013). Sans s’en rendre compte, les intervenant.e.s pouvaient me diriger naturellement vers des jeunes qui répondaient davantage aux normes de la convenance et de ce fait, exclure certaines personnes ayant des perspectives différentes. Malgré tout, il était nécessaire d’avoir établi au préalable des liens de confiance avec d’autres personnes de la communauté du quartier, que je pouvais mobiliser comme références au besoin. Cela m’a permis d’être crédible face aux personnes et de négocier ma position particulière de chercheuse. De cette façon, j’ai été en mesure de rejoindre trois jeunes.

Les jeunes rencontré.e.s sont en majorité issu.e.s de l’immigration dite de première génération, c’est-à-dire qu’ils.elles sont né.e.s à l’extérieur du Canada. Une seule participante se définit comme faisant partie de la deuxième génération d’immigration, c’est-à-dire qu’elle est née au Québec alors que ses parents sont nés à l’extérieur. Bien que la classification des générations d’immigration soit une notion critiquée (Ben-Cheikh et Mekki-Berrada, 2020), elle reste pertinente dans le cas de cette recherche, en ce qu’elle est une partie intrinsèque des motifs de profilages. Elle aide aussi à comprendre les mécanismes de rationalisation des discriminations mobilisés par les différent.e.s acteur.rice.s.

Tableau 3.1 Profil des jeunes ayant participé.e.s à la recherche

<b>Genre</b>	<b>Tranche d’âge</b>	<b>Génération d’immigration</b>	<b>Origine</b>
Homme	24-25 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Rwanda et Congo
Homme	18-20 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Afrique du Sud
Homme	21-23 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Congo
Homme	21-23 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Tunisie
Homme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Cambodge
Homme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Burundi
Femme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Congo

Femme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Côte d'Ivoire
Homme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Congo
Homme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Afrique (pays pas précisé)
Homme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Afrique (pays pas précisé)
Femme	15-17 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Bangladesh
Homme	18-20 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Thaïlande
Femme	21-23 ans	1 <sup>ère</sup> génération	Congo et Nigéria
Femme	21-23 ans	2 <sup>ième</sup> génération	Burundi

Parmi les jeunes ayant participé.e.s à la recherche, cinq occupent également un rôle d'acteur.rice.s dans le quartier, soit comme intervenant.e, commerçant ou coach sportif. Afin d'empêcher qu'ils.elles soient trop facilement identifiables, leur rôle ne sera pas associé à leur profil dans le tableau ci-haut.

Tableau 3.2 Profil des acteur.rice.s dans le quartier ayant participé.e.s à la recherche

<b>Genre</b>	<b>Tranche d'âge</b>	<b>Issue de l'immigration</b>
Femme	40 et plus	Non
Femme	20-29 ans	Non
Femme	20-29 ans	Non
Femme	30-39 ans	Non
Femme	20-29 ans	Non
Femme	30-39 ans	Non
Femme	20-29 ans	Non
Homme	30-39 ans	Oui (Afrique, pays non précisé)
Femme	20-29 ans	Non

Les neuf acteur.rice.s ayant participé.e.s à la recherche occupent les rôles suivants dans le quartier : intervenant.e, citoyenne, coordonnatrice d'organisme communautaire, agente de mobilisation dans un organisme communautaire, agente de communication dans un organisme communautaire, directrice adjointe d'un organisme communautaire. Les rôles ont été énumérés de manière aléatoire, afin d'empêcher l'identification des participant.e.s. J'ai eu la chance de faire 13 entretiens avec un total de 24 personnes rencontrées. Chaque participant.e a pu décider de l'endroit et du moment de la journée pour faire l'entretien, en fonction de ses préférences, de ses disponibilités et de ses dispositions. Finalement, un pseudonyme a été donné seulement aux jeunes ayant

participé.e.s à la recherche, puisque leurs expériences constituent le corpus au cœur de cette recherche. Lorsqu'ils.elles prennent paroles, les acteur.rice.s sont identifié.e.s par leur rôle.

### 3.3.3 Les entretiens formels : raconte-moi ta vie quotidienne

J'ai choisi l'entretien semi-directif (Savoie-Zajc, 2009) comme méthode. J'ai cherché à recueillir des informations qui me permettaient, à terme, de mieux comprendre les effets des profilages dans la vie quotidienne, ce qui représente en soi certains défis. En effet, les enjeux autour des discriminations peuvent être un sujet difficile à aborder de front (Talpin *et al.*, 2021) pour plusieurs raisons. D'abord, je reconnais ma position située comme chercheuse blanche, voulant enquêter au sujet de discriminations raciales et sociales, ce qui peut entraîner une retenue des participant.e.s à partager leur vécu (*ibid.*). Ensuite, le profilage est une expérience parfois empreinte de doute ou banalisée, du fait de la forme diffuse qu'elle peut prendre ou encore, par son caractère répétitif. Il peut s'agir d'une expérience douloureuse et sensible à solliciter de manière directe. Les réponses données par les participant.e.s peuvent même contribuer à reproduire les explications individualisantes et situationnelles de ce phénomène ou bien, n'aborder que les profilages liés à la police, un autre défi de l'étude des discriminations. J'ai donc plutôt choisi d'explorer le rapport aux différents domaines d'existence (Bertaux, 2016b) dans la vie quotidienne et la vie du quartier, afin de ne pas imposer l'enjeu des profilages. Les entretiens formels avec les jeunes et les acteur.rice.s ont pris la forme d'un échange autour de leurs relations sociales, de leurs occupations et de leur rapport à Vanier et à la ville de Québec. Je cherchais à voir à quels moments les récits reliés aux profilages émergeraient, sans être trop directive. Ainsi, plutôt qu'une grille d'entretien, j'ai utilisé un canevas d'entretien (de Sardan, 2008) en guise d'aide-mémoire, afin que l'entretien abonde davantage dans le sens d'une conversation que d'un questionnaire (*ibid.*). J'ai cherché à me rapprocher le plus possible d'un échange ordinaire, dans le but de « [...] réduire au maximum l'artificialité de la situation d'entretien [...] et l'imposition de normes méta-communicationnelles perturbantes » (*ibid.*, p.58). L'important était de faire émerger des paroles libres, sans introduire de ruptures aux récits (Sauvayre, 2013). À cet effet, deux canevas ont été élaborés; un pour les entretiens avec les jeunes et un autre pour les rencontres avec les acteur.rice.s. Les canevas ont d'ailleurs été appelés à changer au fil des entretiens, car les informations recueillies servaient à adapter mes questions aux réalités rencontrées sur le terrain.

### 3.3.3.1 Les récits de vie

Cette recherche s'ancre dans une démarche compréhensive des effets des profilages sur le quotidien des jeunes dans leur vie de quartier. Je me suis inspirée de la technique des récits de vie (Bertaux, 2016b) pour mener les entretiens formels. Les récits de vie renvoient à la manière pour une personne de se raconter, de mettre en récit une partie ou toute sa vie, en portant une attention particulière aux rapports sociaux qui s'y révèlent et à leurs implications (*ibid.*). Le récit n'est pas pris individuellement, mais réinscrit au sein de son contexte. Il ne s'agit donc pas seulement de recueillir une histoire biographique, mais de voir ce que la manière de mettre en récit cette expérience particulière révèle et témoigne quant aux mécanismes de fonctionnement, de reproduction et de transformation d'un phénomène social (*ibid.*).

Au moyen de la technique des récits de vie, j'ai tenté de replacer le *plus petit*, ordinaire et quotidien dans le *plus grand*, intangible, mais concret. Le recours à l'anecdote (comme matériau) constitue un bon exemple de cette dynamique d'émergence du *plus grand* dans le *plus petit*. L'anecdote est « [...] un des leviers les plus puissants de l'entretien ethnographique [...] » (Beaud, 1996, p.242), car témoignant de pratiques sociales concrètes dans le milieu en question (*ibid.*). Par son côté en apparence banale, l'anecdote a permis aux participant.e.s de révéler une foule de détails qu'ils.elles n'auraient peut-être pas partagés, par peur d'outrepasser le cadre formel de l'entretien (*ibid.*). La multitude d'informations que contient l'anecdote a contribué à déceler des phénomènes et des rapports sociaux complexes et ainsi, à ouvrir des perspectives pour faire avancer la recherche (de Sardan, 2008).

Concrètement, j'ai invité les jeunes à raconter des moments de leur vie quotidienne et de leurs interactions ordinaires. C'est à partir de ces récits de vie que j'ai fait émerger des récits de quartier (Gilbert, 2022). En effet, comprendre les profilages et leurs effets quotidiens passe également par la compréhension de leur matérialisation et de leurs impacts collectifs, à l'intérieur du quartier Vanier. Les dynamiques qui se jouent à même le territoire en révèlent beaucoup sur les façons d'y vivre et de concevoir ce dernier en regard du reste de la ville. À l'aide des récits de quartier, il était possible de voir comment s'opérationnalise la convenance à Vanier, mais aussi, de déceler les stratégies et les tactiques la sous-tendant afin de mieux saisir les effets des profilages. L'alliage des récits de vie et des récits de quartier m'a permis d'appréhender la question des profilages à partir

de nos mécanismes collectifs de reproduction et de racialisation des problèmes sociaux, dans le but de sortir du particularisme auquel ces discriminations sont souvent ramenées par les institutions et les définitions courantes (Pedneault *et al.*, 2017).

### 3.3.4 Les entretiens par conversation

Les entretiens semi-dirigés ne sont qu'une partie des méthodes ethnographiques. Habiter près de Vanier et m'y rendre quotidiennement a impliqué plusieurs moments de discussions informelles, des matériaux précieux pour comprendre les dynamiques présentes dans les relations sociales, ainsi que les rapports sociaux se jouant dans le quartier. Ces moments ont pris tout leur sens dans la méthodologie développée pour cette recherche, car ils faisaient intrinsèquement partie de la vie quotidienne et de la vie de quartier, et donc, pouvaient me révéler des informations qu'il n'était pas possible d'obtenir au moyen d'entretiens plus formels. Le tableau ci-dessous offre une image des personnes rencontrées au fil de mon terrain, celles avec qui j'ai discuté de ma recherche et du quartier en général, pendant une marche ou un moment d'attente, par téléphone ou au détour d'un autre entretien.

Tableau 3.3 Entretiens par conversation

<b>Genre</b>	<b>Tranche d'âge</b>	<b>Personne racisé.e</b>	<b>Occupation</b>
Homme	20-29 ans	Oui	Intervenant scolaire
Femme	30-39 ans	Non	Animatrice à la vie spirituelle et communautaire
Homme	50-59 ans	Non	Policier
Homme	20-29 ans	Oui	Commerçant
Homme	20-29 ans	Oui	Stagiaire en milieu scolaire
Femme	30-39 ans	Non	Technicienne en loisir
Homme	40 ans et plus	Non	Pasteur
Homme	20-29 ans	Oui	Citoyen
Femme	30-39 ans	Oui	Étudiante
Femme	30-39 ans	Non	Étudiante
Femme	20-29 ans	Non	Stagiaire en milieu scolaire
Femme	60 ans et plus	Non	Citoyenne
Femme	20-29 ans	Non	Professeure et intervenante
Femme	20-29 ans	Non	Intervenante scolaire

En raison du cadre plutôt décontracté de ces échanges et du fait qu'ils n'étaient pas enregistrés, peut-être y avait-il moins de retenue dans ce qui m'était partagé. J'ai ainsi pu accéder aux coulisses de ce qui se joue en avant-scène. Les entretiens par conversation on agit comme liant entre plusieurs éléments récoltés dans les entretiens semi-directifs. Ils m'ont permis aussi de créer des liens avec des personnes du quartier, une condition importante des études ethnographiques.

### 3.3.5 L'observation in-situ

Parallèlement aux entretiens formel et par conversation, j'ai eu recours à l'observation participante et non-participante. Je suis allée vivre près du quartier étudié, afin de pouvoir assister au déroulement de la vie ordinaire. Comme indiquait Matthew Desmond (2014) « after all, what is fieldwork if not the act of observing people as they *proceed* through their daily lives? » (p.552). Le travail d'observation s'est fait dans les lieux de la vie quotidienne comme les épiceries, l'école secondaire, les chaînes de restauration rapide, les commerces à grande surface, les centres d'achats et leur *food-court*, les autobus, les rues et les parcs. Il ne s'agissait pas seulement d'observer à distance, mais de « faire avec » (Beaud et Weber, 2010), de me rendre dans ces lieux pour les emprunter moi-même; je suis allée à l'épicerie pour faire mes courses, au Tim Hortons pour boire un café, j'ai pris l'autobus parce que je n'avais pas de voiture pour me déplacer et je suis allée au parc pour jouer au soccer avec un jeune. Bref, j'ai pris part à la vie. D'autres fois, je me suis rendu dans différents lieux pour participer à une activité en particulier. Le tableau ci-dessous compile uniquement les moments d'observations participantes davantage formalisées.

Tableau 3.4 Observations participantes

<b>Évènements</b>	<b>Lieu</b>	<b>Activités</b>	<b>Durée de l'observation</b>
Semaine multiculturelle	École secondaire Vanier	Diner partage, conférences, défilé de mode, atelier barbershop et DJ, impression de sacs réutilisables, parade dans l'école.	3 jours
Concours Force Avenir	En ligne	Présentation d'une initiative de mobilisation contre le racisme	1 heure
Messe du dimanche	Une église dans Vanier	Messe du matin et de l'après-midi	4 heures

Passion-Vanier	Salle de spectacle La Chapelle	Spectacle de fin d'année de l'école secondaire Vanier	3 heures
Table de quartier	Organisme La Ruche	Conférences et présentation des résultats du projet de recherche CoDES	3 heures
Fête des 20 ans de l'Antre- classe	Salle communautaire dans Limoilou	Musique, présentation des projets soutenus par l'Antre-Classe, partage d'un repas.	4 heures

L'observation m'a permis non seulement de mieux comprendre ce qui était raconté pendant les entretiens, mais aussi, d'assister à des scènes que les mots ne peuvent traduire. Cela s'est par exemple matérialisé quand j'ai visité l'Armée du Salut dans Vanier, parce que j'avais besoin de verres pour mon appartement. En faisant la file pour la caisse, j'ai remarqué un homme noir dans la cinquantaine avec de grands bacs remplis à ras bord de vaisselle. Je précise que la personne est noire, car l'imaginaire color-blind (Bonilla-Silva, 2010) ou conditionné à imaginer la blancheur pourrait déformer la scène à laquelle j'ai assisté, qui ne relève ni de l'anecdote ni du hasard. Comme Annie Ernaux (2014) le mentionne dans son récit d'observation des supermarchés, à propos du choix de préciser la caractéristique ethn raciale d'une femme au comptoir de la poissonnerie, « écrire "une femme", c'est gommer une caractéristique physique que je ne peux pas ne pas avoir vue immédiatement. C'est en somme "blanchir" implicitement cette femme puisque le lecteur blanc imaginera, par habitude, une femme blanche » (p.21). Je suis donc dans cette file d'attente et les bacs de vaisselle bloquent le passage pendant que l'homme est parti chercher un autre item dans les rangées. En voyant les bacs « dans le chemin », l'employée, une femme blanche d'une cinquantaine d'années lui dit durement « que c'est pas comme ça que ça fonctionne *ici* » et « que c'est pas là qu'il faut qu'il les laisse ». Visiblement, l'homme est mal à l'aise et va même sortir de la file pour aller de l'autre côté de la petite clôture qui délimite le corridor vers les caisses. Il semble avoir mal compris ce que l'employée lui a dit et il reste debout, décontenancé, à côté de ses bacs de vaisselles qui débordent. À ce moment, c'est de la violence ordinaire dont il est question, car presque tous.les client.e.s faisaient aussi la file avec leur bric-à-brac qui encombraient la circulation et personne d'autre ne s'est fait invectiver de la sorte. Il y a aussi le mot *ici*, prononcé par l'employée, qui renvoie à un « Ailleurs » auquel l'homme appartiendrait, ce qui lui donnerait des manières de faire qui ne respectent pas la convenance du quartier. Les subtilités de cette situation auraient pu échapper à une conversation ou un entretien. Les moments d'observation ont

donc été capitaux pour arriver à saisir le racisme ordinaire auquel les personnes racisées dans Vanier sont confrontées dans leur quotidien.

### 3.3.6 Le journal terrain

J'ai tenu un journal terrain de façon numérique et un carnet de notes manuscrites pour y consigner mes observations, mes questionnements et mes hypothèses pendant les différentes étapes de la recherche. Ces deux outils ont été essentiels pour prendre des notes sur le vif, mais aussi pour retracer le fil de mes réflexions. Celles-ci se teintaient parfois des nouvelles rencontres et des observations récentes à mesure que le terrain avançait.

Seul le journal de terrain transforme une expérience sociale ordinaire en expérience ethnographique: il restitue non seulement les faits marquants, que [la] mémoire risque d'isoler et de décontextualiser, mais surtout le déroulement chronologique objectif des événements. Il constitue de ce fait quelque chose comme des archives de soi-même.

(Beaud et Weber, 2010, p. 97)

Pour chaque entrée, j'ai noté la date et l'heure, le contexte, le lieu et les personnes présentes. J'ai consigné ensuite le déroulement de la situation en question, en prenant bien soin de noter tous les détails que je remarquais, même si ceux-ci me semblaient superflus au moment de la prise de note. Il s'agissait de recueillir le plus d'informations, même si celles-ci ne faisaient pas tout de suite sens dans le portrait global. Le journal terrain a souvent agi comme la colle qui assemble toutes les informations récoltées lors des conversations et des entretiens formels et par conversation. L'extrait ci-dessous en constitue un exemple qui montre le type d'informations amassées.

Figure 3.2 Extrait de journal terrain

**TERRAIN 8**

**Date et heure :** Mercredi, 1 mars 2023. 12h à 16h  
**Contexte :** Observation à l'école secondaire Vanier pendant la semaine multiculturelle  
**Personnes présentes et autres détails :** Étudiant.e.s, professeur.e.s, personnel de l'école, invité.e.s

**Le grand buffet partage :** C'est une tradition de la semaine multiculturelle où les étudiantes apportent des plats cuisinés à la maison. Il y a de tout, des plats traditionnels, mais aussi de la pizza et du sucre à la crème. Tout le monde se sert sur les multiples tables qui débordent de nourriture. La nourriture ne vient pas des restos avoisinants ou de l'épicerie. C'est home-made.  
Une communauté ça se crée du bas, pas du haut. Ça se crée avec des tables où la place manque pour tous les tupperwares remplis de nourriture que des familles ont préparé, alors que Vanier est un désert alimentaire et un des quartiers où il y a le plus d'insécurité alimentaire à Québec. Une fois le buffet terminé, il reste les vestiges de plastique, de fonte. Tous les tupperware que les élèves ramèneront chez eux.



(Une des tables à la fin du repas)

J'y ai consigné également des références vers des articles de journaux, des photos, des paroles de chansons, des extraits de poèmes, des bribes de conversations, bref autant de matériel pour donner de la texture et compléter les entretiens et les observations que je conduisais durant la même période. Le journal a permis de revisiter mon terrain une fois sa sortie effectuée. La relecture a été précieuse pour combiner les différents regards que j'ai portés pendant sa conduite, celui plus néophyte du début, celui submergé de nouvelles informations pendant, et après, celui qui tente de faire communiquer tous les morceaux. Pour revenir à la notion de regard situé (Haraway, 1988), le journal terrain a été primordial pour croiser les diverses positions partielles que j'ai occupées dans le temps et l'espace.

### 3.4 Traitement et analyse des données

La conduite de mon terrain a donné lieu à trois sources de données : 1) les verbatims de mes entretiens semi-dirigés, qui totalisent 403 pages sur Microsoft Word ; 2) un journal terrain consigné de manière numérique rassemblant des observations, les entretiens par conversation et des réflexions, qui totalisent 45 pages sur Microsoft Word et 3) un carnet de notes manuscrites d'une cinquantaine de pages.

En concordance avec les approches ethnographiques, le traitement et l'analyse des données ne commencent pas une fois de retour à la table de travail. Les deux s'entremêlent dans la conduite même du terrain dans une logique « d'analyse-en-action » (Paillé et Mucchielli, 2016). La production de théorisation contextualisée et située localement s'entremêle dans la pratique du terrain.

Ethnography then, offers the possibility of reshaping and fine-tuning theory by offering knowledge of the world of practice: the way that people makes sense of the understanding available to them. It is a way of grounding theoretical comprehension in a located social context.

(Rooske, 2010, p. 27)

Les participant.e.s de la recherche ne s'exprimant pas en dehors des contraintes d'énonciation et des lexiques mis à leur disposition par la grammaire publique, il est nécessaire d'utiliser des méthodes d'analyse capable de faire émerger les effets de pouvoir dans la vie quotidienne et simultanément, sur le plan systémique. Ainsi, pour faire sens des compréhensions disponibles aux personnes qui les formulent, il importe de s'intéresser au contexte et aux conditions d'énonciations, sans quoi nous risquons de rester dans une analyse de surface qui, non seulement ne produit pas toujours de connaissances pertinentes, mais qui peut contribuer également à reproduire des imaginaires dommageables pour les principaux.ales concerné.e.s (Gilbert, 2022). Les méthodes d'analyse pour mon projet tiennent du bricolage (de Sardan, 2008), afin d'arriver à une traduction fine des effets de pouvoir chez les jeunes, dans leur vie de quartier. J'ai principalement utilisé l'analyse thématique (Paillé et Mucchielli, 2016), ainsi que l'analyse de discours (Beaucage, 2008 ; Hébert, 2011), en m'inspirant des analyses de mise en récit de la violence faites dans le cadre du Groupe de recherche sur les imaginaires de la violence en Amérique latine (GRIPAL) (Décary-Secours, 2016).

### 3.4.1 L'analyse thématique et l'analyse de discours

D'abord, l'analyse thématique constitue un outil pertinent pour une première expérience de recherche (Paillé et Mucchielli, 2016). Elle permet de synthétiser et de regrouper l'information, dans le but d'identifier les thèmes significatifs qui ressortent des récits de vie. J'ai donc fait dialoguer ces thèmes et tenté de faire émerger des constats, des logiques utiles à l'étude de la problématique (*ibid.*). Avec l'analyse thématique, j'ai pu classer les nombreuses informations récoltées et établir une sorte de cartographie des profilages dans le quartier. J'ai principalement eu recours à ce mode d'analyse pour répondre aux objectifs principaux de la recherche, soit : 1) examiner les relations sociales et les expériences des profilages vécus par les jeunes issu.e.s de l'immigration dans leur vie quotidienne et 2) examiner les stratégies et les tactiques dans l'organisation de leur vie de quartier dans Vanier.

J'ai pu répondre aux objectifs spécifiques de la recherche par l'analyse de discours, en a) documentant les processus de reproduction et de rationalisation des profilages par les différent.e.s acteur.rice.s ; et b) documentant les processus de racialisation des problèmes sociaux dans le quartier Vanier et plus largement dans la ville de Québec. Pour cette partie, je n'ai pas pu me rabattre sur une analyse de contenu, car ce que je cherchais ne se dit pas toujours en catégories raciales. Il m'a fallu investiguer les conditions d'énonciation, les malaises et les coincements dans les discours pour effectuer un travail de traduction (Hébert, 2011) des effets ordinaires des profilages vers les logiques systémiques de production de la violence envers les personnes profilées. Ce mode d'analyse du discours « [...] turn the gaze back to power [...] » (Tuck et Yang, 2014, p. 241), à savoir que ce sont nos institutions qui sont scrutées, afin de rendre visibles les processus qui créent et légitiment les profilages. Cela permet de déconstruire le caractère immuable ou soi-disant naturel de nos modes de fonctionnement, en discernant les mécanismes qui maintiennent nos façons de faire comme étant les seules possibles (Desmond et Emirbayer, 2009). Les discriminations, mais surtout leurs effets délétères, ne sont pas intrinsèques aux communautés en qui en font les frais et l'analyse de discours donne à voir sur quels récits reposent les justifications à nos pratiques.

### 3.5 Biais et limites de la recherche

Malgré un effort de ma part, la limite principale de cette recherche reste le manque de représentativité sur le plan du genre dans les participant.e.s rencontré.e.s. Des 15 jeunes rencontré.e.s, seulement cinq s'identifient comme femme. Les pratiques de profilage racial et social étant aussi genrées dans une logique intersectionnelle, il aurait été pertinent de pouvoir m'y attarder plus en profondeur. À ce sujet, Robyn Maynard (2017) souligne l'absence des femmes noires dans les discussions autour des violences institutionnelles et du *policing* des communautés noires. En rebondissant sur l'étude « Say her name » (Crenshaw *et al.*, 2015), Maynard met en lumière l'invisibilisation des expériences de violence anti-Noir contre les femmes : « This erasure, they argue, helps to camouflage and thus protect the status quo while obscuring the persistent, continued state violence experienced by Black women, who are both over-policed and under-protected » (Maynard, 2017, p. 128). Il serait important de se pencher davantage sur ce paradoxe pour les femmes noires cis et trans, d'être sur-surveillées mais aussi sous-protégées (*ibid.*).

Pour continuer, ma position, soit celle d'une femme blanche provenant du milieu universitaire et étudiant des phénomènes que je ne vis pas personnellement, a aussi pu constituer une limite à la recherche. Cela pourrait avoir joué sur les informations et les récits obtenus (Talpin *et al.*, 2021). Il est également possible que cela ait provoqué de l'inconfort chez les participant.e.s, se répercutant sur les informations qui m'ont été divulguées. Même si j'ai tenté d'aborder ces enjeux auprès des jeunes et des acteur.rice.s avec empathie, ce qui va de pair avec l'approche ethnographique (Beaud, 1996), je reconnais avoir moi aussi des biais et des préjugés, qui influencent sans nul doute la démarche de recherche.

Finalement, je suis consciente que traiter des effets des profilages demeure une démarche laborieuse qui exige des dispositions extensives. Comme il s'agit d'un projet s'inscrivant dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, je n'ai pas été en mesure de faire un grand nombre d'entretiens pour arriver à la saturation théorique (Savoie-Zajc, 2009) ou encore, de faire un terrain s'étalant sur plusieurs années, tel qu'il est possible de le voir dans d'autres recherches à grand déploiement, par exemple celle de Bourgois (2017) ou celle de Talpin *et al.* (2021). C'est pourquoi je précise utiliser une méthodologie *inspirée* des approches ethnographiques, car il ne serait pas honnête de prétendre faire une ethnographie complète. D'ailleurs, la recherche qualitative ethnographique tient

du *savoir-faire*, qui s'apprend justement au contact du terrain (de Sardan, 2008). La dernière limite, enfin, relève de mon peu d'expérience comme chercheuse, notamment en regard de mes compétences professionnelles et techniques (Savoie-Zajc, 2009). Cette étude comporte donc son lot d'essais et d'erreurs, comme toute étude, et représente une première expérience de recherche.

### 3.6 Considérations éthiques

Cette recherche a reçu une approbation du Comité d'éthique de la recherche pour les projets étudiants impliquant des êtres humains (CERPE). Toutefois, certains éléments méritent une attention particulière sur le plan éthique. Pour commencer, la population choisie est en partie d'âge mineur. Je me suis donc assuré d'expliquer clairement aux jeunes (comme aux acteur.rice.s) que leur consentement à participer pouvait être retiré à tout moment et qu'ils.elles étaient libres de ne pas aborder un thème s'ils.elles se sentaient inconfortables de le faire. Il était important que chaque jeune n'éprouve aucune pression à parler dans le cadre de cette recherche. À ce sujet, un formulaire de consentement expliquant le but du projet, les objectifs, les avantages et les risques à y participer, ainsi que les tâches demandées aux participant.e.s était présenté à ces dernier.ère.s avant chaque entretien. Ceux.celles-ci pouvaient consentir à participer de manière écrite, en signant le formulaire, ou de manière orale.

La participation à l'étude ne comportait pas de risque quant à l'intégrité physique. Cependant, le sujet de la présente étude, soit les effets des profilages, pouvait être sensible à aborder et faire revivre des sentiments douloureux chez les jeunes. J'avais donc à porter de mains des ressources locales où les diriger, en cas de besoin. Finalement, plusieurs m'ont fait part du bien et du soulagement que l'entretien leur avait apportés. Je n'ai donc pas eu à référer des participant.e.s aux ressources en question.

En termes de confidentialité, toutes les informations compilées pendant les entretiens sont gardées dans un dossier protégé d'un mot de passe sur mon ordinateur personnel. Tous les documents papier (formulaires de consentement signés et informations personnelles) se trouvent dans un classeur verrouillé dans mon appartement. Je me suis assurée de retranscrire moi-même tous les verbatims à partir des enregistrements audio des entretiens. Les données personnelles et les données de recherche seront détruites dans un délai de cinq ans après la dernière diffusion de l'étude.

### 3.6.1 Le stratagème

Pour mener à bien cette étude et uniquement dans le but d'obtenir des résultats scientifiquement valides, j'ai eu recours à une modification des exigences relatives au consentement, en respectant l'article 3.7A de l'Énoncé de politique des trois conseils (EPTC 2) (Groupe en éthique de la recherche, 2023). Afin de ne pas induire de réponses en abordant le sujet des profilages directement, la recherche était présentée lors du recrutement comme portant sur les relations sociales et la vie de quartier des jeunes dans Vanier. Il s'agit d'une dissimulation partielle, car la vie de quartier est un concept intrinsèque à cette étude et en constitue même le cadre théorique. De plus, dans les entretiens, plutôt que d'aborder directement la question des profilages avec les participant.e.s, j'ai exploré le rapport aux différents domaines d'existence (Bertaux, 2016b) dans la vie quotidienne et la vie du quartier (école, travail, activités, déplacement, etc.). En évitant d'aborder cette question de manière explicite, j'avais accès à des récits et des rapports sociaux plus insidieux, rarement initiés de front à travers la question des discriminations. Ce stratagème tentait ainsi d'éviter que les données obtenues reproduisent les explications individualisantes et situationnelles des discriminations et des profilages, centrées sur des conceptions bien précises, pour les révéler autrement à travers une diversité de situations et d'angles d'observation. Je prenais appui sur la méthode employée dans « L'épreuve de la discrimination » (Talpin *et al.*, 2021), une recherche réalisée dans plusieurs quartiers populaires de différents pays et portant sur le lien entre les discriminations et l'implication politique. Les chercheur.euse.s faisaient état de la difficulté pour les gens de parler d'expériences de profilage ou de discrimination, entre autres à cause de la sensibilité de ces enjeux. Ceux.celles-ci ont décidé d'aborder la question des discriminations en passant par le rapport à la vie de quartier, afin de ne pas induire de réponses. Cela a permis de rejoindre des profils de personnes plus diversifiés, mais aussi, de ne pas imposer une problématique, afin de voir si la question des discriminations émergerait (ou non) d'elle-même, à quel moment et de quelle façon.

Le recours à ce stratagème s'est limité au recrutement et à une partie de l'entretien, car un débriefing était fait pendant ce dernier avec chaque participant.e, en accord avec l'article 3.7B de l'EPTC 2 (Groupe en éthique de la recherche, 2023). J'expliquais à ce moment les objectifs de la recherche, afin de dissiper tout malentendu possible. Je restais aussi disponible par téléphone, par courriel ou par texto après l'entretien s'ils.elles souhaitaient davantage d'informations. Les participant.e.s

pouvaient de toute façon se retirer à tout moment de l'étude, sans justification. Cette modification des exigences relatives au consentement avait peu de conséquences négatives sur les participant.e.s, mais était nécessaire à l'obtention de résultats qui permettent non seulement l'avancement des connaissances dans le domaine, mais aussi des occasions de réflexions pour la communauté. Aucun.e participant.e ne s'est retiré.e de l'étude suite au débriefing. Le recours au stratagème a de toute façon été assez limité, puisque comme j'ai rejoint une majorité de participant.e.s par le bouche-oreille, le mot s'est passé dans le quartier que ma recherche concernait les expériences de discrimination.

## INTERMÈDE DE VILLE #3 : Canopée à chance variable

Notes de terrain

Avril 2023

Boulevard Wilfrid-Hamel

Midi

En marchant vers l'école secondaire sur le boulevard Wilfrid-Hamel, je remarque un grand panneau planté sur une bande de gazon devant le HLM Place de la Rive. Je traverse le boulevard bordé par les chaînes de restauration rapide et je croise les autos qui passent à toute vitesse devant le quartier Vanier. Curieuse, je m'approche de l'affiche pour y lire : « Journée de distribution d'arbres. Gratuit. Samedi 6 mai 2023 ». Ça me revient : une actrice du communautaire m'avait parlé de cette initiative pendant un entretien, il y a quelques semaines. Elle s'inscrit plus largement dans le plan d'action Vision de l'arbre 2015-2025 (Ville de Québec, 2016) pour reverdir la ville, qui invite les citoyen.ne.s à participer aux efforts collectifs de verdissement en plantant un arbre sur leur terrain. Vanier est visé par le projet, étant un des quartiers les moins verts. Petit hic :

(Actrice du communautaire) Je sais pas si t'as vu un peu comment que la configuration est fait mais ici, les maisons sont très très près des trottoirs. Fait qu'ils ont beau nous dire : "ben on donne des arbres gratuits aux citoyens ! ", ouin mais y'ont pas de place pour les planter. Fait que ça sert à rien!

En face des habitations Place de la Rive, entourée par des artères majeures de la ville, je regarde autour et effectivement, peu d'espaces pour planter des arbres s'offrent à mes yeux. La pancarte est mise là parce que le boulevard Wilfrid-Hamel est passant, c'est un endroit stratégique pour qu'un maximum de citoyen.ne.s la voit. Elle est un rappel aux personnes qui remontent vers leur quartier en voiture qu'ils.elles pourront aller chercher un arbre à planter dans leur cour. Elle est aussi un rappel que pour participer à l'effort collectif... encore faut-il être pensé comme faisant partie de ce collectif.

## CHAPITRE 4

### METTRE LA TABLE POUR COMPRENDRE LES PROFILAGES : PRÉSENTATION DU QUARTIER VANIER ET DU CONTEXTE DANS LEQUEL ÉVOLUE LES JEUNES

Au premier chapitre, j'ai exposé comment le quartier Vanier compose avec plusieurs processus de défavorisation, autant objectifs que symboliques, qui affectent la vie quotidienne des personnes qui y habitent. Le deuxième chapitre a étayé les particularités d'aborder la question des profilages à partir de la vie quotidienne et de la vie de quartier. Au troisième chapitre, j'ai fait état de la méthodologie mobilisée et de la démarche ethnographique employée, afin de répondre avec précision aux objectifs de recherche, soit 1) examiner les relations sociales et les expériences des profilages vécus par les jeunes issu.e.s de l'immigration dans leur vie quotidienne; 2) examiner les stratégies et les tactiques dans l'organisation de leur vie de quartier dans Vanier. Plus spécifiquement, il s'agit de a) documenter les processus de reproduction et de rationalisation des profilages par les différent.e.s acteur.rice.s et b) documenter les processus de racialisation des problèmes sociaux dans le quartier Vanier et plus largement dans la ville de Québec.

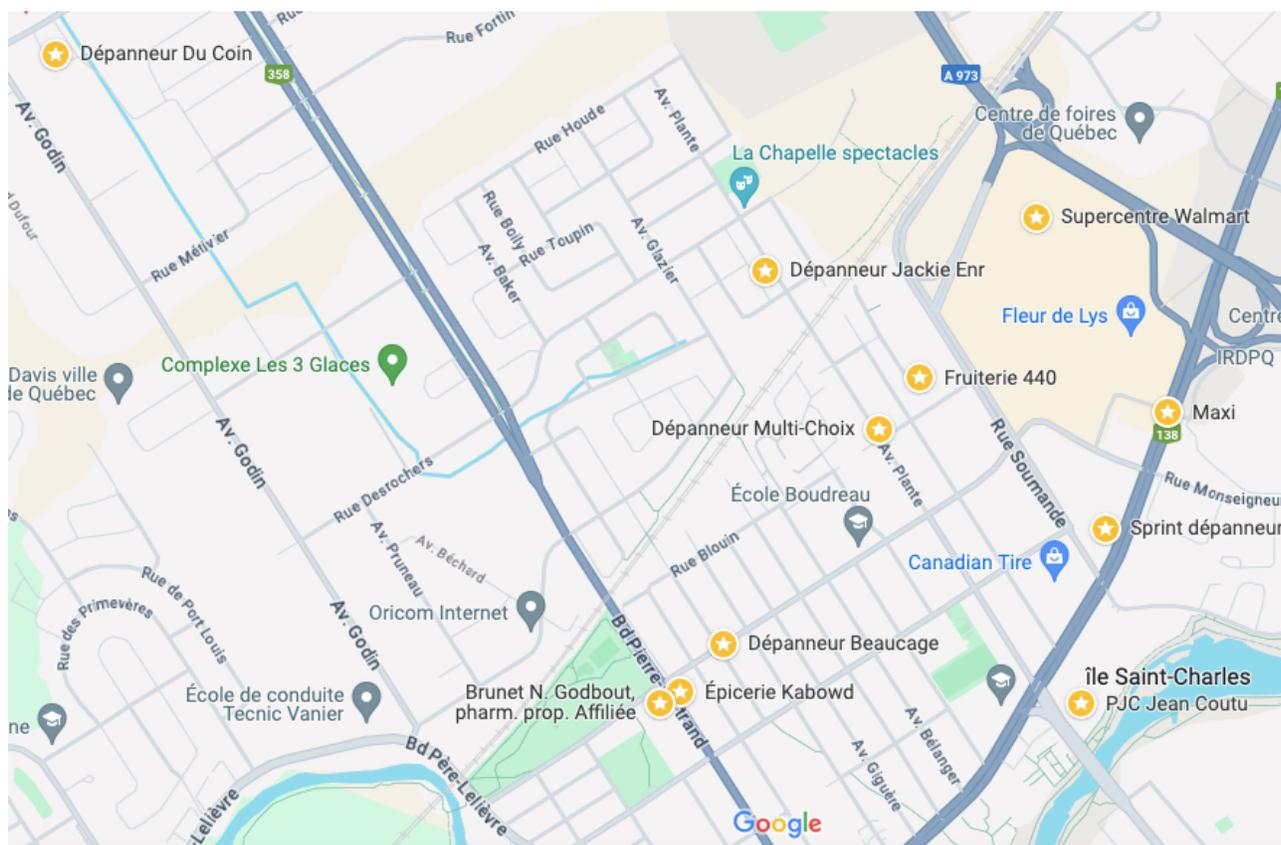
Pour bien saisir les enchevêtrements des expériences de profilage dans la vie quotidienne des jeunes, il importe maintenant de comprendre l'organisation du quartier Vanier en général et les relations sociales qui s'y jouent. Il me faut donc mettre la table en expliquant plus largement le contexte dans lequel évolue les jeunes issu.e.s de l'immigration, ce que je ferai dans les trois premières parties de ce quatrième chapitre. D'ailleurs, rendre compte de ce contexte est uniquement possible en raison de la méthode ethnographique choisie – des périodes d'observation, des errances dans le quartier et des conversations informelles. Cela permettra de comprendre avec davantage de précision comment les profilages peuvent se matérialiser dans les différentes sphères de la vie quotidienne des jeunes, ce que j'aborderai plus tard, au cinquième chapitre.

#### 4.1 Vanier : Partir avec deux prises au bâton

Une citoyenne de Vanier ayant grandi dans le quartier me disait : « (Citoyenne) Quand tu viens d'un milieu qui est beaucoup plus défavorisé comme ici, ben tsé tu pars déjà avec deux prises au

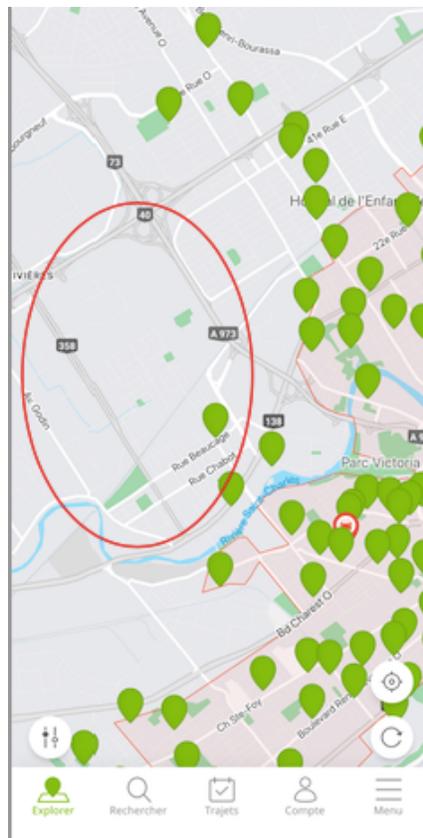
bâton ». Cette expression populaire fait référence aux règles du baseball, qui signifie qu’il ne reste qu’une chance pour frapper la balle au.à la joueur.euse qui vient de tenter de la frapper à deux reprises. Cette analogie traduit en fait le désavantage systémique qu’entraîne le fait d’être maintenu dans une situation de défavorisation. C’est un résultat majeur qui ressort de ce premier volet de la recherche sur l’organisation sociale du quartier. Il faut tenir le bâton solidement entre ses mains pour tracer sa route, car il n’y aura pas de chances offertes. Les habitant.e.s du quartier doivent composer avec plusieurs processus de défavorisation, qu’il s’agisse de se nourrir, se loger, se déplacer ou de gagner sa vie. Vanier est principalement composé d’un parc industriel à l’ouest et d’une zone résidentielle séparée par le chemin de fer. Peu de commerces s’y trouvent, à l’exception de dépanneurs, de casse-croûtes et de chaînes de restauration rapide, des secteurs économiques où les emplois sont pour la grande majorité sous-qualifiés et sous-payés. Les services comme les pharmacies et les épiceries sont principalement en bordure du quartier (représentés par des étoiles jaunes sur la carte ci-dessous), ce qui entraîne des déplacements difficiles.

Figure 4.1 Carte des dépanneurs, épiceries et pharmacies dans le quartier



De plus, le territoire n'est pas bien desservi par le transport en commun ni par des initiatives privées comme *Communauto*, une compagnie d'auto-partage, alors qu'il s'agit d'un quartier central de la ville. Comme il est possible de le voir sur la figure 4.2, où Vanier brille par l'absence de voiture (points verts sur la carte), en plus de ne pas être englobé dans la zone de disponibilité Flex (ligne orange sur la carte)<sup>7</sup>. Les options pour se déplacer dans et à l'extérieur de Vanier sont limitées en termes d'offres et de possibilités. L'automobile personnelle reste le moyen le plus efficace de se mouvoir, mais cela implique qu'il faut détenir le permis de conduire, ainsi que les moyens de posséder une voiture, ce qui n'est pas accessible pour plusieurs personnes dans le quartier.

Figure 4.2 Carte du quartier Vanier sur l'application Communauto



Il est ainsi possible de voir une concentration de la misère et une carence en services de base disponibles. Toutes ces adversités de la vie quotidienne sont entremêlées et vont s'influencer pour alimenter les processus de fermeture sociale qui structurent la vie de quartier. La précarité se

---

7. Pour plus d'informations sur le fonctionnement du service, voir le site de Communauto : <https://quebec.communauto.com/fonctionnement/#flotte>

reproduit car toutes les conditions objectives et symboliques sont réunies dans Vanier pour la supporter. Ces processus ne peuvent donc pas se comprendre en silo, il faut arriver à recréer la toile de ces processus diffus de défavorisation : « (Actrice du communautaire) ici c'est un quartier qui est rempli de dépanneurs. Les gens pour la plupart font leur épicerie, entre autres, au dépanneur pis on retrouve pas de fruits et légumes dans nos dépanneurs ici. Pis c'est cher là, on s'entend qu'une sandwich, c'est quand même 6 piasses là ». L'insécurisation alimentaire pour les habitant.e.s implique non seulement une difficulté à se nourrir, mais aussi des déplacements compliqués: « (Actrice du communautaire) soit t'es en char, soit t'es à pied pis la majorité des gens que nous on reçoit, parce que c'est souvent des gens à faible revenu, sont à pied ». Les obstacles à la mobilité représentent une difficulté de plus pour combler les besoins de base :

(Actrice du communautaire) ben ils marchent avec leur épicerie pour leur famille de 5 enfants, genre je sais pas combien de fois dans la semaine pis là faut qu'ils marchent plus de je sais pas combien de kilomètres, qu'ils traversent des grosses artères, qu'ils traversent des dénivelés. Là on est en hiver, la ville déneige pas les trucs piétonniers, ils doivent faire des détours avec leurs sacs d'épicerie. Les gens du quartier le disent là : " je vois des fois des madames tsé s'asseoir sur le trottoir avec leurs sacs d'épicerie parce qu'il faut qu'elles prennent une pause ".

Les enjeux autour de l'insécurité alimentaire ne peuvent se comprendre sans les mettre en relation avec l'urbanisme hostile<sup>8</sup> du quartier, qui entrave chaque action de la vie quotidienne. Il en va aussi de la violence de devoir s'asseoir pour reprendre son souffle parce que le trajet est trop long et qu'il n'y a pas de bancs à disposition. Les habitant.e.s de Vanier doivent négocier leur quotidien avec cette négation de leur dignité, qui se produit parce qu'ils.elles font constamment face à toutes sortes d'adversités. L'organisation physique et sociale du quartier témoigne de cette logique de la dette, au sens symbolique. Les processus de défavorisation font en sorte que le rapport à la vie quotidienne et au temps se fait sur le mode du rattrapage. Plusieurs doivent choisir entre prioriser leur survie immédiate ou investir dans leur avenir à plus long terme. Au Centre de formation professionnelle, il est rapporté que :

---

8. Le concept d'urbanisme hostile renvoie aux processus d'organisation spatiale de la ville qui excluent des populations en particulier, notamment les personnes racisé.e.s ou en situation de pauvreté. Par l'implantation ou le manque d'infrastructures en apparence banale (comme des trottoirs, des clôtures, des voies ferrées, etc.), il est possible de voir comment l'architecture et l'urbanisme urbain peuvent produire des fermetures sociales et des discriminations. Voir à ce sujet Schindler (2015).

(Actrice du communautaire) le tiers obtient pas son diplôme parce que le tiers lâche parce qu'ils sont pas capables de se nourrir! Fait que dans un marché de plein d'emplois, qu'est-ce que tu vas privilégier? Tu vas privilégier aller travailler ailleurs, même si tu peux pas améliorer pour l'instant tes conditions de vie. Parce que t'as besoin de manger!

Cela engendre un rapport d'urgence face à la vie quotidienne, où puisque les besoins de base ne sont pas comblés, il faut reporter ou annuler la complétion d'étapes qui permettraient l'amélioration des conditions de vie sur le temps long. Les possibles sont restreints par les conditions matérielles d'existence insuffisantes. De manière similaire, l'insécurité alimentaire, mais aussi résidentielle représentent des freins à la complétion des études secondaires, surtout pour les jeunes issu.e.s de l'immigration :

(Intervenante) on a des enjeux de décrochage scolaire, qui sont liés au fait que leur famille ou les jeunes ne sont pas capables de subvenir à leurs besoins de base. Donc, ils vont quitter l'école pour aller sur le marché du travail pour être capables de manger, de payer avec leurs parents le loyer, contribuer au revenu familial.

À Vanier, le *tempo* de la vie quotidienne n'est pas celui de la *temporalité de l'épargne*. Ceux.celles-ci sont confiné.e.s au temps présent, celui où subvenir à ses besoins se fait sur le mode de l'urgence. La capacité à se projeter dans le temps long est obstruée par la mesure de l'immédiat et il n'y a pas d'épargne possible qui permettrait de gagner l'espace et le temps nécessaires à l'amélioration des conditions de vie<sup>9</sup>.

#### 4.1.1 Enclavement physique et social du quartier

Parallèlement, le quartier est enclavé du reste de la ville et séparé à l'intérieur en plusieurs zones par des limites artificielles – voir *supra*, p.12: « (Actrice du communautaire) traverser Hamel pis aller en ville là, c'est une grosse barrière physique là. Juste traverser le chemin de fer pour aller en haut du même quartier, c'est un frein là. Fait que sortir de Vanier c'est pas évident ». Même en

---

9. Bien que les enjeux autour du rapport différencié au temps dépendamment des rapports de domination n'est pas l'objet de ce mémoire, plusieurs auteur.rice.s se sont penché.e.s sur le sujet, dont Nicolas Duvoux (2023) avec l'ouvrage *L'avenir confisqué : inégalités de temps vécus, classes sociales et patrimoine*. L'auteur y défend que l'avenir, notamment pour les jeunes issu.e.s de milieux défavorisés, est souvent confisqué par des facteurs structurels qui les défavorisent sur le plan des hiérarchies sociales, tout en jouant sur leur capacité à pouvoir se projeter dans le futur. Il analyse les différentes formes de privations auxquelles sont confrontées les personnes en situation de précarité, mettant en évidence les obstacles à la mobilité sociale et les tensions entre les idéaux républicains d'égalité des chances et les réalités sociales.

transport en commun, la mobilité et l'accès à la ville restent compliqués, ce qui rend ardu l'accès à la vie active:

(Intervenante scolaire) Tsé partout où que tu veux aller t'es obligé de faire un transfert, parce que le 802 y te rend nulle part, à part au terminus Beauport... où ce qu'il y a pas grand chose... ou il te rend à Belvédère... qui a pas grand chose non plus. Fait que c'est comme deux extrêmes peu intéressants pour des ados ou jeunes adultes. Tsé ça te rend même pas à des cégeps. Ça te rend même pas l'université.

Il y a un enclavement physique et donc aussi social avec le reste de la ville de Québec : « (Actrice du communautaire) Ben je te dirais que les gens de Vanier ne sortent pas de Vanier. Pis les autres gens sont réticents à venir dans Vanier. Ils vont traverser Vanier, mais ils n'habiteront pas à Vanier ». Il y a cette idée d'un endroit de passage pour les personnes qui n'y sont pas nées : « (Actrice du communautaire) c'est comme si t'es né à Vanier, tu restes à Vanier, mais si t'es pas né pis que t'arrives là, tu vas rester une couple d'années pis tu t'en vas ». Pour les gens de l'extérieur, habiter le quartier se fait pour des raisons utilitaires et non par choix, qu'il s'agisse de le traverser pour se rendre à un autre endroit de la ville ou même, d'y vivre dans le cas des personnes issu.e.s de l'immigration – voir *supra*, p.18 :

(Actrice du communautaire) mais j'ai l'impression que c'est un endroit de passage aussi pour la population immigrante tsé quand y a eu les vagues d'immigration, ils venaient **se faire mettre** dans Vanier pis après ça ils vont repartir ailleurs. Pis autant dans la mobilité dans le sens où les gens vont passer dans Vanier pour aller travailler ou ben... tsé ils vont pas faire leur vie dans Vanier, c'est vraiment un endroit de passage dans tous les sens...

Le quartier Vanier est bien entendu démographiquement hétérogène, mais deux grands ensembles de population s'y côtoient : les gens qui sont né.e.s au Québec, blanc.he.s, d'origine québécoise et représentant une population vieillissante et ceux.celles qui viennent s'y installer ou qui y sont dirigé.e.s, souvent issu.e.s de l'immigration. Il n'existe pas une grande mixité sociale même à l'intérieur du quartier entre ces deux ensembles de population, à l'exception de quelques endroits comme l'école et l'église. J'y reviendrai au prochain chapitre – voir *infra*, p.92 et p.114. Il est important de noter qu'il n'existe pratiquement pas d'endroits pour se rassembler dans Vanier, que ce soit à l'extérieur ou à l'intérieur : « (Actrice du communautaire) tsé comme les gens à part le bingo là... ils ont peu de lieux de rassemblement ». Ces zones de contacts manquent, alors que doivent cohabiter deux ensembles populationnels – les personnes blanches et paupérisées, ainsi

que les personnes issu.e.s de l'immigration – marginalisés par des processus d'exclusion distincts, mais non indépendants, à savoir la classe sociale et la stigmatisation territoriale, à quoi s'ajoute pour le deuxième groupe la racialisation. Le manque de contact et le peu de services peut provoquer une logique de mise en compétition de la part des habitant.e.s blanc.he.s et vieillissant.e.s du quartier :

(Citoyenne) : Pis il y a aussi dans le quartier beaucoup je te dirais, tsé cette image là du bon pauvre et du mauvais pauvre. Les gens... On veut pas que les gens abusent des services. On veut pas qu'il y ait des gens qui n'en ont pas vraiment besoin qui viennent demander de l'aide. Tsé on veut que les ressources soient allouées au bon endroit. C'est peut-être cette peur de manquer, qu'il y ait pas assez de ressources pour combler les besoins de tout le monde, ce qui est la réalité, tsé dans notre quartier, on n'a pas assez de ressources pour combler tous les besoins qui sont présents. Fait que c'est tout à fait légitime pis valide. Effectivement, ça peut faire peur de voir d'autres gens arriver pis de se dire " ah ok, il va en plus falloir composer avec cet élément-là dans le quartier ".

La rareté des services n'est pas anecdotique, elle découle, entre autres, d'une logique d'abandon du reste de la ville. Depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle, le quartier – qui a d'abord été la municipalité de Québec-Ouest, puis celle de Ville de Vanier – a une relation conflictuelle avec la ville de Québec. Le territoire est sous-investi et doit se battre non seulement contre sa réputation de lieu dépravié (Lemoine et Bisson, 2018), mais aussi contre la condescendance de la municipalité de Québec, qui ne considère Vanier qu'en termes de désordre et d'espaces où implanter des initiatives à l'acceptation sociale mitigée. Vanier est considéré comme un laboratoire où tester des idées et imposer des projets, car il est, d'une part, plus facile d'abuser de citoyen.ne.s vivant dans des conditions matérielles précaires, et d'autre part, parce qu'on ne s'attend à aucune réaction particulière de ceux.celles-ci. Cette relation, tout comme les manifestations concrètes pour les habitant.e.s, s'inscrivent dans le temps long. Par exemple, dans les années 1930, un abattoir avait été installé par des promoteurs à Québec-Ouest, malgré l'absence d'infrastructure et de système de drainage adéquat. L'abattoir a finalement provoqué des inondations de déchets et de sang dans plusieurs écoles, en plus d'entraîner des odeurs nauséabondes dans la municipalité (Lemoine et Bisson, 2018). L'ouverture de cette entreprise s'était fait dans le quartier Vanier, car les citoyen.ne.s et le conseil municipal de la ville de Québec n'en voulaient pas sur leur territoire, étant donné les nuisances que cela allait leur occasionner.

Une situation similaire s'est jouée en 2021, presque un siècle plus tard, lorsque la ville de Québec a voulu construire un centre de données numériques sur un terrain vague appartenant à Hydro-Québec : « (Actrice du communautaire) pis ce terrain-là en fait, c'est le dernier boisé qu'on a dans le quartier ». Vanier représente un îlot de chaleur et un des quartiers possédant le moins d'espace vert à Québec, mais la ville a tout de même ciblé cet endroit pour installer le centre de données numériques : « (Actrice du communautaire) tsé la ville a vraiment dit : " Ben nous autres on arrive avec le projet, on fait une consultation" qui est plus une séance d'information de : on va faire ce projet-là ". Pis si y avait pas eu de mobilisations, ça l'aurait passé ce projet-là ». Vanier est parfois perçu comme un endroit où entasser les « indésirables » – des personnes, des projets, des infrastructures – où il n'est pas nécessaire de consulter, voire, de considérer les personnes qui y vivent. Le quartier s'apparente à un terrain vierge, où se côtoient plusieurs situations de défavorisation et donc, qui incarne un terrain propice à l'implantation d'idées : « (Citoyenne) : c'est plate parce que la population, pour eux, c'est pas une opportunité de développer des projets, de vivre dans la misère ». L'histoire de Vanier est garante de cette projection d'une *terra nullius*<sup>10</sup> – un territoire sans projet pour des projets sans territoire – tel un espace à prendre en charge. Nous y reviendrons dans le sixième chapitre – voir *infra*, p.129. D'ailleurs, ce contexte sociohistorique influence la manière dont la convenance s'y est construite. La convenance, à titre de rappel, représente l'ensemble des normes et des règles sociales à suivre afin d'être reconnu et considéré au sein des relations sociales et des rapports sociaux, dans l'objectif d'en retirer des bénéfices.

#### 4.1.2 Une convenance de la familiarité

Tel que vu au chapitre deux, la pratique du quartier consiste en un réseau de relations sociales traversées, non seulement par des rapports sociaux, mais aussi par des histoires, des contextes particuliers et des émotions. C'est le lieu d'une cristallisation d'amitiés, d'amours, de peurs, de solidarités et de dangers. Le quartier permet une suite de mises en visibilité à travers différentes actions de la vie quotidienne. Ainsi, être à l'école, jouer au basket-ball, acheter du lait au dépanneur ou attendre l'autobus sont toutes des actions qui ne sont pas neutres. Elles s'incarnent dans un corps, celui des jeunes issu.e.s de l'immigration. Ce corps est à son tour lié à plusieurs représentations et imaginaires qui influencent son occupation de l'espace. Certains comportements,

---

10. *Terra nullius* est une doctrine coloniale qui a été utilisée comme justification pour déposséder et voler les personnes Autochtones de leurs terres et de leurs ressources (Bilge et Forcier, 2017 ; Sharma, 2006).

certaines façons d'être et de se présenter seront reçus comme (non)valides, dépendamment de qui les incarne, de qui procède à la pratique du quartier. Cet ensemble d'injonctions qui régit la vie commune forme la convenance (Mayol, 1994). Toutefois, ces règles de convenance ne sont pas statiques ni universellement acceptées. Au contraire, les personnes sont souvent engagées dans des tactiques pour les naviguer et les contester, en adaptant les pratiques quotidiennes à leurs propres besoins, désirs et actions. Ces tactiques peuvent inclure des actes d'appropriation, de détournement ou de subversion des normes sociales établies. La convenance se construit donc par un ensemble de procédés sociaux liés aux caractéristiques du groupe qui la compose, par le contexte socio-historique, mais plus largement, avec les normes de genre, de race et de classe. La convenance ne sera pas la même dépendamment des conditions objectives et symboliques du territoire. Pour bien comprendre comment les profilages s'imbriquent dans la vie quotidienne des jeunes, il est important de cerner comment s'articule la convenance à Vanier spécifiquement.

Il faut voir d'abord qui compose principalement le quartier. Il s'agit de personnes blanches, vieillissantes et de classe ouvrière, ce qui influence les normes de race, de genre et de classe qui modulent les relations sociales. L'histoire particulière du quartier révèle également les processus de construction de l'acceptabilité sociale : « (Citoyenne) Vanier à Québec c'est considéré un petit peu comme un gros village. Pis aussi parce que avant, c'était la ville de Vanier dans le fond ». Les fusions forcées du début des années 2000 ont fait en sorte que Vanier soit intégré à la ville de Québec, plutôt que de demeurer une municipalité indépendante (Lemoine et Bisson, 2018). « (Citoyenne) Je pense que c'est un petit peu ça qui faisait qu'on était un peu renfermés sur nous-mêmes, parce qu'on avait toutes les choses... tsé on avait vraiment nos propres conseillers municipaux, toute la gestion au niveau des institutions était un petit peu séparée du reste de la ville de Québec ». La population blanche et défavorisée de Vanier a développé à travers le temps un sentiment d'appartenance et une identité qui lui est propre; celle d'avoir bâti ce quartier dans l'adversité, avec peu de moyens, et avec toujours accrochée à elle, le stigmate d'être un lieu de seconde classe. Les citoyen.ne.s ont été repoussé.e.s dans les marges symboliques de la ville et se sont créés une sorte d'« entre-soi ». Celui-ci est caractérisé par des relations très familières : « (Actrice du communautaire) C'est très genre villageois là... Ils se parlent sur leur balcon, tsé ils *ouèrent* qu'est-ce qui se passe dans rue... ». Il existe à Vanier une convenance de la familiarité. Les normes qui régissent la convenance s'ancrent dans la proximité des relations avec des personnes

qui partagent une histoire commune, qui se ressemblent : « (Actrice du communautaire) ça va s'arrêter dans le milieu de la rue genre pour se parler là. Pis t'es en char pis c'est comme [rire] fuck qu'est-ce que tu fais là! C'est comme ça! Avec leur panier d'épicerie là, y s'arrêtent y jase. En plein milieu de faire leur épicerie, y s'arrêtent, y jasant, y se crient... tsé c'est ça [rire] c'est vraiment un village ». Cette image du village n'est pas anodine. Le sentiment d'anonymat des grandes villes n'existe pas dans Vanier. Il y a là l'idée d'une certaine homogénéité, d'une connivence qui s'est créée dans le temps long parce *qu'on vient de la même place* :

(Coordonnatrice d'organisme) on a des jeunes qui sont venus à [l'organisme] que leurs enfants viennent à la [l'organisme] là. [...] C'est très fréquent même. Juste au mois de septembre, y'a une maman qui appelle pis qui me laisse un message me disant de rappeler parce qu'a voulait inscrire sa fille pour les midis. Fait que quand je la rappelle a dit : " t'es tu la [surnom] qui nous a amené à Old Orchard? ". J'ai dit " hein! T'es la [prénom] qui chantait des Vivreee dans la nuuuiit [chante] ". Fait qu'a part à rire, j'y dis " t'es rendue à quel âge? ", a dit " 49 ans. Pis vous avez tellement aidé mon frère surtout, je veux que ma fille connaisse ça ".

Les habitant.e.s partagent des codes et des références de par leur appartenance commune à la convenance de familiarité développée à travers le temps : « (Actrice du communautaire) c'est ça tsé c'est une campagne... les gens ils se parlent pas de façon... courtoise la plupart du temps, c'est assez rough là tsé comme dans les paroles entre les gens ». Ce qui pourrait sembler sortir des normes de politesse de la convenance dans un autre quartier reste normal pour Vanier : « (Actrice du communautaire) ça se parle rough pis c'est ça... sont tellement pas habitués aux autres que des fois tsé ça... ça fait un bon clash là, en... autant génération que culture là ». Cette proximité leur confère un sentiment de primauté sur le quartier – ils.elles le connaissent, c'est le leur, parce que de toute façon, personne n'en a jamais voulu sauf eux.elles. L'installation d'une nouvelle population dans le quartier, sans que cela ne découle du choix d'aucune des deux parties, vient créer un décalage : « (Actrice du communautaire) l'affaire c'est que tsé les immigrants qui viennent ici, c'est souvent des immigrants qui sont réfugiés là, fait que souvent ils parlent aucune langue commune avec les gens d'ici. Fait que tsé déjà il y a comme une barrière de communication ». Quant à eux.elles, les personnes issu.e.s de l'immigration développent des normes de convenances qui leur sont propres et qui peuvent entrer en conflit avec celles du quartier. C'est dans ce portrait qu'évoluent les jeunes issu.e.s de l'immigration qui, par leur seule existence, transgressent les normes de la convenance de familiarité blanche.

## 4.2 Les conditions symboliques : déclassement, imaginaires et réputation

Vanier occupe une place particulière dans les représentations de la ville de Québec. Le fort stigmatisme associé à ce quartier est principalement lié à la criminalité, la drogue et la dangerosité, éléments qui réfèrent à son histoire et qui remontent au début du 20<sup>e</sup> siècle. Vanier est rattaché à des images négatives par le reste de la ville de Québec depuis plus de 100 ans, ce qui fait que, sur le plan symbolique, sa réputation est bien ancrée. Sa seule mention provoque une réaction chez les gens de l'extérieur, qui souvent, répètent le nom du quartier avec un accent qui renvoie à son origine paupérisée : « (Citoyenne) Les gens sont comme « ah, tu viens de *Vânié* » [le dit avec l'accent], genre littéralement comme un accent spécial, pis c'est comme si on était un peu de région si je peux dire ». Je l'ai moi-même constaté lorsque je présentais ma recherche à d'autres personnes; on me répétait souvent le nom du quartier avec ce même accent, comme une écholalie qui traduit le déclassement social associé à Vanier dans les imaginaires. Le quartier est perçu comme statique, emprisonné dans les années 1980-1990 : « (Coordonnatrice d'un organisme) à cette époque-là il y avait beaucoup beaucoup beaucoup de criminalité. Je passais rarement une semaine sans me faire offrir un système de son qui avait été volé, un système de char, alors qu'aujourd'hui on voit beaucoup moins ça ». À ces imaginaires d'un quartier pauvre et d'un lieu de dépravation sont venues s'ajouter celles de la dangerosité et de l'envahissement, quand le quartier a accueilli plusieurs vagues successives d'immigration dans les années 2000. Les imaginaires racistes, entretenus par la population d'une ville très majoritairement blanche autour du quartier, ont été alimentés par la concentration de personnes issues de l'immigration, dont des personnes réfugiées : « (Divine) Juste Vanier, Bardy<sup>11</sup>, ils les mettent tous aux mêmes endroits. Après, c'est pour ça que t'entends les discours que "on nous envahit", mais comme, non, parce que la ville, ils centralisent trop ». La mention de Vanier est maintenant associée à un univers symbolique péjoratif, selon les normes de la convenance blanche et de la classe moyenne et élevée du reste de la ville de Québec. L'appareil discursif autour de Vanier est chargé de violence pour les personnes qui y habitent : « (Intervenante jeunesse) tsé mettons "ah Vanier c'est de la marde, c'est rien que du béton, c'est rien que des ethnies, c'est rien que ci, c'est rien que ça". C'est ça les préjugés qu'on entend ». Tout un

---

11. Bardy est l'ancien nom du HLM St-Pie-X, situé dans Limoilou. Il s'agit d'un endroit aussi marqué par le stigmatisme de la criminalité et des imaginaires racistes et classistes dans la ville de Québec. Voir à ce sujet le documentaire *La cité des autres* de Justice Rutikara (2021).

lexique à connotation raciste et classiste est maintenant mobilisé par le reste de la ville de Québec pour exprimer sa volonté de se distancer, voire de s'élever au-dessus du quartier. Celui-ci est constamment coincé dans une dynamique de dépréciation, où le passé est utilisé à des fins justificatives. Il existe d'ailleurs une volonté de se distancer de ce passé pour les habitant.e.s de Vanier, qui reste souvent synonyme de marginalité et de vices : « (Divine) parce que les gens, par rapport à avant, ils ont toujours encore cette image-là de ark Bardy, ark Vanier, mais comme, quand tu vas là-bas, c'est plus pareil. Ça a changé ». Plusieurs personnes indiquent d'ailleurs se sentir en décalage avec l'image qui leur avait été vendue du quartier :

(Omar) Au début mes premiers mois, on disait que Vanier c'était vraiment un mauvais quartier et tout. Il y avait vraiment des mauvais préjugés par rapport à ça. Mais après j'étais comme, pourquoi? J'habite là, je vais à l'école, j'ai rien vu de spécial. Je trouve ça très très normal pis je trouve même très bien comme quartier. Mais les gens continuent à dire que "ouais c'est le ghetto. Tous les gens qui viennent des autres pays, ils s'installent à Vanier et tout".

L'univers symbolique et la stigmatisation territoriale autour de Vanier affectent tout de même concrètement la vie des gens qui y habitent.

#### 4.2.1 Effets de la stigmatisation territoriale sur les personnes qui y habitent : composer avec le mépris

Tel qu'explicité précédemment, les habitant.e.s de Vanier se font constamment renvoyer à un imaginaire de la pauvreté et de la désolation auquel ils.elles appartiendraient. Ceci influence l'image qu'ils.elles ont d'eux.elles-mêmes, voire, conditionne dans une certaine mesure leur vie quotidienne, puisqu'ils.elles peuvent intérioriser le stigmate. Le récit fait du quartier et de sa relation avec la ville de Québec est teinté par un historique d'abandon et de déconsidération, comme en témoigne la volonté d'implanter un centre de données dans le dernier espace boisé du quartier. Cela affecte inévitablement les désirs et les ambitions des résident.e.s et va même jusqu'à orienter les conceptions de leur possibilité :

(Actrice du communautaire) je pense que la réputation de Vanier est restée chez les gens qui habitent Vanier. Souvent ils vont avoir le même discours que les autres ont sur leur quartier. Ils font "ben nous autres Vanier de toute façon, on n'a jamais ce qu'on veut pis on se fait juste balancer des trucs tsé... ". Fait que c'est comme, c'est resté dans le discours. Tsé c'est triste à dire là, mais c'est resté en eux pis je pense ça paraît aussi côté défavorisation sont comme "ben moi j'ai jamais mérité plus, fait que tsé c'est ça".

Plus spécifiquement chez les jeunes, à force de leur renvoyer l'image d'une école de second rang, aux prises avec plusieurs problèmes, ils.elles peuvent en venir eux.elles-mêmes à la déprécier. Un coach de sport – et ancien élève de l'école secondaire – notait ce phénomène : « (Omar) cette année j'ai eu une phrase d'un de mes joueurs qui dit "de toute façon on est Vanier là, tu veux qu'on aille où? " Donc tu veux qu'on se rende où dans le tournoi? ». Il s'agit d'une réponse face au mépris qui peut être internalisé :

(Omar) J'avais entendu parler de l'équipe qu'on va jouer contre pis à un moment donné [...] j'ai entendu "hey les gars on joue contre Vanier, come on là". On nous méprisait, tu comprends? Pis il y a des jeunes qui ont déjà entendu ça par le passé, pendant la saison, parce que ça se répétait toujours. [...] Mais je pense que c'est ça qui manque à Vanier, c'est qu'ils se font mépriser de l'extérieur, mais ils ne savent pas comment réagir. Des fois, ils rentrent dans leur jeu et ils commencent à détester Vanier à cause de ça. Pas parce que l'école est mauvaise, c'est parce qu'elle se fait critiquer partout.

La répétition du mépris force parfois une forme de résignation à celui-ci, chez les jeunes issu.e.s de l'immigration et les personnes qui habitent Vanier depuis un long moment, pour des raisons différentes, mais pas indépendantes. Le mépris auquel ils.elles sont confronté.e.s semble se cristalliser dans l'image qu'ils.elles entretiennent d'eux-mêmes. Il est tout de même important de nuancer cette affirmation. Il a été mentionné à plusieurs reprises que les jeunes, mais aussi la communauté blanche et vieillissante de Vanier, avaient développé un fort sentiment d'appartenance à leur quartier. En effet, les jeunes s'identifient à leur école et leur équipe sportive, Les Aigles, ou plus largement à leur lieu d'habitation. Par exemple, le HLM de la Place de la Rive, qui possède une réputation négative dans le reste de la ville de Québec, est réapproprié par les jeunes qui le surnomment le V-Bloc et le décrivent comme un lieu privilégié pour se rassembler. De façon similaire, les personnes natives de Vanier ou y résidant depuis longtemps, entretiennent un sentiment d'appartenance et une fierté face à l'histoire particulière du quartier.

#### 4.3 Le système d'immigration : du Canadian dream à la désillusion

Comme nous l'avons vu au premier chapitre – voir *supra*, p.18 – la concentration de personnes issues de l'immigration dans Vanier découle de logiques particulières. Elles habitent entre autres dans ce quartier parce que le Centre multiethnique de Québec les y a dirigées ou encore parce qu'elles y ont trouvé un logement abordable que les propriétaires acceptent de leur louer. La

compréhension du parcours migratoire et de la façon dont les personnes s'installent dans la ville est essentielle à celle des profilages dans la vie quotidienne. Plusieurs pratiques de profilage se produisent sur la base de ce statut migratoire particulier, il faut de ce fait cerner le contexte dans lequel plusieurs personnes émigrent :

(Cassius) Because us when we come from our country, we leaving our country to come and live here, it's not a choice that we took. You see? It's about what's going on in our country, the war, we getting beaten, people getting killed for no reason. Like we come here to have a freedom, we come here to live with you guys.

Les personnes qui émigrent s'attendent à une amélioration de leurs conditions de vie à la suite de leur parcours migratoire. Le système d'immigration canadien bâti à l'étranger un récit et une image du Canada comme étant la terre de tous les possibles, où chacun pourra se réaliser, sans barrière sociale ou économique. La réalité est pourtant tout autre : « (Divine) mais surtout le truc par rapport à l'immigration au Québec, c'est que ça va être mensonger ». Cette construction est liée à la façon dont nous nous racontons notre propre histoire, une société construite sur la base de la coopération harmonieuse entre les différentes communautés qui composent le multiculturalisme canadien. Le Canada entretient de façon méticuleuse l'image d'une terre d'accueil pour les personnes qui souhaitent émigrer. Nous produisons la promesse utopique d'une vie facile : « (Divine) quand ils sont dans leur pays, c'est beaucoup trop mensonger. Ils arrivent ici, ils remarquent que la réalité, que c'est pas ça qu'on leur vend ». La désillusion concerne tous les domaines de la vie quotidienne, du logement, à l'emploi en passant par les études : « (Tabita) On leur vend le rêve américain, le rêve canadien ». Au bureau d'immigration au Rwanda, un jeune se remémore avoir vu des pamphlets remplis de photos de maisons, sans que ne soient mentionnés les appartements. Il existe toute une mise en scène de ce que sera la vie une fois au Canada : « (David) Ils montrent des beaux quartiers, des gens souriants, des Lamborghini... y montrent pas des Nissans là ». Le luxe est montré comme ordinaire, ce qui façonne des attentes qui seront violemment déçues.

(David) Quand je suis arrivé, dans ma tête... dans l'avion je pensais qu'on allait avoir une maison. Parce que ça prend du temps avant que vous veniez, on vous dit « ok vous allez partir au Canada genre en 2012 » pis vous partez 2 ans plus tard. Moi dans ma tête ces 2 ans là, c'était qu'ils nous construisaient une maison, un bon jardin... tiens, on nous préparait, on savait que j'aimais le soccer pis j'allais avoir une petite pelouse tout seul... Pour moi c'était le paradis là, où ce que je m'en allais.

Ce jeune partage ensuite sa surprise d'arriver dans un « petit » appartement sur Claude-Martin, « sale » et « dangereux pour les enfants » à cause de la circulation des voitures à proximité. Il devait partager le quatre et demi avec sa famille de sept personnes, ce qui diffère grandement de la situation qu'on lui a présentée lorsqu'il habitait encore le Rwanda. Apparaît donc la violence de s'être fait tromper et de devoir maintenant composer avec la situation actuelle, bien moins brillante que ce qui avait été présenté. Cet exemple peut sembler banal, mais il traduit une dynamique récurrente dans les rapports sociaux, c'est-à-dire celle d'être déçu par les institutions et de devoir se rabattre sur ses propres moyens pour combler un besoin. Le système d'immigration canadien fonctionne comme un marchand d'espoir : « (Divine) une fois qu'ils sont arrivés ici, c'est tellement pas qu'est-ce qu'on leur propose. Tsé "ah tu vas pouvoir travailler, pas de problème pour les études." T'arrives ici, tu recommences tout ». Le piège se referme tranquillement et l'accumulation des violences liées à la discrimination et à la déception peut faire en sorte que certaines personnes décident de quitter le Canada pour retourner dans leur pays. J'y reviendrai un peu plus tard. L'impression d'avoir été floué.e s'incruste donc dans la vie quotidienne.

Cassius: Mais ils nous disent ça avant de venir ici. Ils nous donnent un espoir.

Chercheuse: Les gens de l'immigration là-bas?

Cassius: Oui. Ils nous disent tu vas être bien, you gonna go at the school, you have your own bike. But I had to buy a bike for myself, I thought they would give it to me! Tu vas en bus à l'école... le bus jaune. Like wow what a good life! Mais non, tes parents payent pour ce bus là. Ket... C'est pour ça moi, la plupart du temps I walk.

Il ne s'agit pas de naïveté de la part des personnes qui émigrent au Canada, mais plutôt des effets directs des mensonges élaborés par notre pays et sur lesquels il se construit depuis les 150 dernières années. Par des promesses creuses, nous cultivons nous-mêmes les déceptions des personnes issues de l'immigration envers nos institutions, puis nous leur faisons porter le blâme de leur méfiance : « (David) Si vous mentez sur ça, sur quoi vous mentez d'autres ». La veille de l'entretien avec David, j'étais tombé sur ces mots en marchant dans Limoilou :

Figure 4.3 Photo prise dans le quartier Limoilou avec mon cellulaire



Il est possible d’y lire : « iels nous promettent la lune et nous réservent ses cratères ». J’y repense alors que David me dit qu’il pensait qu’on construisait une maison pour sa famille et lui pendant leurs deux ans d’attente avant d’arriver au Canada, qu’ils auraient une belle pelouse – présage du bien-être nord-américain – pour jouer au soccer.

#### 4.3.1 « J’ai hâte de savoir s’ils vont laisser monsieur T devenir canadien »

Le mépris et la violence des institutions d’État comme les services d’immigration peuvent se matérialiser de façon insidieuse dans la vie quotidienne. Les « papiers d’identité », ou plutôt, les erreurs qu’ils contiennent en sont une représentation. Ces documents, qu’il s’agisse du nom, de la date de naissance ou de la mention de sexe des personnes, sont souvent entachés d’erreurs commises par les agents d’immigration responsables de leurs dossiers : manque d’interprète lors de l’accueil, caractère discriminatoire des procédures administratives menées dans une langue inaccessible à tous.tes, attribution aléatoire de dates d’anniversaire aux personnes sans documents, et ainsi de suite.

(Intervenante jeunesse) Nous on a des jeunes que quand qu'ils arrivent ici, tsé si sont réfugiés politiques ou des demandeurs d'asile, souvent les parents ont pas les papiers officiels de leurs enfants. Donc au Québec automatiquement leur date de naissance qui vont leur être attribuée c'est le 1er janvier. Pis ils essayent... [...] Ils guess à peu près leur âge... ils vont leur donner le 1er janvier de telle année, selon à quoi ils ressemblent physiquement.

Les papiers d'identité fournis, qui devraient témoigner de leur statut au Québec et matérialiser leur identité, se retrouvent ainsi marqués par des erreurs significatives qui relèvent de la dignité même de l'individu et de la considération qui lui est accordée. Ces papiers erronés deviennent en soi un objet de contrariété, en plus de provoquer plusieurs obstacles dans le quotidien et les relations sociales des personnes affectées. Une fois de plus, traverser la vie quotidienne reste compliqué et influencé par l'enchevêtrement des discriminations ordinaires. Par exemple, Divine me racontait comment une de ses proches, qui avait l'âge de la retraite, ne pouvait la prendre, car elle avait reçu, à son arrivée au Canada, une date de naissance plus récente que son âge réel. Des répercussions concrètes dans le parcours de vie des gens découlent de ces erreurs, notamment en ce qui a trait à l'obtention de services institutionnels. En témoigne cet intervenant jeunesse :

(Intervenant jeunesse) On m'a référé une jeune, sur les papiers qui ont été délivrés par Immigration Canada et Immigration Québec, ça a marqué 13 ans. Mais quand tu voyais la fille, elle avait plus que ça et elle même, elle disait qu'elle avait 18 ans. Elle disait que voilà, comme elle parlait pas bien la langue, elle pense que les agents d'immigration l'ont pas bien compris. Et alors on lui a donné 13 ans. Normalement, selon son âge, elle devrait bénéficier de mes services parce qu'elle a besoin que je l'accompagne dans ses démarches. Par contre, là techniquement, étant donné que sur ses documents elle a 13 ans, moi je peux pas intervenir. [...] C'est vraiment des choses comme ça qui arrivent souvent. Actuellement, on est dans la procédure avec la fille, mais rien n'est garanti. C'est quand même assez complexe.

D'autres situations impliquent des erreurs dont les effets sont encore plus intimes, dans le cas par exemple de l'orthographe du prénom et du nom. David m'a expliqué que son prénom avait été remplacé par son nom de famille et que son nom de famille avait été remplacé par « T »<sup>12</sup>, malgré le fait qu'il ait donné toutes les bonnes informations pendant le processus d'immigration.

(David) Fait quand la police m'arrête (rire) ça prend des heures pour qu'ils se rendent compte que je suis une vraie personne, que je suis pas monsieur T. Tu comprends? Je

---

12. Par souci de confidentialité, la lettre a été changée, mais David a réellement une lettre sur ses papiers d'identité plutôt que son nom de famille complet.

dis [mon nom], mais c'est une erreur. "Ok appelle, pis change le." Mais j'appelle, j'appelle, j'appelle depuis que je suis ici. [...] Tsé t'envoie un CV pis ils demandent ta pièce d'identité, tu t'appelles T. C'est sûr que la première pensée c'est pas "quand est-ce que je le passe en entrevue." C'est "quitte mon bureau s'il te plait. Tu t'appelles T!" C'est pas moi qui a choisi.

Tabita et Cassius ont aussi évoqué des situations similaires, où des erreurs ont été commises dans leur nom et prénom indiqués sur leur carte d'identité, entre autres par la Société de l'assurance automobile du Québec (SAAQ). Leurs papiers d'identité prouvent, de façon matérielle, la violence et la discrimination institutionnelles. S'y illustre la lourdeur administrative, qui demande autant de temps que d'argent pour réussir à accomplir les changements d'informations, mais aussi la difficulté d'accéder aux services de base. Cela entraîne non seulement plusieurs conséquences dans la vie quotidienne des personnes, comme le risque d'être arrêté.e.s et amené.e.s au poste de police pour un contrôle d'identité, mais sur le plan symbolique, ces erreurs sont également révélatrices des expériences de violence ordinaire.

(David) Des fois j'essaye de comprendre, mais non. Je comprends pas. J'ai pas envie de leur donner raison, c'est pas une faute d'inattention. C'est pas une erreur que tout le monde pourrait faire. Tsé c'est voulu. À quelle importance tu donnes à l'identification de la personne si t'écris pas son vrai nom sur ses pièces d'identité, ses vraies informations.

Par son récit, David explique la violence d'être réduit à monsieur T, une variable qui le rend anonyme aux yeux de l'État. D'ailleurs, il a indiqué qu'il allait bientôt obtenir sa nationalité et me partageait, avec un sourire ironique : « (David) j'ai hâte de savoir s'ils vont laisser monsieur T devenir canadien ». Le permis de conduire ou la carte d'assurance maladie deviennent une matérialisation concrète et un rappel quotidien de ce déni de reconnaissance.

#### 4.3.2 Profiler les parcours : l'apprentissage du français

Les pratiques de profilages se déclinent aussi dans la façon d'organiser les services d'*intégration* à la province et à la ville. D'ailleurs, le concept même « d'intégration » implique un rapport hiérarchique, où un groupe décide des critères qui mènent à l'inclusion du second. Dans le contexte québécois, où la langue française occupe une place prépondérante dans les critères d'inclusion des personnes issu.e.s de l'immigration, les conditions d'apprentissage mises en place participent à exclure ces personnes. À l'école secondaire, les jeunes qui arrivent en ne parlant pas la langue

doivent passer par des classes d'accueil et de francisation, avant de pouvoir accéder aux classes régulières : « (Intervenant jeunesse) en francisation, le plus grand problème, c'est que ces jeunes-là, ils vont y rester très très longtemps. Et la plupart des jeunes vont se sentir frustrés parce qu'ils auront l'impression de faire du surplace. Ils ont l'impression de ne pas avancer et ça, c'est un gros problème ». Cette répartition dans les classes se fait selon des repères normatifs qui collent mal à la réalité de la vie quotidienne : « (Intervenant jeunesse) habituellement, les exigences linguistiques vont être très élevées pour pouvoir passer au niveau supérieur ou aller au secondaire, ce qui fait que les jeunes vont pas forcément atteindre ce niveau-là et auront tendance à rester en francisation ». Alors qu'ils.elles possèdent certaines aptitudes en français qui leur permettraient d'avancer plus vite dans leur parcours, ils.elles sont coincé.e.s à cette étape.

(Intervenant jeunesse) Ça va vraiment les démotiver... "Moi je vais faire ma francisation, après j'irai faire l'université, etc. ". Mais le fait que le jeune a l'impression de tourner en rond en francisation et que finalement c'est à 20 ans qu'il sort de la francisation, il se dit ben je vais aller apprendre un métier. Plus question de faire l'université.

Dans le contexte sociohistorique québécois, le récit institutionnel autour de la protection de la langue française liée à l'immigration non-francophone supplante la complexité autour de ce qui constitue parler une langue. Toutes les nuances que contient l'apprentissage du français seront évacuées au profit d'une vision désincarnée. L'apprentissage de technicalités linguistiques est priorisé sur la capacité à communiquer, à comprendre des idées et à créer des liens sociaux. Sans compter que les classes d'accueil et de francisation au Québec opèrent sur une ferme ségrégation scolaire, où les jeunes placé.e.s dans ces classes sont séparé.e.s physiquement et socialement du reste des élèves. Il existe un décalage entre les exigences linguistiques de nos institutions et les finalités pour lesquelles l'apprentissage du français est requis. Nous « protégeons » la langue mais pas ceux.celles qui la parlent ou tentent de l'apprendre. Un intervenant jeunesse me partage la situation d'un jeune d'abord placé en classe d'accueil, puis en classe de francisation :

(Intervenant jeunesse) Il est resté pendant des très, très longues années et au moment où il sort de la francisation, il dit "ben moi je vais aller au secondaire" et on lui dit que "non tu peux pas aller au secondaire parce que tu vas effrayer les autres jeunes, [t'as l'air] vieux à te regarder". C'est les profs qui lui disent ça! Pour lui c'est quand même difficile parce qu'il est resté là, ce n'est pas de son plein gré, c'est que c'est le système qui a voulu qu'il reste là pendant très longtemps et au moment où il aimerait vivre la

vie au secondaire, on lui dit "non, toi ça va être la formation générale des adultes." [...] Un jeune de seize ans à qui on dit qu'il faut aller à la formation générale des adultes, habituellement, ça va l'effrayer parce qu'il va rencontrer des personnes de plus de 30 ans. Alors que voilà, lui, il a besoin d'être avec les gens de son âge.

De cette façon, c'est l'avenir de ce jeune qui est profilé sur la base de critères linguistico-administratifs, l'empêchant de sécuriser sa propre trajectoire. La manière même d'organiser la francisation au Québec confisque l'avenir de certains jeunes, en façonnant les mobilités sociales à partir de normes d'« intégration » garantes de processus d'exclusion. La barrière de la langue ne peut pas être réduite à une question individuelle et l'exemple ci-dessus traduit notre façon collective de concevoir et d'appliquer la francisation et les effets délétères de celle-ci sur l'avancement des jeunes et leur vie quotidienne.

## INTERMÈDE DE VILLE #4 : « We outside »

Notes de terrain  
Avril 2023  
Épicerie du quartier Vanier  
13h19

J'entre dans une épicerie du quartier. L'endroit est vide et un garçon noir début vingtaine est assis derrière la caisse et me salue. J'erre dans les rangées où sont entassées les cannages, puis les denrées sèches comme la farine et finalement les produits frais. Je longe les grands frigos au mur, puis je m'avance vers la caisse. Je commence à poser quelques questions sur l'épicerie au garçon derrière le comptoir. Ce dernier arrête de regarder des *tiktok* sur son téléphone et me répond poliment. Je lui demande s'il connaît [intervenante scolaire] et il me dit que oui. Je lui explique alors que c'est elle qui m'a parlé de l'épicerie et je lui explique un peu ma démarche. Il trouve ça drôle et bizarre que je m'intéresse à Vanier.

Cassius a 23 ans et il garde le magasin pendant que son ami – qui est propriétaire du commerce – est parti faire des achats à Montréal. On commence à discuter et il me demande après quelques minutes si je veux venir m'asseoir avec lui derrière le comptoir comme c'est un après-midi calme. J'accepte volontiers. On parle du quartier, de son parcours, de son pays d'origine, de ma démarche. Pendant qu'on jase, il me dit à quel point les choses « taste better in Africa », comme le *Fanta*. Il me dit d'aller en chercher une bouteille à l'arrière du magasin. Il veut que je confirme à quel point celui d'ici ne goûte pas grand-chose, ce que je fais. Je n'ai jamais goûté le *Fanta* en Afrique, mais c'est vrai que celui de la Palestine est meilleur. On parle du podcast qu'il aimerait commencer : « I wanna talk about a lot of stuff! As for me the podcast thing, I started thinking about it, when I saw that in Quebec there is no show. Me my dream is to create a show. A show that's gonna pass on the tv in Quebec city. That's what I wanna create, but if I see that I cannot reach it, Imma dive into another thing, you see? ». Entre plusieurs client.e.s qui viennent acheter des produits pour le souper ou des cosmétiques, l'après-midi passe tranquillement pendant qu'on discute de ce qu'il aimerait faire plus tard. Le fond de mon *Fanta* est rendu chaud. Alors que j'allais quitter, il me partage son mantra de l'été passé : « We outside », parce que c'est quand il est dehors que les meilleures choses se passent : les ami.e.s, les opportunités, les rencontres.

## CHAPITRE 5

### « (DIVINE) : C'EST L'ENTITLEMENT. JE PEUX PAS VIVRE GENRE? » : PRÉSENTATION DES EXPÉRIENCES DE PROFILAGE DANS LA VIE QUOTIDIENNE ET LA VIE DE QUARTIER DES JEUNES

Dans le chapitre précédent, j'ai démontré que les jeunes issu.e.s de l'immigration qui habitent le quartier Vanier doivent simultanément composer avec la stigmatisation territoriale associée à Vanier et avec le déclassement social qu'entraîne les discriminations dans le système d'immigration. Il s'agissait d'exposer le contexte plus global dans lequel ils.elles évoluent. Dans ce cinquième chapitre, je ferai maintenant état des pratiques de profilage qu'ils.elles expérimentent dans les différentes sphères de leur vie quotidienne, soit l'école, le milieu de l'emploi, le logement, la famille et les activités parascolaires, de même que leur fréquentation des commerces, de l'église, des organismes communautaires ainsi que leur contact avec la police. Ces pratiques ne doivent pas être comprises en silo, isolées les unes des autres, mais plutôt comme des vases communicants que l'organisation même des hiérarchies sociales dans le quartier et la ville de Québec rend possible.

#### 5.1 Les jeunes et la vie de quartier

Comme mentionné dans le troisième chapitre – voir *supra*, p.48 – trouver les jeunes dans le quartier n'a pas été chose si facile : « (Citoyenne) il y en a des jeunes dans le quartier, mais il y en a vraiment moins aussi que quand moi j'étais jeune. La population de Vanier est vraiment vieillissante, c'est sûr que ça se répercute dans la vie de communauté ». Plusieurs acteur.rice.s ont partagé ce sentiment de ne plus savoir où se trouvent les jeunes. Après les avoir questionnés à ce sujet, ceux.celles-ci partagent se tenir principalement aux différents terrains de sport, qu'il s'agisse de celui près de l'école secondaire, celui des habitations Place de la Rive ou celui du parc Victoria, situé un peu à l'extérieur du quartier. L'occupation du quartier passe beaucoup par les activités formelles ou par le sport, moins par le flânage ou par le fait de se rassembler sans but particulier, autre que celui d'être entre ami.e.s dans les espaces publics : « (Actrice du communautaire) : normalement là dans chaque quartier tsé l'été là y a des surveillants de parcs là, pis à ma connaissance il y en a même pas à Vanier tellement qu'il n'y a pas d'attroupement de jeunes ». L'occupation des espaces publics par les jeunes est tout de même conditionnée par son

inacceptabilité sociale. Par leur seule présence dans l'espace public, ils.elles transgressent les normes de la convenance, ce qui provoque une mise en surveillance démesurée. Par exemple, lorsque huit jeunes s'étaient retrouvés ensemble dans un espace public, la situation n'était pas passée inaperçue : « (Actrice du communautaire) pour moi, ça c'est moins un attroupement là... En travail de rue on peut voir 50 jeunes s'attrouper puis faire des fêtes là... fait que tsé moi je trouve qu'ici c'est vraiment soft! Je pense que la peur est peut-être un peu démesurée là si je pense... c'est la peur de l'inconnu probablement là ». Cette peur est entretenue par les imaginaires racistes et âgistes qui circulent autour des groupes de jeunes racisés.e.s dans l'espace public et elle influence en contrepartie leur occupation : « (Citoyenne) je sais pas s'il y a moins de tolérance envers les enfants dans les espaces publics, que les gens se questionnent "ah ben là leurs parents les surveillent pas, qu'est-ce qu'ils font là? " Alors que moi, quand j'étais jeune, c'était très normal, on était des gangs de jeunes puis on faisait que se promener dans le quartier ». Cette citoyenne de Vanier ayant grandi dans le quartier se souvient être fréquemment allée au terrain vague de Vanier pour faire des petits feux de déchets ou jouer à la cachette quand elle était jeune, bref pour occuper l'espace de façon informelle : « (Citoyenne) Je ne sais pas si c'est parce qu'ils s'approprient moins cet espace-là ou parce qu'ils se sentent moins à l'aise justement de l'occuper ». Il y a un changement qui s'opère en regard de ce qui est acceptable de faire ou non de la part des jeunes dans l'espace public, de même qu'une dévitalisation des infrastructures leur étant destinées, à l'exception des terrains de sport : « (Citoyenne) Mais si on va dans les lieux comme les parcs, ils sont présents les jeunes. Ils vont faire... jouer au basket, au soccer, peu importe. Je dirais que c'est plus dans ces lieux-là où ils peuvent pratiquer les activités ou peut-être qu'ils se sentent à l'aise et bienvenus ». Le quartier, caractérisé par une population vieillissante, semble donc moins adapté aux besoins, aspirations et désirs des jeunes.

C'est donc dans ce contexte qu'évoluent les jeunes dans Vanier. Je détaillerai dans les prochaines sections comment les profilages se matérialisent dans chaque partie de leur vie quotidienne pour former une trame de fond, celle du racisme de vertu, que j'aborderai finalement au sixième chapitre, afin de nouer ensemble toutes les parties de cette recherche. Les jeunes sont placés.e.s au croisement d'une logique de *prise en charge* sur plusieurs fronts : par leur jeunesse, leur racialisation, leur statut migratoire, leur classe sociale, leur genre, leur quartier – des variables qui font d'eux.elles les candidat.e.s parfaits.e.s pour une intervention différenciée de l'État et des institutions. Dans cette

survisibilité, ils.elles doivent négocier leur quotidien à travers différentes tactiques contre les stratégies de pouvoir que cette prise en charge sous-tend.

## 5.2 « We bring her to school for her to learn, not for you guys to learn about us, you see? » : l'école

L'école représente un aspect central dans la vie des jeunes. Elle est à la fois l'endroit pour rencontrer ses ami.e.s, socialiser, pratiquer des sports, trouver du soutien, bref pour se réaliser à travers différentes sphères. En plus de l'école secondaire, le quartier compte deux écoles pour adultes, soit l'École Boudreau et le centre Louis-Jolliet. Pendant mon terrain, j'ai surtout été en contact avec des jeunes qui fréquentaient ou avaient fréquenté l'école secondaire Vanier. Les récits à l'égard de l'école sont empreints de contradictions. Dans une même phrase, il est possible d'entendre que Vanier est une école « super » et « incroyable », qu'il n'y a « rien de négatif », que les jeunes se sentent « à leur place », mais qu'on peut y vivre plusieurs situations de discrimination. Les jeunes ont indiqué adorer leur école, tout comme plusieurs professeur.e.s, internevant.e.s ou entraîneurs sportifs qui ont marqué ou qui continuent de marquer leur parcours. Cependant, la question des profilages ne peut se réduire à un individu qui serait bien ou mal intentionné. Il importe de regarder comment les discriminations sont rendues possibles dans la vie quotidienne. La complexité que renferme le sujet de l'école témoigne donc de toute celle qui entoure aussi les profilages. Il s'agit d'un rappel que plusieurs éléments peuvent co-exister en même temps, mais aussi, que le rapport qu'entretiennent les jeunes avec l'école et le personnel scolaire témoigne de cette pluralité.

### 5.2.1 L'école secondaire Vanier

Du point de vue de la ville de Québec, l'école secondaire Vanier est considérée comme

(Intervenante scolaire) une école de bassin, on n'a pas aucune concentration. On n'a pas aucune spécialité. On n'a pas aucun programme qui fait que "Wow! Je veux aller à Vanier" tsé. C'est l'école que tu vas parce que tu habites proche, que t'as pas l'option d'aller ailleurs. C'est l'école que tu vas venir si t'as besoin de francisation. On est vraiment l'école avec le plus de nombres de classes d'accueil [dans la ville de Québec].

Ainsi, plusieurs programmes spéciaux ou classes particulières sont concentrés à l'école secondaire Vanier, par exemple les classes d'accueil ou encore le programme de Formation préparatoire au travail (FPT). Ce programme se compose principalement de deux « profils » : les jeunes considéré.e.s comme ayant des troubles de comportement ou d'apprentissage et ceux.celles qui ont des déficiences intellectuelles légères. Les jeunes issu.e.s de l'immigration sont dirigé.e.s vers ces classes par le personnel scolaire si celui-ci considère que la possibilité de réussir le secondaire cinq dans le programme régulier n'est « pas viable » : « (Intervenante scolaire) Le jeune qui va finir accueil trois, exemple à 16 ans, ben là il va avoir une rencontre, tsé c'est là qu'on lui explique que logiquement parlant il pourra pas se rendre à 18 ans pis avoir fait ses cinq années de secondaire. Fait qu'il va être redirigé vers le FPT ». Les jeunes suivent à ce moment un parcours qui alterne études et stages en milieu de travail : « (Intervenante scolaire) Avec la pénurie de main-d'œuvre aujourd'hui, c'est des métiers... Je veux pas diminuer aucun métier, mais tsé c'est des métiers faciles à avoir, même sans ces cours-là. Fait que ça les décourage un peu... tsé beaucoup vont se demander " ben pourquoi je suis encore ici si je peux faire ce métier-là demain matin ? " ». Ils.elles sont donc orienté.e.s vers des emplois socialement déclassés. Le programme FPT est stigmatisé et y être conduit est perçu comme une insulte par plusieurs jeunes et leur famille : « (Intervenante scolaire) ça vient comme détruire leur rêve d'immigration à eux et leurs parents ». Être dirigé.e vers ce chemin peut couper les aspirations de mobilités sociales des jeunes et traduit également une forme de déclassement<sup>13</sup>.

Il existe donc une forme de tri des marginalités fait sur la base de repères normatifs que le personnel enseignant établit. Les horizons d'avenir sont profilés par la répartition des jeunes dans les programmes. Être orienté.e vers la formation régulière, les classes d'accueil ou encore le programme FPT influence la trajectoire des jeune issu.e.s de l'immigration, comme l'explique Tabita, en parlant d'un ami et de sa fratrie :

« On leur a dit "non, vous irez pas en régulier, vous avez pas ce qu'il faut pour aller là". Mais ils se sont tellement battus, ils ont mis leur pied à terre, parce que sinon ils allaient juste se retrouver à Boudreau<sup>14</sup> pis ils auraient juste traîné là. Ils disaient "non, nous on veut notre secondaire cinq". Et ils étaient proches d'avoir tous leurs 18 ans. Ils disaient "non, nous on va finir. On va le faire". Pis [sa sœur] elle a eu les meilleures

---

13. Le tri des opportunités sur le plan scolaire n'est pas un phénomène isolé à Vanier, voir à ce sujet Gilbert (2022) dans le quartier Rivière-des-Prairies.

14. Boudreau est une école pour adultes dans le quartier Vanier.

notes de toute sa classe, alors qu'il y a quatre ans en arrière, elle était en francisation. [...] Et même les profs voyaient ça comme des exceptions. Non, c'est pas des exceptions. C'est des gens qui ont dit "non c'est assez". Les autres l'ont pas fait parce qu'ils avaient pas le courage ou qu'ils savaient même pas qu'ils avaient la possibilité de faire ça.

Les possibilités d'avenir sont donc pensées selon une logique de la minoration. L'institution scolaire répartit les jeunes dans les programmes selon des conceptions déformées de ce qui est possible pour eux.elles, affectant indubitablement les hiérarchies sociales présentes et futures. Il revient donc aux jeunes et à leur famille la responsabilité de revendiquer leur droit à l'égalité des chances – un paradoxe en soi – comme en témoigne une intervenante scolaire, en parlant d'un jeune : « il vient du Centrafrique, il a passé FPT, il y a même pas fait un an. Il était "à problème", ça marchait pas, c'était pas sa place. Pis lui il était comme "moi je le sais que je veux pas faire ce type de travail là. Je vise plus haut". Ben il a ouvert son [entreprise] ». L'intervenante explique ensuite comment « au niveau papier, ce gars-là va rester un décrocheur de l'école secondaire Vanier, parce qu'il va avoir fait quelques mois pis il s'est fait mettre dehors, pis ça a arrêté là tsé. Mais quand tu le regardes lui dans sa vie, ben aujourd'hui il a [plusieurs commerces] ». Il existe cependant cette logique de la responsabilisation, qui incombe aux jeunes de « créer leur propre chance » face aux trajectoires qui leur sont imposées.

### 5.2.2 Les relations sociales à l'école

La violence raciale percole dans les relations sociales entre jeunes à l'école. Cela se traduit par des regards, des gestes, des remarques et des insultes. Le tout passe néanmoins le plus souvent sous le couvert de l'humour ou de la curiosité. Les pratiques discriminatoires entre jeunes sont banalisées et s'inscrivent dans le quotidien de leurs relations sociales. Elles ne sont pas divisées binaires entre jeunes racisé.e.s et blanc.h.e.s, mais peuvent aussi se traduire par un colorisme entre les jeunes. Cela advient, par exemple, dans le fait d'être touché sans consentement : « (Adam) des fois ça paraît débile, mais tu vois ça dérange parce que... j'aime pas tant que tout le monde touche mes cheveux parce que je me sens... j'ai comme une bulle tu vois je veux pas qu'on passe ma bulle ». Lorsque des mots ou des sujets particuliers sont abordés en classe, des jeunes soulignent être regardé.e.s avec insistance :

Tatiana: Quand on parle de l'esclavage...

Aminata: Mais il y en a même qui rient wesh.

Tatiana: Surtout l'esclavage était tellement horrible.

Aminata: Ouais il y en a qui rient qui disent "ouais regardez vos ancêtres " ou des trucs comme ça.

Didier : À chaque fois qu'il y a le mot chinois, tout le monde regarde Jordan.

Jordan: Moi je suis Cambodgien.

Aminata: Ça a même pas rapport avec la Chine.

Ces exemples témoignent d'une survisibilisation et d'une pratique d'étiquetage lorsqu'il est question de sujets qui traversent des imaginaires particuliers, comme une région géographique ou un évènement historique. D'autres fois, il peut s'agir d'injures très directes : « (Tatiana) : c'est ce qu'on entend souvent aussi, traiter quelqu'un de singe, de n\*\*\*\*<sup>15</sup>, plein de trucs comme ça. Plein de paroles que les autres pensent que c'est pas raciste, mais dans le fond c'est raciste en fait ». Les jeunes Noir.e.s sont particulièrement visé.e.s par les insultes et sont la cible des remarques les plus violentes et déshumanisantes : « (Olivier) Il me dit " tu veux une banane " » ou « (Tatiana) Il a littéralement dit genre " on t'a acheté " ».

Ces pratiques discriminatoires entre jeunes peuvent être banalisées par le personnel scolaire qui ne réagit pas immédiatement à la situation pour la recadrer ou encore, pas à la hauteur de sa gravité. D'autres fois, celui-ci utilise les discriminations entre jeunes pour expliquer leurs propres actions discriminatoires, comme si le fait que les jeunes soient violent.e.s entre eux.elles justifiait leur propre violence. Il y a une sophistication des pratiques discriminatoires de la part du personnel scolaire. Les pratiques de profilage s'opèrent alors moins frontalement que par des insultes, mais passent par la surveillance, l'humiliation et le paternalisme. Les jeunes indiquent être davantage surveillé.e.s, par exemple, en regard du port de l'uniforme scolaire ou encore, de la possession du matériel scolaire adéquat : (Adam) il y a une fois j'avais pas mon cahier sur moi et là je voulais pas manquer, je voulais suivre quand même. J'ai emprunté le cahier de quelqu'un pour suivre le cours et [la professeure] est venue me voir. Elle dit " hey c'est pas ton cahier, ce que tu fais c'est un acte

---

15. Dans la recherche, le mot en n (en français et en anglais) sera écrit de cette façon, même s'il a été prononcé par des jeunes qui sont Noir.e.s. Loin de moi l'idée de vouloir effacer la violence vécue par les jeunes, mais je tiens à ne pas reproduire moi-même cette violence, comme il s'agit de mon corps et de ma personne blanche qui effectue le travail de retranscription et d'analyse. Ce choix est également fait dans l'effort de ne pas déresponsabiliser un lecteur qui ne serait pas Noir.e et qui voudrait prononcer ce mot.

de voleur " et tout. Là je me suis senti quand même agressé par ce qu'elle a dit, je me suis senti très mal après ça ». Le profilage peut également se manifester dans le fait de ne pas être considéré.e ou entendu.e lors d'une situation : « (Tatiana) : elle va plus écouter la personne blanche pis c'est comme si toi on s'en fout. Comme si toi ton avis ne comptait pas. C'est vraiment la personne qui est blanche qui est victime, toi t'es tout de suite coupable sans entendre les deux versions ». Il existe donc des pratiques différentielles chez le personnel scolaire, qui jouent sur la confiance que les jeunes accordent à ce dernier. Cette perte de confiance fait également écho à la volonté de savoir du personnel enseignant. Le respect de la dignité et de la vie privée ne se fait pas de la même manière, dépendamment de qui le réclame :

Adam: Littéralement nous quand on avait des problèmes et qu'on devait aller voir [l'intervenante], elle nous obligeait à lui dire... Je veux dire il y a des choses qu'on voulait pas en parler et là elle obligeait, elle forçait à dire.

Aminata: Et elle allait raconter à d'autres profs.

Les jeunes se sentent floué.e.s par la soi-disant confidentialité que le personnel dit garder, eux.elles qui sont d'autant plus visibles dans l'œil de l'intervention scolaire :

Adam: Et puis là toi tu te sens comme si c'était... comment dire...

Didier: Trahison.

Adam: Venant d'une intervenante qui est censée être une référence pour... ça décourage beaucoup.

Ces pratiques sont normalisées et légitimées par le discours de la bienveillance. Il existe une *culture de l'aide*, structurée par la convenance blanche, qui encadre la manière d'interagir et de venir en aide aux jeunes issu.e.s de l'immigration : « (Cassius) in Quebec, in schools people like knowing stuff about other families. That... Imma be honest, that pissed me a lot. So me I'm never open talking to people. I told you last time. I'm not open talking to people because what I'm gonna say is gonna impact my family ». Il en va du contrôle qui s'exerce par les institutions de s'arroger un droit de regard sur des situations, puis de les utiliser à son avantage, pour obtenir du capital social pour le *travail bien fait*. Les informations obtenues sont monnayables dans l'économie de la reconnaissance institutionnelle; posséder davantage de connaissances sur une situation donne une emprise sur le quotidien des jeunes et équivaut à mieux travailler au sein d'une institution qui préconise la volonté de savoir. J'y reviendrai au prochain chapitre – voir *infra* p.141.

(Cassius) Like "how is it at home? what's going on? be open with me, don't be scared." I'm sorry, like no. My little sister she told us like the teacher asked her what does she eat at home and like is my mom and my dad still together [...] The day I went picking up my sister at school, I asked the teacher like why you guys asking those questions to a small girl? What you guys trying to put in her head? Like "no we just ask questions." Ok, ask her questions but don't ask her stuff about the family. Ask questions about school, we bring her to school for her to learn, not for you guys to learn about us, you see?

Cette incursion dans la vie privée des jeunes issu.e.s de l'immigration et de leur famille est faite au nom de la protection et d'une sorte de bienveillance paternaliste que les hiérarchies sociales à l'école et dans le quartier rendent possibles, mais les jeunes savent que les informations partagées peuvent se retourner contre eux.elles. Cette logique sera d'ailleurs au cœur du dernier chapitre, tant tous les récits d'expériences en étaient traversés.

Tatiana: C'est pour ça que maintenant même quand l'infirmière elle vient dans nos classes elle dit " ouais, tsé dites les choses pis on va jamais appeler vos parents... "

Aminata: Moi j'évite.

Tatiana: On va jamais parler... Nous on est comme mmmh bien sûr...

Adam: On a eu des espions... Ça décourage juste de voir que quelqu'un qui est là pour nous aider, fait complètement le contraire.

Les pratiques de profilage effectuées par le personnel scolaire sont appuyées non seulement par les mêmes imaginaires de la déviance et de la délinquance présents dans le reste du quartier envers les jeunes, mais aussi par un certain sentiment d'exceptionnalisme face au reste de la ville de Québec. Cet exceptionnalisme renvoie à la manière pour un groupe de se raconter, de produire un récit de sa propre existence ou pratique, que ce soit sur le plan national, institutionnel, ou dans ce cas-ci, professionnel. La proximité avec les jeunes issu.e.s de l'immigration et racisé.e.s dans une ville majoritairement blanche confère au personnel scolaire le sentiment d'une expertise qu'il peut mobiliser pour renforcer les profilages envers ces adolescent.e.s : « (Tabita) les profs, ils vont pas aller aussi fort parce qu'ils ont un minimum de connaissances et d'éducation, mais ils se pensent absolument permis plein de choses, parce qu'ils sont en contact avec ces jeunes-là... J'en suis convaincu qu'ils pensent qu'ils ont le monopole sur " je sais mieux parce que "... ». Cela produit également un effet de dédouanement chez le personnel scolaire, comme si travailler avec ces jeunes l'absolvait de reproduire des profilages racial ou social : « (Intervenante scolaire) c'est que les gens... aveuglement volontaire là. Tsé des "il n'y a pas de ça ici, on est une école tellement ouverte,

je ne peux pas croire que..." ». Un processus semblable se produit également lorsqu'il est question d'intervention dans les organismes communautaires du quartier, ce que j'aborderai sous peu. Le personnel scolaire et les intervenant.e.s de Vanier se pensent de facto immunisé.e.s contre les gestes racistes que peuvent poser les personnes à l'extérieur de l'école, voire dans le reste de la ville parce qu'ils.elles sont en contact avec des jeunes qui sont issu.e.s de l'immigration et racisé.e.s. Or, ils.elles n'évoluent pas en dehors des contraintes et des forces qui produisent les rapports sociaux. Cela vient individualiser la question des profilages et réduire celle-ci à un enjeu d'intentions : « (Adam) C'est des petites paroles comme ça chez les profs qui blessent quand même, mais je pense pas qu'ils s'en rendent compte, là ».

### 5.2.3 « Pour la démocratie, on part de zéro » : l'invisibilisation des luttes

À la suite d'une initiative de certains membres du personnel scolaire, un comité a été mis en place pour aborder le racisme entre les jeunes. Cependant, lors de l'instauration dudit comité, les jeunes qui s'y impliquaient ont indiqué la nécessité d'examiner plutôt le racisme venant du personnel scolaire. Sans s'en rendre compte, le personnel s'était distancié des enjeux de discrimination pour cadrer le problème autour des jeunes.

(Intervenante scolaire) Il n'y a rien de plus parlant qu'une gang d'ados qui speak out de genre "bien, madame, on vit plus de discrimination de la part du personnel que de la part des élèves." Ça veut pas dire qu'il n'y en a pas au niveau des élèves, mais ça veut quand même dire qu'ils sentent ça plus injuste quand ça vient d'un adulte pis ce qui est normal, parce que ce qu'on leur dit, c'est "faites confiance, faites confiance, faites confiance, parlez-nous." Mais après ça, quand ils parlent ou ils disent des choses... Tsé j'ai plusieurs jeunes noirs qui se faisaient dire, mettons par des TES ou peu importe que genre "chez vous, ça peut être réglé de manière agressive, mais ici, on fait les choses différemment." Pis à part augmenter le niveau de colère chez eux, ça fait pas grand-chose. Fait que qu'est-ce que ça fait après? Ben ils parlent pas.

Les objectifs principaux du comité consistent à aborder les discriminations que vivent les étudiant.e.s issu.e.s de l'immigration et racisé.e.s à l'école. Ceux.celles-ci se mobilisent contre les expériences de profilages, nommées microagressions dans ce cas-ci, et abordent le caractère diffus que peuvent prendre ces discriminations. Les jeunes décrivent comment ils.elles sont associé.e.s aux imaginaires de la délinquance et de la dangerosité et quels en sont les effets concrets dans leur vie quotidienne. Cela peut par exemple se traduire par l'interdiction du port du durag. En effet, cet accessoire de soin pour cheveux est interdit dans l'école, car il est associé aux imaginaires des

gangs de rue. Le personnel scolaire crée tout de suite un amalgame entre le durag et la prétendue appartenance ou l'affiliation aux gangs de rue. Cette association n'est pas anodine et découle des représentations stigmatisantes construites spécialement autour des jeunes hommes noirs, qualifiés de dangereux ou d'agressifs. Les jeunes tentent donc de transformer non seulement les relations sociales quotidiennes avec le personnel enseignant, mais plus largement, travaillent à défaire les représentations négatives qui influencent les relations sociales.

Lors d'une journée passée à l'école secondaire, je converse de manière informelle avec une intervenante pendant l'heure du midi. Elle travaille à Vanier deux jours par semaine et elle se promène entre plusieurs écoles à Québec. Je lui parle de mon projet de recherche et elle commence à me jaser de son travail et des jeunes à Vanier. Elle me dit que les jeunes ici sont beaucoup moins mobilisé.e.s et politisé.e.s que dans les autres écoles de Québec. Elle spécifie que « pour la démocratie on part de zéro, on doit tout leur expliquer », en comparaison aux jeunes de l'école Jean-Baptiste – qui est près du parlement, elle le souligne. Elle explique que les jeunes y sont super politisé.e.s et engagé.e.s : « Tsé ils partent des manifestations à toutes les semaines, mais ici c'est comme si ils savaient moins leurs droits et ils savaient moins comment revendiquer des choses ». Elle me dit que même les étudiant.e.s blanch.e.s de Vanier connaissent moins leurs droits, en précisant qu'ils.elles sont très défavorisé.e.s. Non seulement l'intervenante crée un amalgame entre le fait d'être politiquement mobilisé.e ou non et l'appartenance raciale et sociale, mais il est très parlant qu'elle ne considère pas les jeunes de Vanier comme étant politisé.e.s, même s'ils.elles ont mis sur pied un comité de lutte contre le racisme. Les profilages s'incarnent ici dans le mépris voué aux jeunes issu.e.s de l'immigration, encore une fois dans une logique de minoration de l'agentivité. Cette discussion témoigne du paternalisme qui caractérise l'intervention avec ces jeunes, de facto associé.e.s à une population qu'il faut aider, éduquer, sensibiliser, car elle est sans ressource. Leur capacité à s'organiser et être créatif.ve.s – leurs résistances, leurs désirs et la multitude qu'ils.elles contiennent, pour revenir à Tuck (2009), – est invisibilisée, car elle ne cadre pas avec le récit qui structure l'intervention dans l'école. Les assignations dans l'ordre social sont de ce fait rejouées et les jeunes sont dépossédé.e.s de leurs propres façons de se représenter et de se mouvoir dans les relations sociales.

### 5.3 Discrimination ordinaire et répétée : l'expérience de l'emploi

Parfois, le travail peut être une façon de s'inscrire dans la vie active du quartier, de socialiser et de gagner de l'argent de poche. D'autres fois, il s'agit d'une façon de contribuer à la charge économique de la famille et apporter un revenu supplémentaire à la maison. Au fil des entretiens conduits, l'emploi semble être un sujet particulièrement sensible. Ce que David a vécu lors de sa recherche d'un gagne-pain à Vanier traduit le mépris et la déconsidération avec lesquels les jeunes doivent composer dans leur vie quotidienne.

(David) Je suis allé porter mon CV au Mcdonald, je me rappelle c'était un dimanche. Le lundi matin je suis retourné pis j'ai vu mon CV dans le bac à recyclage. Découpé en deux. Déchiré. Je l'ai vu dans le bac à recyclage, j'ai vu mon nom, mes coordonnées au complet. Après ça je me rappelle que je suis parti aux toilettes du Mcdonald sur Hamel, j'ai pleuré parce que je m'en allais là pour demander : est-ce que je peux bientôt passer en entrevue? Pis je me vois dans le bac, j'étais juste ému là. Je suis parti pleurer après ça je suis rentré à la maison.

Il explique avoir voulu travailler spécifiquement dans cette chaîne de restauration rapide parce qu'il s'agissait d'un emploi d'équipe qui lui aurait facilité l'apprentissage du français. Il se retrouve plutôt à devoir faire face au rejet provoqué par une violence symbolique et économique importante : « (David) ça été une déception là parce que... à la base j'étais là pour m'intégrer pis c'est le boss québécois qui jette mon CV. Je veux apprendre, je veux faire partie de vous ». Cette expérience a été très douloureuse et l'a découragé de passer par les réseaux formels d'employabilité. David s'est plutôt tourné vers ses réseaux de connaissances pour dénicher un travail :

(David) Ça, ça m'a vraiment déçu. Après ça, j'ai pu repostuler nulle part. J'avais imprimé 15 CV à postuler, moi-même je les ai tous déchirés après. J'ai été engagé au [compagnie d'entretien ménager] parce que c'était une connaissance. Le boss m'a juste appelé : "ah ton ami m'a dit que tu voulais travailler, tu peux venir travailler." J'étais comme ok. Je suis parti travailler.

Son expérience n'est pas unique; elle témoigne d'une pratique discriminatoire à l'embauche bien installée dans le quartier et dans la ville de Québec. J'entends à plusieurs reprises comment la candidature des jeunes pour un emploi est fréquemment reçue par un silence radio de la part des

employeur.e.s. L'expression *violence de l'ordinaire* prend alors tout son sens. La pratique est tellement répétée dans le temps qu'elle mène à un sentiment d'habitude chez certain.e.s jeunes :

(David) Jamais de nouvelles. C'est arrivé à beaucoup de personnes je pense. Moi j'en connais une dizaine. Parce que j'en ai parlé après pis il a des gens: "ah j'ai vécu la même chose!" Il y en a qui me disait: "ah tu vas t'habituer." Il y en a qui me disait ça! Pis ça c'était encore plus bizarre pis plate pis décourageant. Tu vas t'habituer?! C'est quoi ça, tu vas t'habituer? Ça veut dire que cette personne là, ça fait plus que cinq fois.

Lorsque les jeunes arrivent à percer sur le marché du travail, ils.elles décrochent généralement des emplois précaires dans le milieu de la restauration rapide, de l'entretien ménager, dans les magasins grande surface, ou encore les services de sécurité. Les conditions y sont éprouvantes et les horaires sont difficilement conjugables avec le reste de leur vie. Ils.elles y vivent des expériences répétées de violence et de racisme de la part des client.e.s :

(Aminata) Il y avait moi à la caisse pis là [le client] a dit "il y a pas une autre personne pour me servir?". Pis là je dis "monsieur justement je suis là pour ça." Pis là il dit "appelle ton collègue", j'appelle mon collègue ok, pis là mon collègue il prend sa commande... il veut son café ok, je commence à faire son café pis là il dit que vu que moi j'ai touché son café, il veut plus le café.

Dans ce genre de situation, les patron.ne.s ne semblent pas écouter les jeunes, ni vouloir prendre leur défense : « (Aminata) Ma boss s'en fout. Elle m'oblige à répondre à tous les clients, racistes ou pas. Pis elle s'en fout de ce que je me fais dire ». Les pratiques discriminatoires venant des client.e.s semblent complètement normalisées et les jeunes doivent composer avec celles-ci, puisque répondre aux commentaires et aux actions racistes est considéré comme irrespectueux et peut compromettre leur emploi. D'autres fois, il s'agit de racisme de la part des collègues de travail :

(Aminata) Le truc c'est que la meuf, elle me prend pour une poupée carrément. Genre elle arrive, elle me tire les cheveux "Oh c'est des vrais! Oh! Attends je peux toucher ta peau? C'est comment? Est-ce que tu te sens bien?" C'est quoi le truc en fait? Ben toute façon je vais démissionner donc je m'en fous.

Lorsque je la questionne au sujet de sa démission prochaine, elle me dit vouloir quitter l'emploi à cause de ce genre de situation, mais aussi parce que « (Aminata) la patronne elle nous exploite ». Les jeunes ont conscience du fait que l'on profite d'eux.elles. Cette situation est d'autant plus présente depuis la pénurie d'employé.e.s à laquelle plusieurs commerces font face :

(Intervenante jeunesse) Il y a une conjoncture vraiment intéressante en ce moment au fait que depuis la pandémie, il y a personne pour travailler. C'est vide partout, pas parce que le monde veut pas, c'est juste vide partout pis les employeurs c'est des... pas fins. Pis ça fait que justement ça se peut que t'aille mettre un ti-jeune de 12-13 ans qui sait pas parler [français] au service à l'auto parce que t'as personne dans ta cuisine anyway! Tsé c'est ça qui est plate, j'ai l'impression qu'à quelque part les jeunes en ce moment c'est eux autres qui servent de bouc émissaire de tout le monde parce que personne le fait.

Quitter cet emploi ne signifie pas nécessairement l'amélioration des conditions de travail cependant. Les emplois disponibles ne sont souvent pas mieux. Plusieurs des jeunes rencontrés.e.s, ont partagé des expériences de discrimination avec leur employeur.e.s :

(Adam) On dirait qu'il aime pas les... il aime pas les... je sais pas, mais qu'il aime pas les Noirs. Et je suis pas le seul à le dire. Parce que je travaille avec mon ami, il m'a dit littéralement la même chose, qu'à chaque fois on dirait qu'il a plus de traitements de faveur pour les employés blancs que nous. Ça m'a énervé. Parce qu'il y a des gens qui niaisaient fort là-bas et moi quand j'arrivais en retard de 2 minutes, il me criait dessus. Ça fait chier.

Parfois, le fait que les jeunes ne connaissent pas leurs droits sur le marché du travail fait en sorte que des employeur.e.s peuvent carrément imposer des pratiques illégales :

(Intervenante jeunesse) J'ai des jeunes "hey je travaille depuis genre 1 mois, j'ai toujours pas reçu ma paye. " [...] Il y a clairement des employeurs qui sont des Québécois depuis toujours là... pis qui ont leur resto depuis toujours pis c'est des petites bineries pis ils checkent pas... ils s'en foutent qu'il ait payé le jeune ou pas...

Plus encore, un commerce entier peut se faire profiler en raison de l'identité de son propriétaire. Par exemple, le quartier Vanier compte quelques épiceries de produits africains. Dans un des cas, les employé.e.s et le propriétaire avaient remarqué une présence policière accrue près du commerce lors de la pandémie de COVID-19, comparativement aux autres commerces du quartier. Ils.elles ont réalisé que des citoyen.ne.s appelaient la police pour s'assurer que l'épicerie respectait les normes sanitaires : « (Cassius) We were having police coming here everyday. Almost everyday. At that point I was having a police guy on the door checking if people are cleaning their hands and having the mask on ». Cela témoigne d'une mise en surveillance et d'un traitement différencié basé sur la nature du commerce et des imaginaires racistes construits autour de lui relativement à la convenance du quartier. Les citoyen.ne.s présumaient que l'épicerie africaine respectait moins les normes sanitaires que le Maxi du coin, mais aussi, qu'il s'y tenait des pratiques informelles, voire illégales, étant donné que le commerce était tenu par des personnes racisées et issu.e.s de

l'immigration. Un autre exemple illustre le même processus. Cassius m'explique qu'une personne blanche est déjà entrée dans l'épicerie pour demander s'ils y vendaient du cannabis :

(Cassius) He was like: "les gars là je vais être sérieux avec vous, moi là je veux pas snitch, je veux pas parler aux policiers. Est-ce que vous vendez du weed? " [...] [my friend] said "why do you say that? " [the client] said: "No because, you seem like guys who smoke. " [...] Why did he come and ask us weed, just because we're black? What was the reason asking us weed? I was like... And he lives down there! I know where he lives!

#### 5.4 Spatialité et profilage : le logement

Le quartier Vanier est constitué de trois secteurs principaux : le premier au nord de la voie ferrée, le second au sud et le troisième près de la rivière Saint-Charles. Ces trois zones sont occupées autant par des maisons unifamiliales, un parc locatif d'appartements, des condos et des logements sociaux : « (Citoyenne) On retrouve vraiment de tout. Tous ces gens-là sont appelés à se côtoyer, dans le fond. Pis ils ont tous différentes réalités. » Il existe donc différents niveaux de défavorisation sociale et matérielle, mais la pauvreté tend à être concentrée dans des poches précises, telles que le domaine du parc Savard, le secteur Monseigneur-Plessis, les habitations Claude-Martin et le HLM Place de la Rive. Les familles issu.e.s de l'immigration sont principalement centralisées dans les deux derniers espaces. Un tri s'opère en termes d'occupation des logements dans la ville de Québec : « (Tabita) les propriétaires veulent pas prendre des personnes immigrantes, personne en parle à Québec là, ils veulent pas prendre les personnes immigrantes à cause ils disent qu'ils vont détruire la maison ou peu importe ». Il existe donc un véritable stigmatisme autour des personnes issu.e.s de l'immigration, ce qui génère des pratiques de profilage et entrave l'accès au logement pour les familles racisées qui arrivent à Québec. Les expériences racontées dans le cadre de cette recherche concernent surtout le HLM Place de la Rive et les habitations Claude-Martin.

La Place de la Rive est une habitation à loyer modique (HLM), supervisée par l'Office municipal d'habitation de Québec (OMHQ). Plusieurs activités y sont organisées et plusieurs services sont offerts aux familles. Une des Maisons des Jeunes (MDJ) du quartier se trouve dans les habitations et le terrain de basket-ball, qui sied au centre des immeubles, est aussi un endroit que les jeunes apprécient particulièrement.

Dans le cas du secteur Claude-Martin, ce dernier est qualifié comme « une poche de défavorisation », « dangereux pour les enfants à cause des voitures », où « il y a plus rien ». Les appartements à louer y sont décrits comme « pas très salubres » et « pas vraiment chouettes ». Faute de trouver un logement dans un autre secteur, les personnes réfugiées qui arrivent à Québec y sont régulièrement placées. Le récit d'un des jeunes rencontré.e.s illustre cette dynamique de délaissement planifié:

(David) Dans le fond quand on est arrivé, on est allé direct dans un hôtel pis le temps qu'on était resté dans cet hôtel-là, c'était pour le processus de trouver un appart. Et l'appart, il y avait un monsieur qui nous aidait du Centre multiethnique. Après quelques semaines, il l'avait trouvé pis nous autres on savait pas c'était quoi le processus, mais on nous avait trouvé un appart [...] Dans ces blocs là c'étaient des voisins immigrants aussi, c'étaient des nouveaux immigrants qui provenaient de partout : du Centrafrique, Congo, Tanzanie, Burundi... un peu de partout. C'était comme cinq blocs un à côté de l'autre pis c'étaient juste des immigrants dedans, fait que tsé il y en avait beaucoup...

Il existe un désengagement dans ce secteur d'habitation, autant envers les immeubles que les personnes qui y logent. Comme les bâtiments ne sont pas gérés par la ville, ce sont les propriétaires et les logiques marchandes qui régissent le parc locatif. Les infrastructures sont en mauvais état et parallèlement, les locataires y sont laissé.e.s à elles.eux-mêmes : « (David) il y avait personne pour nous montrer... je me sentais pas bienvenu genre ici. Parce que je voyais des immigrants avec des immigrants, moi j'étais avec des immigrants. Qui était là pour nous accueillir? Personne. On a juste vu [une intervenante] pour nous montrer notre appart. "Ah, est-ce que vous êtes contents? Oui? Bye." Fait que je me sentais pas accueilli dans ce pays-là, dans cette ville-là ». Au milieu du secteur Claude-Martin, la vie s'écoule tranquillement : « (David) On vivait la même chose. Tiens, le matin tu te lèves, une personne normale, t'as des rendez-vous, t'as des trucs à faire. Mais quand tu te lèves pis que tu vas juste vivre la journée, tu sais pas quoi faire, c'est plate. Ton voisin, il vit la même chose. Ça je détestais ça ». Le logement traduit les pratiques d'exclusion, mais aussi la violence d'être responsabilisées pour celles-ci. Les personnes issues de l'immigration sont regroupées dans les mêmes zones du quartier, puis il leur sera ensuite reproché de ne pas « s'intégrer » assez rapidement ou de rester « entre eux » : « (Divine) Si tu veux ton but premier, c'est que nous, en tant qu'immigrants on s'intègre, disperse nous un minimum. Comme quand tu vois juste les blocs Claude-Martin là, tu traverses la rail de train, tu vas voir des Noirs. Comme tu vas avoir un côté, ça va être diversifié, mais je sais où aller trouver les Noirs et où ne pas les trouver ». En termes de composition sociodémographique et de conditions de logement, il existe donc une séparation claire

entre ce secteur et le reste du quartier, voire avec le reste de la ville de Québec, ce qui crée inévitablement des tensions entre les personnes qui se côtoient à Claude-Martin :

(David) L'intégration c'était difficile, mais c'était des voisins qui comprenaient tous rien de l'hiver, de comment s'adapter... fait que c'était vraiment difficile à vivre avec des voisins québécois, qui eux savaient comment ça marche pis...Tiens les rues étaient utilisées par des chars des... des gens d'ici, nous on avait pas d'autos, mais c'est nos enfants qui couraient dans la rue.

Les personnes issues de l'immigration sont ainsi tenues responsables de ces tensions, de même que des conditions d'insalubrité : « (David) tsé ces gens-là c'est peut-être eux qui chialent que on est... sont pas en sécurité, c'est sale nanana. Mais qui refuse de nous offrir des conditions de vie ». Les conditions dans lesquelles se trouvent les blocs Claude-Martin sont racialisées, alors que tout le processus d'abandon et de désinvestissement est invisibilisé : « (David) Si tu laisses des gens abandonnés tu peux pas chialer parce qu'ils font pas des affaires que tu veux en même temps ». L'adaptation à cette nouvelle vie doit donc se faire de manière individuelle et par essais et erreurs. Alors même que ces personnes n'ont pas accès à des conditions matérielles et symboliques décentes lors de leur installation dans le secteur, il leur revient également de franchir un pas de plus pour demander une aide supplémentaire qui reste insuffisante, voire insultante :

David : Si vous avez des questions, appelez nous. C'était ça qu'ils disaient. Ils nous laissaient comme des petites cartes de business là. Si vous avez des questions, appelez nous. Mais tiens! Appelez nous! Ben oui on va t'appeler, on va te parler! (rire) Non. On la prenait pis on la jetait aux poubelles. Qu'est-ce qu'on ferait avec? Rien.

Ainsi les pratiques de profilage en logement ne peuvent se comprendre sans poser un regard plus global sur les conditions matérielles et symboliques des jeunes et de leur famille. Ceux.celles-ci sont placé.e.s à l'intérieur de zones de Vanier qui sont elles-mêmes stigmatisées par le reste du quartier. Les pratiques de profilage nous permettent également de comprendre comment la concentration de cette population dans Claude-Martin, par exemple, influence la mobilité de cette dernière, puisque sortir du secteur implique de savoir où aller :

(David) Et les autres personnes sentaient la même chose aussi. On le voyait dans les yeux de tout le monde qu'on est pas... je connaissais pas autre chose que Vanier. Je sors de Vanier pour aller où? Je sais pas. J'ai peur de me perdre. Mes amis vont sortir pour aller où? On est pogné ensemble dans Vanier. Claude-Martin, tu restes là. T'imagines rester un an à Vanier? J'étais jamais sorti de là.

Pour sortir de Vanier à partir de Claude-Martin, il faut traverser le quartier en entier, puisque le secteur se situe au nord de la voie ferrée. Il y a donc plusieurs obstacles physiques et symboliques à franchir. L'enfermement spatial et social des jeunes dans l'espace du quartier Vanier est symptomatique du profilage des mobilités et des opportunités. Sortir, mais pour aller où, quand rien ne vous attend de l'autre côté ?

Finalement, les relations familiales des jeunes issu.e.s de l'immigration subissent également les effets néfastes des discriminations. Certain.e.s jeunes ne peuvent habiter avec toute leur famille immédiate puisqu'il n'y a pas de logement assez grand disponible: « (Tabita) fait qu'ils vont se retrouver dans un HLM ou peu importe. Une famille de sept, une famille de dix, ben ils vont leur mettre en deux appartements différents ». C'était le cas d'un des jeunes rencontré.e.s : « (Olivier) moi j'habite ici à Vanier. Ben j'habite aux deux, en haut pis ici ». « En haut » signifie le secteur Claude-Martin, où il réside avec une partie de sa fratrie dans un appartement, et « ici » réfère à la Place de la Rive, où ses parents vivent avec le reste de la famille. Les pratiques en logement font en sorte que des familles sont séparées, ce qui constitue une pratique non-agentielle de profilage. Notre organisation sociale rend une fois de plus le déroulement de la vie quotidienne des jeunes et de leur famille particulièrement difficile, alors que les responsabilités sont décuplées pour l'aîné.e, qui se voit parentifier et doit prendre soin de ses frères et sœurs, et que la famille ne peut vivre ensemble sous un même toit.

### 5.5 « I'm trying to make my parents proud » : la famille et la communauté

Il s'agit ici d'ouvrir une toute petite fenêtre sur l'élément significatif que la famille représente pour les jeunes issu.e.s de l'immigration dans Vanier. Celle-ci est centrale dans leur vie quotidienne. La famille n'inclut pas seulement les liens biologiques, mais aussi la famille de cœur, les ami.e.s, la communauté bref, les personnes qui partagent une compréhension de la même réalité, un réseau d'affinités et de solidarités : « (Cassius) [I have a] friend, that I call my brother. It's not really my brother, but we call each other brother ». Face à un quartier et une ville parfois hostiles ou difficiles à naviguer, la famille incarne le principal filet de sécurité et de support pour ces jeunes. En retour, les parents peuvent également s'appuyer sur eux.elles pour traverser la vie quotidienne :

(Intervenante scolaire) Il y en a énormément qui ont des gros rôles à la maison. Donc qui va aider que ce soit financièrement, que ce soit manuellement, dans les tâches ménagères, à garder les petits, à tenir la maison parce que maman, papa travaillent énormément. Il y en a beaucoup qui vont avoir des rôles de jeunes adultes, tsé y'ont eu des passages d'immigration assez incroyable pour la grande majorité ce qui fait en sorte qu'ils ont vraiment vieillis.

Face aux nombreuses barrières systémiques rencontrées par les familles, sans compter que certaines ne parlent pas le français, les enfants doivent rapidement prendre des responsabilités et ce, à un jeune âge. Ceux.celles-ci jouent un rôle central pour permettre à la famille de se maintenir la tête hors de l'eau :

(Actrice du communautaire) Tsé nous on a des enfants qui viennent ici faire la traduction pour les parents, faire l'épicerie pour leurs parents. Il a fallu mettre des règles parce que c'est un enfant de 12 ans qui va traverser Vanier avec les sacs d'épicerie, ça se peut comme pas là. Fait qu'il a fallu mettre des règles. Tsé nous notre épicerie, on a ouvert une plage horaire de soir pour justement pallier à des choses, mais sinon c'était de jour, fait que tsé l'élève fallait qu'il manque l'école, venir chercher l'épicerie de ses parents, venir faire la traduction de ses parents... tsé ça marche comme pas faire ça là.

Ce type de responsabilité ne devrait pas incomber à ces jeunes, pourtant, nos modes de fonctionnement rendent nécessaire leur parentification. Ils.elles doivent pallier les manques créés par nos institutions pour répondre aux besoins de leur famille. De plus, puisque les parents ont souvent sacrifié une partie de leur vie pour s'installer à Québec et tenter d'offrir de nouvelles opportunités à leurs enfants, les jeunes vivent parfois avec le sentiment de devoir leur rendre la pareille : « (Cassius) my mom and my dad always told me "we did our best to come here for you guys, to have a good future and your kids to have a good future. " [...] That's you guys choice, you made this for us, to have a good life in the future. So we're gonna make you proud ». Cette situation peut mettre beaucoup de pression sur ces dernier.ère.s :

(Divine) C'est un poids que même si je ne le veux pas, j'ai pas le choix. Pis c'est un poids que tous les jours je marche avec, chose que certains immigrants peuvent comprendre aussi, que tu sois le premier ou le dernier ou celui du milieu. Il y a beaucoup d'attentes. Après, comme on dit, ça dépend des familles, mais une grande majorité c'est ça.

Les jeunes issu.e.s de l'immigration développent donc un immense sentiment de loyauté envers leur famille et celui-ci se matérialise dans le fait de se rendre disponible et de savoir jongler avec tous les domaines de la vie quotidienne :

(Cassius) Every kid going at Vanier school right now, if you ask them one thing they'll be like "I'm trying to make my parents proud. " You see? Like they try to make each and every parents of them, proud of them. You'll be seeing, he'll be doing his homework, basketball or soccer, he's giving himself a 100%. And he knows that if he wanna play, his notes have to be high. He was just trying to make his parents proud. You gonna see a kid that... you gonna say "he doesn't listen in class, he doesn't do this..." but you don't know what's going on behind.

La famille et la communauté forment notamment un réseau de solidarité autour des jeunes de Vanier : « (Intervenante jeunesse) Tout le monde s'aide tout le temps ». Ils.elles préfèrent compter les un.es sur les autres plutôt que de se tourner vers les institutions lorsqu'ils.elles sont dans le besoin. Par exemple, avec le programme d'aide alimentaire, sur l'heure du midi, à la cafétéria de l'école secondaire :

(Actrice du communautaire) C'est pas rare de voir justement qu'il y a des élèves qui travaillent [qui] vont payer leur repas à d'autres élèves qui travaillent pas. Les personnes qui viennent ici ont une vision beaucoup plus communautaire là, que les Blancs tsé si je peux dire ça de même. Fait que tsé tu vas voir mettons une personne africaine, ils vont payer pour comme quatre autres élèves. Parce que lui il travaille tsé, pis là quand il y aura plus d'argent ben ça va être un autre élève qui va payer pour sa gang de chums.

Nos institutions ne sont pas habituées à ce modèle de redistribution. L'aide est plutôt orientée de manière à identifier et combler les besoins individuels, sans ce partage *par le bas* : « (Actrice du communautaire) Les écoles, ce qui nous disent aussi c'est que ça devient difficile pour eux d'identifier c'est qui les familles qui auraient des besoins, parce que les écoles ont des budgets là pour aider les familles, mais ils arrivent pas à identifier qui ils doivent aider là ». La vie en communauté est pensée et vécue de façon à prioriser les alternatives d'entre-soi, moins stigmatisantes, plutôt que celles provenant de l'extérieur. Il peut s'agir ici d'une réponse aux expériences répétées de discrimination au contact des institutions québécoises et des personnes blanches plus largement. Les jeunes issu.e.s de l'immigration peuvent chercher à se rapprocher de personnes qui comprennent leurs propres expériences vécues et avec qui ils.elles semblent partager une proximité dans les trajectoires de vie :

(Intervenant jeunesse) Habituellement moi je remarque que les jeunes auront tendance à interagir beaucoup plus avec les gens qui leur ressemblent et pas... Ils vont avoir, parfois par peur ou parce qu'ils ont déjà vécu un comportement qu'ils qualifient, eux, de discriminatoire ou de raciste à l'école ou dans d'autres milieux qu'ils fréquentent. Et ce qui va faire en sorte que ça va créer une réticence à aller vers l'autre, à aller fréquenter les autres personnes, y compris les jeunes de la société d'accueil, les Québécois.

D'ailleurs, ces expériences de profilage et leurs intrications dans la vie quotidienne affectent également les dynamiques familiales des jeunes. Les parents qui ont aussi vécu des expériences de profilages et qui n'ont pas été entendus ou crus peuvent parfois avoir tendance à banaliser certaines actions dénoncées par les jeunes. Or, ce n'est pas par indifférence, mais parce qu'« (Tabita) ils ont peur que les enfants se blessent ». Il y a cette mémoire des discriminations vécues par la communauté et la famille qui fait en sorte que celles-ci peuvent préconiser le silence comme tactique de résistance : « (Intervenante scolaire) c'est que même à la maison c'est pris différemment parce que souvent les parents aussi ont vécu des injustices, ils veulent pas que les enfants soient embarqués dans tout ça ». Cela peut être difficile pour les jeunes, qui se retrouvent alors avec peu d'espaces pour déposer ces expériences et en parler : « (Intervenante scolaire) Fait que même quand c'est des injustices vécues à l'école, le jeune a pas la place d'arriver à la maison pis dire "aujourd'hui j'ai vécu ça, ça, ça..." parce qu'il y aura pas de suite. Ça va être comme "ben c'est comme ça, ici c'est comme ça. Voici ta place, voici comment agir." Fait que là encore une fois, ça va être plus mis sous silence, que mis en parole ».

#### 5.6 « J'ai peur qu'un Blanc me voit » : surveillance, survisibilisation et l'expérience des commerces

Les commerces dans le quartier Vanier sont principalement des dépanneurs et des magasins à grande surface. Il y a également un centre commercial en revitalisation, le Fleur de Lys. La circulation dans ces lieux constitue un autre mode de surveillance des jeunes issu.e.s de l'immigration dans Vanier. Fréquenter les commerces selon la convenance de la familiarité blanche signifie pour les jeunes la mise en danger d'être potentiellement profilé. Les jeunes comme les intervenantes en contact avec elle.eux rapportent un traitement différencié de la part des employé.e.s dans les commerces : « (Intervenante scolaire) Quand j'entends le jeune qui me dit "Ah mon sac à dos s'est fait fouiller instantané ou je peux pas garder mon sac. Je rentre dans un magasin, je le sais que je me fais suivre." Pour moi c'est... c'est fou tsé ». Ce type de situation n'est

pas anecdotique et ne relève pas d'un.e employé.e mal intentionné.e; il s'agit d'une culture généralisée de la surveillance envers les jeunes issu.e.s de l'immigration et racisé.e.s, qui s'étend jusque dans les commerces. La prétendue position d'autorité occupée par les employé.e.s leur donne le pouvoir de policer les actions des jeunes, car ceux.celles-ci s'inscrivent dans les imaginaires de la délinquance : « (Adam) Mais moi ça m'a fait rire un peu de voir ça parce que c'est vraiment débile. Genre on rentre pour payer, eux ce qu'ils font, ils nous suivent, ils nous surveillent. Et c'est pas arrivé une fois, c'est arrivé déjà... Même cette année ça continue ». La seule présence des jeunes est interprétée comme un risque de vol, bien davantage que la circulation d'une femme blanche, par exemple. Cette vision est rattachée aux représentations racistes qu'incarnent les corps noirs et racisés dans l'espace public, corps reliés aux imaginaires de la dangerosité et de la criminalité et qui justifieraient le besoin de surveillance accrue<sup>16</sup>. Les personnes noires transgressent les normes de la convenance blanche seulement en déambulant dans l'espace. Une action aussi ordinaire que s'acheter une boisson sur le chemin du retour de l'école devient une autre possibilité d'être profilé : « (Aminata) J'ai acheté du Fanta pis je suis sortie. Le truc il a même pas sonné genre le mec il était là pour surveiller là il m'a appelé pis il a dit je veux vérifier si t'as vraiment acheté. Pis genre j'ai dû lui donner mon reçu pour qu'il regarde si j'ai vraiment acheté genre ». Dans les commerces à grande surface, tels que le Dollarama et le Walmart, ce type de pratiques semblent encore plus problématiques. En témoigne un jeune, à qui on a demandé avec ses amis d'ouvrir leur sac, alors qu'ils ne faisaient que marcher dans les rangées :

(Adam) C'est pour ça nous on veut plus aller au Dollo là-bas. [...] Ça m'énervait parce qu'on était... on s'entend bien, on était trois Noirs, il y a d'autres Blancs qui passent. Ils se préoccupent même pas d'eux. Fait que c'est juste nous, tu vois? Et là moi des bhay comme ça, ça m'humilie fort. Ça touche à ma sensibilité tu vois? Je peux pas... J'arrive pas à accepter ça.

Cette micro surveillance des faits et gestes quotidiens, où même la déambulation dans les allées d'un magasin est scrutée, force les jeunes à modifier leurs comportements pour compenser la projection raciste et âgiste qui fait d'emblée d'eux.elles des délinquant.e.s :

(Aminata) Quand moi je rentre dans un magasin et tout, je fais tout pour pas être trop proche des trucs parce que j'ai peur qu'un Blanc me voie pis il va dire "ah elle a essayé

---

16. La relation construite entre les corps Noirs et les imaginaires de la criminalité est interrogée en profondeur dans l'incontournable *Policing Black Lives* de Robyn Maynard (2017).

de voler un truc." Quand je vais au Walmart par exemple pis je suis genre dans les rayons et tout genre je fais tout pour pas trop m'approcher des rangées parce que genre quand les gens ils passent et tout ils ont tendance à regarder pis genre je veux pas qu'on pense que je suis en train de voler un truc.

Aucun bénéfice du doute possible pour les jeunes, que le postulat d'une culpabilité sans motifs. Avant même d'entrer dans un commerce, ils.elles sont étiqueté.e.s comme un danger potentiel à l'égard des revenus de ces entreprises. Des multinationales comme Dollorama et Walmart, qui enregistrent des profits annuels monstres, amènent leurs employé.e.s dans les derniers retranchements des violences symboliques – celui d'enlever la dignité de circuler librement sans être surveillé.e et ainsi, (re)produire le stigmate du délinquant. Pour les employé.e.s, le déclassement social qui consiste à travailler dans un endroit comme Dollorama s'accompagne également d'une forme de reprise de pouvoir. Celle-ci s'actualise à travers la surveillance accrue de ceux.celles considéré.e.s comme plus bas qu'eux.elles dans la hiérarchie sociale du commerce et du quartier : « (Didier) On dit que le client est roi, non? Tu travailles au Dollo, t'es pas bien payé là. Pourquoi tu veux faire la loi? ». Parfois, les employé.e.s vont aussi déléguer la tâche de surveiller les jeunes à leurs pairs : « (Omar) J'ai déjà travaillé dans un Dollorama à Vanier avant. [...] Pis je voyais mes collègues, des vieilles madames, quand des petits enfants ou des gens de d'autres cultures ils viennent, ils sont en mode "va les checker, check les bien" ». Il s'agit non seulement pour les employé.e.s blanc.he.s d'une façon de se dédouaner de leurs pratiques discriminatoires, mais aussi d'une double violence pour ce jeune qui doit surveiller « l'un des siens » :

(Omar) Je sais qu'ils vont rien faire. Pis quand ils arrivent à la caisse, parce que je travaille à la caisse, je prends toujours le temps de les accueillir et tout, vous voulez un sac tout ça. Je pense que le fait de vouloir les checker, c'est ça qui fait qu'ils dérivent un peu. Si on les traite comme des gens civilisés, qu'est-ce qu'ils vont faire de mal? C'est vraiment l'approche et le comportement de nous-mêmes envers eux qui fait qu'ils sont comme ça. Mais si on fait tout le contraire ou on les considère vraiment comme des Québécois, parce que c'est des Québécois ben je pense qu'il y aura moins de problèmes.

En transgressant les normes de la convenance de la familiarité blanche, les jeunes sont altéré.e.s comme déviant.e.s dans les espaces commerciaux du quartier. Au sujet des commerces de proximité, qui sont souvent des dépanneurs dans Vanier, les expériences racontées étaient cependant plus positives. Il peut s'agir d'une occasion de socialisation, par exemple, pour un jeune qui viendrait de s'installer dans le quartier :

(David) Il y a comme un petit dépanneur sur rue Plante je pense. J'entrais là pis je pointais du lait, je pointais du savon pis le monsieur allait le chercher pis il était super gentil. Ça c'était comme la petite socialisation avec des Québécois. Il y avait un petit casse-croûte aussi à côté. On allait là manger une poutine, fait que ça c'était le fun. C'était la partie le fun de Vanier (rire).

Il existe néanmoins toujours cette tension d'être perçue.e comme de « l'extérieur » et donc, considéré.e comme un potentiel danger. L'altérisation s'inscrit dans la façon même de fréquenter les commerces, ainsi que dans les relations sociales avec les commerçant.e.s.

### 5.7 « On les bat avec nos baskets tu vois? » : le sport

Le sport tient une place importante dans la vie des jeunes interrogé.e.s. Comme vu précédemment, il s'agit non seulement d'une manière d'occuper les espaces extérieurs de Vanier en se sentant légitimes de le faire, mais aussi, de créer un sentiment d'appartenance et de communauté avec leur école et leur quartier. J'ai rencontré Omar après son quart de travail dans un restaurant du quartier Limoilou. Nous nous sommes assis dans un petit square en face de celui-ci pour discuter. Ayant lui-même grandi dans Vanier, il me raconte à quel point le fait d'être devenu coach sportif pour les jeunes du quartier lui est significatif : « (Omar) Je suis encore là-bas, je coache là-bas, j'ai un bon rapport avec les élèves, ils savent que j'étais à l'école, ils savent que j'étais déjà à leur place. Je trouve vraiment l'exemple de dire, j'étais à votre place, si moi j'ai réussi, vous allez réussir ». Il existe entre les jeunes une complicité qui ne peut se créer que par le fait d'avoir partagé une réalité commune. À l'inverse de la majorité des acteur.rice.s que les jeunes rencontrent dans l'ordre social du quartier, soit des femmes blanches qui n'habitent pas Vanier, les coachs sportifs partagent cette proximité; celle d'être issu.e.s de l'immigration, voire, d'avoir habité dans le quartier ou fréquenté leur école secondaire. Pour Omar, faire partie d'une équipe sportive a été important et est synonyme de fierté : « Quand on leur dit que ce que vous représentez, c'est une équipe, c'est une école, c'est Vanier, dans votre torse, c'est pas pour rien. Je veux vraiment leur inculquer le sentiment d'appartenance qu'on a à l'école parce qu'il est vraiment cool ». Il s'agit en effet d'un vecteur d'appartenance fort, qui résonne encore avec les jeunes qui fréquentent l'école secondaire.

Chercheuse: Ah ben vous faites du sport! Pis ça, comment ça se passe?

Tatiana: Ça, ça va très très bien!

Aminata: Ça va très bien ouais!

Intervenante scolaire: Moi je tiens à dire aussi, petite précision. Ça va très bien, pis les coachs sont majoritairement issus de l'immigration aussi.

Adam: Ça aide ça.

Chercheuse: Quand vous jouez contre d'autres écoles, ça comment ça se passe?

Olivier: Ça, ça va pas.

Dans la pratique du sport, il existe donc une rupture entre l'intérieur et l'extérieur de Vanier. Les imaginaires racistes et classistes sont reproduits à l'endroit des jeunes lorsqu'ils sortent du quartier. Face à la blancheur de la ville de Québec, et donc à celle des équipes sportives, les jeunes se font renvoyer le stigmate de l'étrangeté et du mépris : « (Tabita) Crime, on allait jouer à Donnacona, c'est comme si ils avaient jamais vu de Noirs de leur vie. Pis on est à 30 minutes, à 40 minutes. Tsé ils étaient tous là genre qu'est-ce que c'est ça. Nous à part [nom] tout le monde était Noirs ». Ils.elles doivent composer avec des interactions d'une grande violence, alors qu'il est attendu d'eux.elles qu'ils.elles ignorent ces situations : « (Omar) La plupart du temps, il y a plus de Noirs que de Blancs [dans l'équipe de Vanier]. Les gens le voient pis il y a des rires, il y a toutes sortes de choses que moi j'essaye d'ignorer et j'essaye d'inculquer ça à mes jeunes ». Par exemple, lorsqu'Adam a été visé par un adversaire blanc, encouragé par le public dans les gradins :

(Adam) Les supporters, ils étaient en train de l'encourager à dire: "arrête ce noir" et tout. Et là après lui, je sais pas ce qu'il avait mais il voulait se battre contre moi tu vois. Ouais il faisait des fautes, il me frappait partout. Et là après j'ai dit à l'arbitre de le surveiller parce que ce qu'il faisait c'était pas réglo. Mais après, ça me faisait rire parce que moi j'étais déjà en train de gagner tu vois? Moi je m'en foutais un peu de ce qu'il faisait. Mais après à la fin il vient, il m'attrape, il commence à me pousser, il voulait se battre.

Ou encore, dans cette situation partagée par Tatiana, qui assistait à un match contre une autre équipe de Québec :

C'est une équipe où il y avait genre pas de Noirs. Dès qu'ils sont rentrés dans le gym "ouais tsé on va les battre, comme c'est genre des Noirs on s'en fout d'eux." Pis au final ils sont venus ici, on les a tabassés comme pas possible. Le gardien je sais même pas s'il a arrêté quelques buts. Pis à la fin, il a commencé à lancer des ballons dans l'école, à crier dans l'école, à lancer... pis il nous lançait des choses!

Tatiana a par la suite demandé au jeune qui lançait des ballons sur les joueurs de se calmer, ce à quoi il a répondu « ferme ta gueule salope ». Lorsqu'elle a rétorqué au jeune, elle s'est fait demander à son tour par les adultes sur place de se calmer. Ces deux situations ne sont pas anecdotiques et ne peuvent être réduites à une simple occurrence où un jeune aurait perdu patience.

Il s'agit d'une pratique de profilage ayant entraîné de la violence physique et verbale, mais aussi, d'une banalisation de la violence de la part des adultes, qui ne sont pas intervenus à la hauteur de la gravité des gestes posés. Il est attendu que les jeunes ignorent ces actions, car cela revient « à s'abaisser au niveau de la personne qui les commet ». Il existe donc un décalage entre l'intensité de la violence qu'ils.elles encaissent et la suppression de leur propre réponse : « (Adam) Même si je suis quelqu'un qui me contrôle beaucoup, les propos racistes pendant que je joue, ça me dérange vraiment ». Réagir aux violences leur attire des conséquences beaucoup plus graves et plus lourdes puisqu'ils.elles n'ont pas le privilège de la blancheur pour atténuer cette réaction : « (Yannick) [...] ça se finissait toujours avec des suspensions, des conséquences et tout. Il y avait toujours des trucs plus graves qui venaient ». Sur le square à Limoilou, Omar prend un moment pour m'expliquer « que la meilleure façon de répondre à ça, c'est sur le terrain. Il faudrait pas rentrer dans leurs jeux de provocation, d'insultes, peu importe. C'est vraiment rester focus dans les trucs principaux, c'est-à-dire le sport ». Face aux profilages, les normes de la convenance opèrent une double violence; la première, celle de vivre les expériences discriminatoires et la seconde, de ne pas pouvoir se défendre, car toute réaction confirme le stigmat, celui d'être étiqueté.e.s comme agressif.ve.s ou dangereux.euse.s.

## 5.8 L'église et l'harmonie de consensus

L'église, quant à elle, représente un lieu de mixité dans le quartier, où se côtoient les personnes blanches natives de Québec et les personnes issu.e.s de l'immigration : « (Actrice du communautaire) Personnes âgées, personnes immigrantes... pis de mémoire c'est comme... il y a pas juste les gens de Vanier qui vont à l'église. Je pense que ça couvre un bon territoire parce que c'est ça, il y a plusieurs églises qui ont fermé, fait que tout se ramasse à Vanier pas mal. [...] On sait pas trop comment ça se passe, mais, ouais... il y a une bonne mixité à l'église ». À l'arrière du bâtiment de l'Armée du Salut sur le boulevard Wilfrid-Hamel se trouve une petite église. Il s'agit davantage d'une grande salle communautaire que d'une église historique en pierre. Ce lieu accueille des messes en français, mais aussi en kinyarwanda : « (David) Fait qu'à chaque dimanche je vais là de dix à midi, je suis là. Après ça il y a le culte africain [...] où c'est juste les familles africaines qui se rencontrent, mais après le culte général. On se rencontre, on prie comme on priait dans notre pays ». L'église est décrite non seulement comme un lieu de mixité, mais aussi d'inclusion sociale : « (David) on était vraiment inclus dans l'église. On faisait des tâches comme

tout le monde. Il y avait des responsabilités qui nous étaient données. Mettons toi tu fais l'accueil aujourd'hui, fait que c'était vraiment magnifique ». J'y suis allée un dimanche. C'était un matin ensoleillé et nous étions plusieurs à nous rassembler pour entendre la présentation du pasteur sur la résurrection de Jésus. La messe du matin en français était entrecoupée de chanson que tous.toutes chantaient. Il y a ensuite eu une chanson en kinyarwanda, que seules les familles qui parlent la langue chantaient, pendant que les autres tapaient des mains. Sur l'écran projecteur derrière le pasteur, il était écrit : Chant africain. Lorsque la prédication reprend, un homme noir d'une soixantaine d'années s'adresse au pasteur blanc. Il lui fait remarquer qu'écrire chant africain « manque de rigueur », puisqu'il existe des centaines de langues en Afrique et, plus encore, qu'il ne nous viendrait jamais à l'idée d'écrire « chant américain » sur l'écran pour qualifier les chansons en français. Ses mots sont accueillis par un silence, puis par le fait que « nous aimons toutes les races, nous ne sommes qu'une famille ». Son commentaire sur la justesse des mots est complètement écarté, pis encore, il est interprété comme une volonté de diviser cette *famille*. Ce moment traduit un phénomène répandu dans le quartier : celui du *color-blindness*<sup>17</sup>. Il s'agit de la propension à affirmer « qu'on ne voit pas les couleurs » au nom de l'unité et de l'harmonie. Savoir reconnaître les différences signifierait être en confrontation. Dans la grande famille du quartier, il faut être pareil, alors que les jeunes et les gens issu.e.s de l'immigration se font constamment rappeler leur différence. Celle-ci devient même un motif de profilage, mais il est impossible de la nommer, car ceci trouble l'harmonie *de consensus*<sup>18</sup> et la convenance de la familiarité.

---

17. L'idéologie *color-blind* (Bonilla-Silva, 2010) peut se traduire par « aveuglement aux couleurs » et renvoie à une idéologie ou une attitude qui prétend ignorer les différences de « race » ou encore, avancer que celle-ci n'a pas d'importance dans l'accès aux ressources et le parcours de vie des personnes racialisées.

18. Expression empruntée à Marie-Christine Doran (2016) qui parle de *démocratie de consensus*, et qui fait référence au modèle selon lequel pour fonctionner, la démocratie se doit d'empêcher les conflits et d'être stable, au nom de la paix sociale, de la réconciliation et de la prospérité économique. Il est question d'une démocratie de basse intensité qui « [...] discrédite l'action collective comme forme d'expression publique légitime » (Doran, 2016, p.22) Ce type de démocratie traite les mouvements sociaux comme des situations violentes, rétrogrades ou illégitimes. Il importe dans cette conception de l'expérience démocratique d'étouffer les revendications de justice, afin de garder la stabilité et le statu quo sociétal.

## 5.9 « Pour être engagé ici, il faut vraiment pas être raciste » : les organismes communautaires

Les organismes communautaires occupent une place particulière dans l'ordre social du quartier. Les intervenant.e.s sont pour la très grande majorité blanc.he.s et n'habitent pas dans Vanier. Il y a une démarcation claire entre les personnes qui viennent aider et les personnes qui reçoivent l'aide, ce qui rend compte des hiérarchies sociales qui structurent l'intervention. Ces frontières sont entre autres rigidifiées par les représentations racialisantes et victimisantes à l'égard des jeunes et de leur famille, perçu.e.s comme des gens sans ressource. Du fait de ses origines catholiques ancrées dans le modèle de la charité, l'intervention au Québec s'est construite sur le récit de l'assistance à des personnes dans le besoin. Nous envisageons ces professions comme œuvrant pour le « bien » de ces personnes, ce qui influence les pratiques des intervenantes à Vanier. Parallèlement, il existe également une forme de dédouanement face aux pratiques de profilage chez celles-ci, parce qu'elles sont fréquemment en contact avec des jeunes issu.e.s de l'immigration et racisé.e.s, à l'instar du personnel scolaire abordé précédemment. Tout juste avant un entretien avec un organisme du quartier, alors que je dépose mes effets personnels sur une chaise en discutant de manière informelle, des intervenantes me disent d'emblée qu'elles ont beaucoup d'histoires à me raconter, puisque la majorité des jeunes qui fréquentent le lieu sont issu.e.s de l'immigration : « (Intervenante jeunesse) pour être engagé ici, il faut vraiment pas être raciste ». Pourtant à ce moment, je n'avais encore rien dit sur les profilages et les discriminations. Comme je l'ai expliqué dans le troisième chapitre – voir *supra*, p.55 – j'ai plutôt présenté ma recherche comme portant sur les relations sociales des jeunes issu.e.s de l'immigration. Malgré tout, les intervenantes spécifient qu'elles ne sont pas racistes et qu'elles n'ont même « aucune fibre raciste ». Ce moment ne peut être réduit à un phénomène individuel lié à ces intervenantes en particulier. Il doit plutôt être inscrit plus largement dans les pratiques de déresponsabilisation face à la discrimination qui ont cours en intervention. Cette déresponsabilisation peut se traduire par une forme de *color-blindness* dans les interactions sociales qui guident les pratiques d'intervention. Par exemple, lorsqu'il est demandé aux jeunes de parler *absolument* français dans un organisme qui rejoint presque uniquement des jeunes issu.e.s de l'immigration :

(Intervenante jeunesse) Les premières fois qu'on leur dit, c'est mal reçu. Parce que je pense... c'est mon opinion personnelle là... c'est que ça fait très "je veux enlever ta culture, je veux pas que tu gardes ta culture et tout", mais tsé on leur explique que nous

on demande ça pour assurer la sécurité de tout le monde. Nous on doit comprendre ce que les jeunes disent, parce qu'est-ce qu'ils sont en train de comploter pour intimider un? Est-ce qu'ils sont en train de faire un deal de dope? Est-ce qu'ils sont en train de tsé... de recruter?

Les intervenantes sont conscientes de l'effet que cette demande produit, mais elles suivent les injonctions à la sécurité, qui sont, encore une fois, influencées par les imaginaires de la dangerosité associés aux jeunes. L'intervention fonctionne selon la dyade aider/surveiller, selon que ceux.celles-ci soient perçue.s comme démuni.e.s ou délinquant.e.s. Dans plusieurs sphères de la vie quotidienne, les jeunes sont vu.e.s comme sans ressources, alors que pour la criminalité et la délinquance il existe une essentialisation de leurs capacités. Parallèlement, cette obligation de parler français se rattache à l'idée de traiter tout le monde de la même façon. Cela vient, malgré tout, créer ou soutenir des disparités déjà présentes.

(Intervenante jeunesse) Fait que c'est vraiment juste l'idée de "tout le monde être sur le même pied d'égalité". Si t'as de la misère à parler en français? Ok c'est vrai que... ça a l'air d'être une inégalité. Mais non! Je vais t'aider parce que je suis capable de t'aider en français. Je vais t'aider, si tu me dis un petit mot en ta langue par ci par là, un petit mot en anglais par ci par là, on va s'arranger! L'idée c'est pas que tu sois parfait, mais quand tu viens ici de toute façon faut que tu pratiques! À l'école, ils te demandent de parler français, au travail il va falloir que tu parles français, fait que c'est de leur faire prendre conscience aussi que... ça va plus loin [que l'organisme]. Fait que tsé on... on est au Québec, on s'adapte! On veut pas écraser ta culture, on veut pas l'effacer, mais il faut s'adapter.

Les profilages peuvent ainsi s'actualiser de façon diffuse dans l'organisation même des services offerts par les organismes communautaires. L'aide apportée est structurée par la convenance blanche de la ville de Québec, voire de la province. Le pied d'égalité en question est également établi selon celle-ci et conduit à ignorer les injustices structurelles qui existent. Il s'agit d'ailleurs d'une des fonctions sociales du *color-blindness*. Ces hiérarchies sociales déterminent ce qui est jugé recevable comme expérience de profilage et de racisme.

(Coordinatrice d'organisme) Ben... il y a des jeunes... il y a certains jeunes qui crient vite au racisme. On a fait l'année passée un atelier sur c'était quoi le raciste. Parce que pour tout et rien... les jeunes disaient "t'es raciste!", même à un intervenant y disaient ça. "C'est parce que t'es raciste! T'es raciste! T'es raciste!" Moi j'engage surtout pas des gens racistes. Pas dans notre milieu. Pis... je peux pas vérifier jusqu'à quel point les jeunes, la situation est vraiment réellement du racisme parce que quand qu'y crie à tort et à travers que c'est du raciste, tu dis ben jusqu'à quel point y'en vivent.

Il existe donc l'idée que les expériences de discrimination seraient surdénoncées par rapport à leur « véritable occurrence ». La compréhension des expériences de profilage repose sur une définition de sens commun, qui définit le profilage comme une action d'une personne ayant de mauvaises intentions et qui discriminerait de manière directe sur la base de caractéristiques précises. Comme je l'ai développé dans ma problématique de recherche, cette façon de concevoir les expériences de profilage et de racisme participe à invisibiliser nombre d'entre elles.

(Coordonnatrice d'organisme) Fait que nous c'est sûr que nous on fonctionne pas différemment avec... on comprend quand c'est un jeune immigrant, on comprend qu'il peut avoir des visions différentes. Mais y a pas à manquer de respect à quelqu'un d'autre. On va intervenir de la même façon avec un Québécois... de souche... pis un jeune immigrant. C'est pareil. Il te doit le respect, tu y dois le respect. C'est ça qu'on prône pour tout le monde ici. Pis les confidences, je te dirais, par rapport aux jeunes réfugiés, ça pleut pas. Je peux pas dire qu'ils sont... friands de nous raconter ce qu'ils ont vécu. Non, je peux pas dire ça.

La négation des expériences de racisme de la part des intervenantes n'est pas mise en lien avec la réticence des jeunes à s'ouvrir à elles. Les jeunes sont plutôt responsabilisé.e.s pour leur retenue face aux intervenantes, « qui leur veulent du bien ». Comme l'enjeu des profilages est réduit à une question d'intentions, il y a un cul-de-sac pour aborder les discriminations qui peuvent s'enchevêtrer à l'intérieur même des relations sociales. Les expériences de profilages s'immiscent non seulement dans les pratiques d'intervention, mais également dans la façon dont nous en parlons, ce qui influence inévitablement ce qui est conçu comme admissible. Les jeunes sont donc coincé.e.s dans les imaginaires de la victimisation : d'un côté, il faut leur venir en aide, car ils.elles sont démuni.e.s et de l'autre, ils.elles sont perçu.e.s comme jouant à la victime, parce qu'ils.elles surdénonceraient les discriminations vécues.

### 5.10 Impunité et opacité : l'expérience avec la police

À chaque fois que je me suis rendue dans le quartier pendant mon terrain, j'ai pu voir au moins une voiture de patrouille : « (Cassius) Vanier c'est un coin où il y a toujours des polices ». Le quartier semble être surinvesti et « (Intervenante scolaire) c'est la même chose pour le quartier St-Pie X, là que y'a un autre gros bloc HLM ». Dans certains quartiers de la ville de Québec, la police se déplace de manière circonstancielle, c'est-à-dire qu'elle se rend quelque part lorsqu'elle reçoit un appel ou pour une situation en particulier. Cependant, la police parcourt plutôt les quartiers comme Vanier

ou St-Pie X sous le mode de la patrouille : « (David) Ils faisaient juste passer, s'arrêtaient, regardaient, passaient, continuaient ». Ceci ne relève pas du hasard. Comme je l'ai montré plus tôt, il s'agit de deux endroits qui occupent une place particulière dans les imaginaires de la dangerosité et du désordre dans la ville de Québec. La police est donc couramment présente dans la vie des jeunes issu.e.s de l'immigration depuis leur arrivée dans le quartier : « (David) Nous autres on voyait plus de policiers à Vanier, que des gens qui étaient là pour nous aider, pour nous parler, pour nous aider à socialiser. C'était plus des chars des policiers qui passaient ». Les jeunes entretiennent surtout de la méfiance envers la police, notamment à la suite d'expériences négatives dans leur pays d'origine ou encore d'expériences de profilage à Québec. La police, tout comme plusieurs institutions du Québec, n'est pas synonyme de sécurité pour ces derniers.ères.

David: Chez nous quand tu vois une police, c'est parce qu'il y a quelque chose de vraiment grave qui est arrivé. Tu vois pas la police passer n'importe quand, n'importe comment. C'est qu'il y a quelque chose de dangereux qui est sur le point d'arriver ou qui est arrivé... ils tiraient sur les gens souvent, les policiers qui étaient là au Rwanda. Mais ici c'est... tu les croises à tous les jours.

Même si la situation avec la police de la ville de Québec diffère, il existe tout de même un récit selon lequel la police québécoise serait complètement dénuée de violence et n'existerait que pour protéger les jeunes, ce à quoi il faudrait les sensibiliser. Pourtant, les jeunes et les intervenant.e.s rapportent plusieurs expériences de profilage avec la police, où il leur est demandé de s'identifier, que cela se produise lors d'une interpellation dans la rue ou d'une interception routière. Par exemple, Cassius raconte qu'il lui a été demandé de s'identifier alors qu'il marchait vers cinq heures du matin pour rentrer du travail : « (Cassius) First of all, why do you stop me? "Ah parce que c'était juste bizarre comment tu marchais à cette heure-ci pis t'as des sacs dans les mains." C'est mon sac de gym! Il y a mon uniforme dedans, je me suis changé pour aller travailler! "Ah on doit fouiller dedans." Je suis comme non, tu fouilles pas dedans ». Il explique ensuite de quelle manière les policiers l'ont fait monter dans la voiture et amené au poste de police pour vérifier son identité, car « (Cassius) They don't find me in the system. Everytime they put my name in the [computer], they don't find me. It's weird, I don't know why ». En le conduisant au poste de police, les agent.e.s le ramenaient aussi au centre-ville près de son travail, ce qui signifie qu'il a dû repartir à pied une seconde fois pour rentrer chez lui. À nouveau, ce sont les mobilités et le rapport au temps qui sont profilés. Ces expériences ne sont pas isolées ou anecdotiques.

(David) Je marchais pis là je vois un char de police qui m'arrête, qui me dit: "on pense que t'es témoin d'une bagarre à quelque part, fait que peux-tu nous donner tes pièces d'identité?" Moi j'avais peur là, je voulais pas discuter avec la police. S'ils veulent que je m'agenoue, je vais m'agenouiller. Fait que j'ai dit : "j'ai pas mes pièces d'identité maintenant", parce que j'avais peur de les perdre, je marchais jamais avec. Pis là ils me disent "c'est quoi ton nom?". Je leur dis, ils font des recherches. Ils m'ont arrêté comme une heure. Pourtant, je suis sorti de l'autobus, je suis parti travailler. Je suis témoin de rien. Fait que ça c'est arrivé, mais tsé j'avais 16-17 ans, je me suis pas attardé là-dessus, mais ça c'est arrivé. Tsé pourquoi tu m'arrêtes, je suis témoin de quoi? Explique moi. Je parlais pas bien français, fait que j'ai pas posé pleins de questions mais c'est sûr qu'aujourd'hui je me pose la question. Pourquoi tu m'arrêtes...

(Intervenant jeunesse) Beaucoup à Vanier et puis à Saint-Roch qui vont vivre du profilage racial de la part des policiers, donc ils vont souvent se faire interroger. Parfois, les jeunes ils vont être seuls dans la rue vers 22-23 h. Il y a une voiture de police qui va s'arrêter et qui va demander par exemple au jeune de décliner son identité, etc. Et ça, c'est des situations que eux ils vivent très mal.

Au nom de la sécurité de la population, une partie de celle-ci est surveillée de façon disproportionnée et mise en danger par des pratiques discriminatoires. Le profilage par la police est légitimée par les imaginaires racistes et classistes qui sont projetés sur les jeunes issu.e.s de l'immigration à Vanier. Il devient alors rationnel et encouragé d'opérer cette surveillance, car elle est appuyée par nombre de déclinaisons de pratiques discriminatoires dans la vie quotidienne des jeunes. Cette légitimation est telle, que nul besoin de se distancier des pratiques discriminatoires et de les cacher.

Divine : Mon amie qui allait à Garneau, elle m'a dit qu'elle a entendu une fille de Techniques policières dire "Oh, moi quand je vais avoir ma technique, les Noirs, les Arabes, je vais les discriminer à fond", j'étais comme quoi? [...]

Tabita: Oui c'est fou ça de dire ça par exemple, même si c'est une joke.

Divine: Une joke? Je sais pas...

Tabita: Non c'était clairement pas une joke...

Divine: C'est des trucs que ça se dit pas mais tu vois, elle avait assez confiance...

Tabita: Elle s'est sentie assez à l'aise pour dire ça.

L'impunité face aux pratiques de profilage policier dans la ville de Québec va d'ailleurs de pair avec l'opacité qui caractérise nos institutions. De bouche-à-oreille, j'ai été mise en contact avec un policier – aussi professeur au DEC en techniques policières dans un CÉGEP privé de Québec. Après lui avoir parlé au téléphone, il a accepté de m'accorder un entretien, en spécifiant qu'il le faisait plutôt en son nom personnel, et non à titre de policier du Service de police de la Ville de

Québec (SPVQ). Nous nous sommes donc donné rendez-vous à son bureau du CÉGEP. Finalement, quelques jours avant l'entretien, il me téléphone pour m'indiquer qu'il ne peut pas me rencontrer sans que j'en fasse la demande officielle au Bureau des projets du SPVQ. Il me dit qu'il n'avait pas vu passer un mémo sur le sujet – envoyé il y a quelques semaines – étant donné le grand nombre de demandes d'entretien reçues par le SPVQ. Il spécifie « tu comprends, c'est un sujet délicat... c'est à la mode en ce moment ». Nous prenons un moment pour parler de cette *mode* et il précise que la semaine suivante, Webster donnera une formation aux étudiant.e.s du programme de techniques policières. Il a hâte de voir ce que celui-ci va dire, parce qu'il n'est pas toujours d'accord avec lui. Il précise : « maintenant c'est mieux parce que la formation est sous un angle historique, mais avant il disait qu'on s'acharnait sur les Noirs ». Je m'apprêtais à entamer les démarches avec le Bureau des projets pour faire une demande officielle d'entretien, mais le policier me devance et la fait pour moi. Je reçois quelques jours plus tard un courriel de la Division des communications en sécurité publique :

« Bonjour madame Prince,  
Après discussion, nous allons devoir décliner l'offre étant donné que nous sommes déjà engagés dans un projet de recherche avec l'Université Laval qui touche un sujet similaire. Nous vous remercions de votre compréhension.  
Au plaisir! »

Le quota de recherche sur le sujet serait donc atteint, car une étude est déjà en cours avec une autre université, ce qui laisse aussi entendre une relation d'exclusivité. Ce contrôle de la parole témoigne de la nécessité de maintenir en place un certain discours, celui de l'ordre devant la menace imminente. Il ne faudrait pas que le vernis craque. Si le profilage policier incarne la face plus visible et reconnaissable de ce que le sens commun entend par le profilage, ce sont des mises en surveillance plus insidieuses, basées sur des imaginaires de dangerosité, qui en constitue la face cachée et qui génère des discriminations bien tangibles dans la vie quotidienne des jeunes.

## INTERMÈDE DE VILLE #5 : Une petite molle au soleil

Notes de terrain

Mai 2023

Parc Victoria et 3<sup>e</sup> avenue à Limoilou

14h24

J'ai rejoint David au parc Victoria. C'est la première vraie journée chaude de l'année. Celle où il fait assez soleil pour sortir seulement avec une veste, même oser les *shorts*. On voulait en profiter pour se faire des passes de soccer et jouer au frisbee. Le parc est plein à craquer. Au bout d'un moment, essoufflé.e.s d'avoir couru, on s'affale sur le gazon du terrain de sport. David me parle d'un nouvel emploi qu'il commence bientôt, ses études étant terminées. Il a hâte de passer à cette nouvelle étape. Je repense au moment où il m'a partagé une de ses premières expériences de recherche d'emploi à son arrivée au Québec, où son CV avait été jeté dans le bac de recyclage – voir *supra* p.100. Ceci traduit bien tous les détours qui lui ont été imposés pour se rendre où il se trouve présentement. On décide de profiter pleinement de la journée pour aller manger une crème glacée. Pendant qu'on marche, on continue de discuter de cette accumulation des discriminations qui peut venir à imbiber chaque parcelle du quotidien.

David : Fait que c'est vraiment des petites choses mais... c'est plate parce que des fois on voit ça comme une habitude mais juste le fait que c'est rendu une habitude, c'est ça que je trouve dommage. Ça devrait pas être une habitude, on devrait pas prendre ça comme une habitude pis que c'est normal pis que telle personne aussi a vécu la même chose. C'est pas bien là. Il y en a qui se suicident à cause de ça. Il y en a qui retournent dans leur pays à cause de ça. Dans leur pays sont pas mieux qu'ici, juste à cause qu'ils sont pas... ils se sentent pas valorisés, ils se sentent pas importants ici. Juste pour ça. [Mon ami] arrivait du Rwanda pis il est retourné. Il s'est dit "moi ici, je me fais discriminer, j'ai pas la meilleure job, j'ai pas la job que je mérite, je suis pas assez payé pour ce que je fais, ma famille vit du racisme à chaque jour, moi je vis du racisme, à l'école je suis pas valorisé, j'ai pas ma place, je me sens dégueulasse, fait qu'il faut que je retourne". Il a décidé de prendre l'avion, il est parti. Aujourd'hui on se parle encore pis il est heureux là-bas. C'est sûr qu'il a pas autant de ressources qu'ici, mais au moins il est heureux.

Chercheuse : Pis le genre de racisme qu'il vivait à tous les jours, c'était quoi?

David : C'était des cris de singe à l'école. C'était des... il jouait dans une équipe pis il se faisait tout le temps *bencher* alors qu'il était meilleur que certains gars. Il se faisait dire qu'il était pas aussi bon qu'il pensait. Il se faisait dire de retourner dans son pays.

On s'assoit sur une place publique sur la 3<sup>ième</sup> avenue, dans Limoilou, pour manger notre cornet. Il a pris une petite molle à la vanille et moi, une petite molle trempée dans le chocolat. Il me dit qu'il trouve ça touchant que tout le monde se rassemble ici dès qu'il fait beau. J'acquiesce. Il me dit aussi à quel point il aurait aimé que quelqu'un lui montre cette partie de l'été quand il est arrivé : manger une crème molle au soleil.

## CHAPITRE 6

### LA (RE)PRODUCTION DES PRATIQUES DE PROFILAGE : LE RACISME DE VERTU

#### 6.1 Prendre de la hauteur : « turn our gaze back to power » (Tuck et Yang, 2014)

Le premier chapitre a permis de cerner Vanier de l'extérieur, c'est-à-dire par son contexte sociohistorique et la description de ses conditions objectives comme symboliques. Il a ensuite été question, dans le deuxième et le troisième chapitres, de l'épistémologie de la vie quotidienne et de la méthodologie inspirée des approches ethnographiques, outils théoriques et pratiques me permettant de produire des données pour répondre avec précision à la question de recherche suivante : comment les profilages affectent-ils la vie quotidienne et les relations sociales dans la vie de quartier des jeunes issu.e.s de l'immigration de Vanier, dans la ville de Québec? En présentant l'organisation des relations sociales dans Vanier et la matérialisation des profilages dans le quotidien des jeunes, le quatrième et le cinquième chapitre nous faisaient entrer dans le quartier, afin de répondre aux deux premiers objectifs de recherche, soit 1) examiner les relations sociales et les expériences des profilages vécus par les jeunes issu.e.s de l'immigration dans leur vie quotidienne; 2) analyser les stratégies et les tactiques dans l'organisation de leur vie de quartier dans Vanier. Je tente maintenant de prendre de la hauteur sur mon objet de recherche, soit la pratique quotidienne des profilages envers les jeunes issu.e.s de l'immigration, afin d'appréhender ses modes de reproduction et ses effets, mais surtout ce qui la supporte en termes de processus de légitimation collective – les deux derniers objectifs de cette recherche. Comme le disent Tuck et Yang (2014), il importe de tourner notre regard vers les mécanismes de production de la violence, vers le pouvoir et ses multiples petites mains qui modèlent les hiérarchies sociales.

La première fois que j'ai rencontré Cassius, nous avons discuté derrière le comptoir de l'épicerie où il travaille. Il m'avait offert un *Fanta* pour que je constate à quel point son goût est fade ici<sup>19</sup>. Nous avons discuté pendant plusieurs heures, à la fois de son parcours et de sa vie, mais aussi du

---

19. Voir intermède de ville #4, p.89

quartier et de la ville. Il trouvait curieux que je conduise une recherche sur Vanier. Quelques semaines plus tard, quand je suis retournée à l'épicerie pour le revoir, Cassius lisait un livre sur Kobe Bryant. Alors que je m'approchais de la caisse, il a levé les yeux de sa lecture et m'a demandé avec un sourire en coin : « Pis qu'est-ce que tu as trouvé? ». Il me ramenait non seulement à ma recherche, à mon imputabilité devant ce que j'allais dire du quartier et des relations sociales qui le structurent, mais aussi à cette logique de la découverte en recherche, abordée au troisième chapitre. Sur le coup, je n'ai pas su répondre à sa question. J'ai tout de même expliqué ce que j'avais remarqué et ce qui m'avait marqué dans le quartier, dans l'intention qu'il confirme ou infirme mes impressions. Ce chapitre tente donc de répondre à la question de Cassius. Tout en réaffirmant que je ne *découvre* rien, je soutiens malgré tout la thèse principale de ce mémoire dans la prochaine section, à savoir que l'ordre social dans Vanier est structuré par un racisme de vertu, qui (re)produit les pratiques de profilage à l'endroit des jeunes et de leur famille.

#### 6.1.1 De la convenance de familiarité à l'ordre social et racial

La convenance comme outil de description de la vie quotidienne tel que mobilisé par Mayol (1994) a permis d'explorer les manifestations des profilages dans les différentes sphères du quotidien des jeunes. En effet, comme vu au cinquième chapitre, la convenance de familiarité et le racisme *color-blind* (Bonilla-Silva, 2010) placent en fait les jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille face à un traitement différencié et à une mise en surveillance constante dans le quartier. En revanche, s'arrêter à ce constat limite la compréhension des phénomènes de hiérarchisation sociale dans le quartier Vanier qui, sans en faire l'apologie, n'interrogent pas suffisamment les pratiques de reproduction des profilages racial et social. En continuité avec le chapitre deux, je propose, dans la dernière partie de ce mémoire, de dépasser la version apolitique et ahistorique de la convenance blanche, qui certes permet de saisir les manifestations des profilages dans la vie quotidienne, mais qui risque de réduire celles-ci à de simples interactions entre deux personnes et ainsi, reproduire le mythe de la pomme pourrie – voir *supra* p.7. Ceci est aussi lié aux effets limitatifs des définitions institutionnelles quant à ce qu'il est possible de comprendre comme étant du profilage dans la vie quotidienne, en regard du racisme ordinaire (Essed, 1991). Ce chapitre expose les problèmes de traduction (Hébert, 2011) entre les univers discursifs mobilisés par le pouvoir institué et les définitions institutionnelles vis-à-vis des expériences de profilage dans la vie quotidienne, telles

qu'elles ont été abordées dans le troisième chapitre – voir *supra* p.42. L'incompréhension la plus grande entre ces univers survient le plus souvent, nous rappelle chacun.e à leur manière, Hébert (2011) et Essed (1991), lorsque les individus et les communautés, faisant eux.elles-mêmes les frais de ces violences, prennent la parole pour communiquer leurs expériences, lorsqu'ils.elles tentent de traduire leurs relations et situations quotidiennes (le niveau microsocial) selon les dynamiques structurelles (le niveau macrosocial) qu'ils.elles vivent. Renvoyées dans les marges, on exige de ces personnes qu'elles « administrent la preuve de ce qu'elles [d]énoncent », que l'expression de ces expériences soit reformatée dans le langage du pouvoir et en usant des codes référentiels et épistémologiques propres au champ du savoir<sup>20</sup>. Ainsi, pour expliquer les profilages à l'aune des violences systémiques, il importe de se pencher sur la manière dont nous les justifions collectivement; au nom de quelles explications permettons-nous le traitement différentiel des jeunes issu.e.s de l'immigration dans le quartier Vanier ? Je tenterai de répondre à cette question à partir des récits des jeunes en particulier.

C'est par la méthodologie inspirée des approches ethnographiques au cœur de la vie de quartier qu'il a été possible de saisir à quel point il s'avère difficile de parler de convenance sans parler d'ordre social et racial. Le concept d'ordre social fait référence à la manière dont la société est structurée et organisée en différentes classes sociales, groupes et institutions, ainsi qu'aux schémas de pouvoir et de domination qui régissent les relations entre eux. L'ordre social se manifeste à travers des champs (l'éducation, la culture, l'économie, la politique), des domaines spécifiques de la vie en société où les individus et les groupes se disputent des ressources, du pouvoir et du prestige sous la forme de capital social, culturel et économique (Bourdieu, 1979). Ainsi, le chapitre cinq a permis d'éclairer comment les jeunes issu.e.s de l'immigration dans Vanier doivent négocier avec différentes normes qui régulent les interactions sociales, qu'il s'agisse d'étudier, de travailler ou d'occuper les espaces du quartier, et comment ces normes, que Mayol (1994) nomme la convenance, permettent ou empêchent d'accéder à des bénéfices symboliques. Cependant, il importe de voir par quels mécanismes cet ordre social est racialisé, au sens où celui-ci ne peut être conçu sans que ne soient prises en compte les logiques de domination particulières qui racialisent certains individus dans un processus de minoration (Mills, 2023). À ce sujet, Mills (2023) soutient

---

20. Le dernier passage est tiré d'un article rédigé avec Jade Bourdages et Izara Gilbert, intitulé « Parle-moi de la vie quotidienne dans ton quartier. Enjeux de la recherche sur l'expérience des discriminations et des profilages » (Bourdages *et al.*, 2024)

l'idée que les sociétés occidentales ont implicitement établi un contrat racial qui favorise les personnes blanches aux dépens des personnes qu'elles racialisent et que ce contrat est ignoré ou invisibilisé par ceux.celles qui en bénéficient. Pour expliquer le caractère structurant du contrat racial tel que le théorise Mills, Apple (2009) souligne que

« [...] these dynamics are not simply add-ons to the ways life is lived in our societies. Rather, they are truly *constitutive*; they form fundamental building blocks for the very structures of society, for the construction of our commonsense, and for the formation of our daily lives. He calls this a system of global white supremacy because the way it works out inexorably privileges specific groups and contains a logic and a set of “unconscious” rules and assumptions that disenfranchise people of color in nearly every sphere of social life » (p.ix)

Il est ainsi possible de voir comment les dynamiques raciales sont intrinsèques à l'édification et au fonctionnement de nos sociétés, autant dans les plis de la vie quotidienne, que dans ses dimensions systémiques. Comprendre le monde social dans lequel nous évoluons ne peut se faire sans prendre en compte le caractère constitutif du contrat racial. En me basant sur cette explication, les profilages peuvent être envisagés comme des stratégies de pouvoir (de Certeau, 1990) ou encore, des mises en application concrètes de l'ordre social racialisé. La suite du chapitre permettra justement de mieux saisir les stratégies de reproduction qui se matérialisent dans Vanier.

## 6.2 La racialisation de l'ordre social et le racisme de vertu

Suivant le contexte dans lequel il se déploie, l'ordre social n'est pas racialisé selon les mêmes mécanismes. Par exemple, dans le cas des quartiers de Montréal comme Montréal-Nord (Vogler, 2020), Petite-Bourgogne et Saint-Michel (Kapo, 2020) ou encore Rivière-des-Prairies (Gilbert, 2022), la racialisation de l'ordre social s'effectue à travers des représentations de la délinquance et de la criminalité. Gilbert et Bourdages (2023) parlent à ce sujet d'un dispositif pénal racialisé qui surdétermine l'ensemble des relations sociales des jeunes du quartier. Il est intéressant de noter que j'étais moi-même tombée dans ce piège lors de la construction de mon objet d'étude, au premier chapitre. En effet, j'avais particulièrement orienté la description des pratiques de profilage envers les jeunes dans Vanier selon des logiques de prévention de la délinquance et de la criminalité, alors qu'en fait, il s'agit dans ce quartier d'un autre mode de structuration des imaginaires racistes. Dans le cas de Vanier et de la ville de Québec, les rapports de domination s'organisent à partir d'un

postulat différent, à savoir qu'il se reproduit et se légitimise non pas dans une optique de frénésie sécuritaire (Mucchielli, 2008), mais plutôt dans une volonté de *prendre en charge*, à partir d'un discours civilisateur. À travers l'histoire du quartier, les hiérarchies sociales se sont modelées par la volonté de secourir, voire de « sauver » ses habitant.e.s. Il ne s'agit pas d'un constat formulé à la légère, mais d'une conclusion qui s'inscrit dans les plis de notre histoire coloniale, passée et présente.

### 6.2.1 Généalogie de quartier : de Petite-Rivière à Vanier, en passant par Québec-Ouest

Pour arriver à comprendre comment l'histoire des populations blanches paupérisées et celle des communautés issues de l'immigration sont liées, dans Vanier, il importe de se pencher sur l'ordre social qui a structuré le quartier depuis sa création. Tel qu'expliqué précédemment, le quartier a d'abord été une municipalité distincte de la ville de Québec appelé Petite-Rivière, puis Québec-Ouest, à partir de 1916, et finalement ville de Vanier à partir de 1966, jusqu'au moment où le territoire est annexé à la ville de Québec lors des fusions forcées du début des années 2000 (Lemoine et Bisson, 2018)<sup>21</sup>. Quelques indices de cet ordre social ont été donnés à travers les différents chapitres de ce mémoire, mais en faire une généalogie sommaire permettra de comprendre les dynamiques de domination raciale actuelles. La racialisation de l'ordre social par un rapport civilisateur a été possible parce que le terreau propice pour que s'enracinent ces dynamiques particulières existaient déjà. L'histoire de Vanier est marquée par la profonde condescendance de la ville de Québec à son égard : « avant même sa fondation, en 1916, l'endroit est considéré par les citoyens de Québec comme un lieu infect, diffamé et méprisé où règnent la misère et la prostitution » (Lemoine et Bisson, 2018, p. 13). Ces représentations sont alimentées par une production médiatique, scientifique et de sens commun autour du quartier qui influencent en retour la façon de prendre en charge le territoire et les habitant.e.s.

---

21. La grande majorité des informations dans la prochaine section proviennent du livre *Québec-Ouest/Vanier de l'indigence à l'indépendance* par Réjean Lemoine et Sandra Bisson (2018). J'invite d'ailleurs les lecteur.ice.s de ce mémoire à consulter cet ouvrage, afin d'avoir une compréhension plus profonde de l'histoire de Vanier.

### 6.2.1.1. Utiliser le territoire comme un débarras

La ville de Québec considère le territoire de Vanier de façon utilitaire depuis longtemps, en se débarrassant de projets dont elle ne veut pas. Évoqué dans le quatrième chapitre, le cas de l'installation de l'abattoir de la Coopérative Fédérée en 1938 dans Québec-Ouest (Lamontagne, 2024), malgré l'absence d'infrastructures sanitaires adéquates – voir *supra* p.75 – en est un exemple parlant. Il est possible de trouver des traces de cette dynamique en remontant jusqu'au début du 20<sup>ième</sup> siècle. En 1904, l'Hôpital de l'Immigration du parc Savard est implanté sur le territoire de Petite-Rivière, à la suite d'une initiative du gouvernement fédéral pour accueillir les personnes malades débarquant au port de Québec. Les autorités du port et de la ville de Québec s'étaient opposées à l'ouverture de l'établissement dans la ville de Québec, craignant les maladies contagieuses. L'hôpital, qui servait également de prison, a rapidement causé nombre de désagréments aux alentours, tout en polluant la rivière Saint-Charles, qui représentait la principale source d'eau potable pour les cultivateurs du secteur (Lemoine et Bisson, 2018).

Le dépotoir qui était situé à la sortie du pont Marie-de-l'Incarnation représente une autre manifestation significative de cette relation. Jusqu'à la fin des années 1930, la ville de Québec « [...] jet[ait] ses ordures à la porte d'entrée de Québec-Ouest » (Lemoine et Bisson, 2018, p. 100). Un citoyen de Québec-Ouest relate à cet effet qu'« il y avait une dump à côté du pont Marie-de-l'Incarnation. Tous les déchets arrivaient là, ça sentait mauvais. Il y avait des rats, des bétails de rats [...] Il fallait que tu te sauves! Imaginez-vous qu'ils ont construit des blocs là-dessus » (Léopold Verret dans Lemoine et Bisson, 2018, p. p.99). Les immeubles en question sont devenus les HLM Place de la Rive, dont j'ai discuté au cinquième chapitre – voir *supra* p.103 – où les familles issu.e.s de l'immigration sont habituellement logées dans le quartier. Il ne s'agit pas d'un choix, mais plutôt de lieux, comme le HLM Place de la Rive ou le secteur Claude-Martin, où ils.elles sont dirigé.e.s à leur arrivée. C'est aussi devant les HLM Place de la Rive que j'avais aperçu une pancarte encourageant les habitant.e.s de Québec à planter des arbres pour verdir le quartier – voir intermède de ville #3, p.68 – alors que l'espace nécessaire pour le faire reste inexistant dans ce secteur. Sur les plans matériel et symbolique, cela traduit un déclassement autant pour le territoire que pour les personnes qui y habitent. La violence que représente le geste d'empiler des déchets dans cet espace en particulier, puis d'utiliser le dépotoir pour y construire

des logements sociaux, où maintenant sont logées des familles issu.e.s de l'immigration montre bien le peu d'estime accordée aux vies qui s'y fraient un chemin. L'histoire des familles blanches et pauvres ainsi que celle des personnes issu.e.s de l'immigration dans Vanier se rencontrent dans le mépris que ces populations reçoivent. Ces exemples ne sont pas anecdotiques, ils traduisent plus largement comment l'ordre social permet de déconsidérer les vies qui se déroulent sur ce territoire en particulier.

### *6.2.1.2 Appareillage symbolique autour du territoire*

La production de sens et de savoirs autour du quartier a participé à diffuser la réputation de Vanier dans la ville de Québec. Deux études à grand déploiement ont d'ailleurs été conduites au cours du 20<sup>ième</sup> siècle. La première, menée en 1947 par le sociologue Jean-Charles Falardeau, décrit Vanier (à l'époque appelé Québec-Ouest), comme un « sous-produit délabré vivant par elle-même » (Lemoine et Bisson, 2018, p. 138). La seconde, menée en 1966 par la professeure à l'École de service social Suzanne Grenier, aborde quant à elle l'alcoolisme, le chômage, la délinquance, la sous-scolarisation et l'urbanisme déficient du quartier (Lemoine et Bisson, 2018). Ces études naturalisent les problèmes sociaux et les abordent comme s'ils émanaient du territoire en soi, sans se pencher sur les causes qui ont pu les générer, rendant ainsi les membres de la communauté responsables de leur malheur. Ces deux études ont participé à inscrire la réputation de Vanier dans le temps long pendant le 20<sup>ième</sup> siècle, en produisant des « savoirs experts » qui valident des imaginaires de la déviance.

Un autre indicateur de cet appareillage symbolique autour du territoire se trouve dans le changement de nom de la municipalité en 1966. En effet, la réputation était telle que « pour marquer symboliquement un nouveau départ et rompre avec son passé difficile et sa réputation peu enviable, Québec-Ouest adopte le nom de Ville de Vanier » (Lamontagne, 2024). Il s'agissait d'une tentative de se distancer de la stigmatisation territoriale et des effets délétères (Wacquand, 2007) qui venaient avec la mention de Québec-Ouest. Par contre, le stigmate territorial est tout de même resté collé au secteur malgré le changement de nom, en partie à cause de la production médiatique autour de Vanier. L'installation des bureaux et de l'imprimerie du Journal de Québec dans le parc industriel de Vanier donnait une proximité physique aux journalistes pour pérenniser

les représentations négatives desquelles Québec-Ouest tentait de s'éloigner : « le *Journal de Québec* se spécialise dans la couverture sensationnaliste des faits divers, de sorte qu'en rapportant assidûment les meurtres, les incendies, les vols et la corruption, le quotidien contribue à ce que Ville de Vanier conserve sa réputation de ville malfamée » (Lemoine et Bisson, 2018, p. 181). L'appareillage symbolique qui est mobilisé depuis plus de cent ans constitue donc un terreau fertile dans lequel l'ordre social et l'ordre racial vont se croiser.

### 6.2.2 Quand l'ordre social et racial se rencontrent

Les habitant.e.s historiques du quartier que sont les personnes blanches et paupérisées ont donc dû négocier leur place avec des acteur.rice.s (clergé, politicien.ne.s, médias, etc.) qui les considéraient comme déviant.e.s et donc, dans le besoin d'être sauvé.e.s moralement des vices et du lieu de « perdition » que représentait Vanier. Les imaginaires de la déviance qui structurent l'ordre social sont toujours présents, mais se sont mutés avec la transformation de la population du quartier. À ce rapport civilisateur imposé par l'ordre social s'est ajouté l'injonction de *policer* les mœurs par l'ordre racial. La volonté de contrôle social passe toujours par les mœurs, mais elle s'est également déplacée avec les changements démographiques dans le quartier. Les jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille sont confronté.e.s à un racisme de vertu qui motive les pratiques de profilage à leur égard. Le racisme de vertu se caractérise par une matérialisation d'un ordre racial (Mills, 2023) s'ancrant dans une supposée supériorité morale.

Ainsi, les interactions ordinaires du quartier se jouent sur cette trame de fond subtile, soit l'impératif d'aider et de civiliser les personnes visé.e.s, *pour leur bien*. Les différentes sphères de la vie quotidienne sont modulées par une délimitation très claire entre les personnes qui aident – les professeur.e.s, les intervenant.e.s, les policier.ère.s et historiquement le clergé bref, les institutions – et les personnes qui ont besoin d'aide, soit la communauté historique de Vanier blanche et pauvre, ainsi que les personnes issues de l'immigration qui y ont été installées. L'ordre social et l'ordre racial s'opèrent sur le mode de la mission civilisatrice : ceux.celles qui éduquent et ceux.celles qui ont besoin d'être éduqué.e.s. Ce racisme de vertu ne peut être pensé hors de l'histoire coloniale passée et actuelle du Canada, comme du Québec. Les logiques coloniales

continuent à justifier les pratiques discriminatoires dans la vie quotidienne des jeunes issu.e.s de l'immigration.

### 6.3 Comment on se raconte : récits d'État, récits de quartier et profilages

Le profilage consiste en une matérialisation plus ou moins tangible de l'univers symbolique de la domination raciale (Desmond et Emirbayer, 2009). Comme cet univers symbolique est construit et se transforme avec le temps, les façons de cristalliser cette domination par des actions dans les relations sociales sont également appelées à changer. Ainsi, réaliser l'ordre social et racial par des violences ne peut se comprendre indépendamment du contexte sociohistorique et des récits que nous produisons pour l'expliquer. Il est possible d'observer deux grandes tendances générales à cet égard, soit le naturalisme racial et l'historicisme racial :

Le premier repose sur l'idée qu'il existe *naturellement* des races humaines qui tiennent à des essences héréditairement transmissibles et que ces races sont inégales, bref l'idée d'une hiérarchie raciale enracinée dans la nature, donc indélébile et immuable, au sommet de laquelle se trouve naturellement la race blanche. Le second tient à l'idée de la hiérarchie des civilisations (inégalité des cultures) au sommet de laquelle se trouve la civilisation européenne laquelle sera justement construite comme blanche à travers le processus de racialisation de l'Autre non-européen.

(Bilge et Forcier, 2017)

Si le naturalisme racial a motivé l'esclavage et la colonisation, l'historicisme racial produit quant à lui d'autres formes de violences, bien qu'il ait aussi été utilisé par les entreprises esclavagistes et coloniales de l'Occident (*ibid.*). Le Canada comme État s'est bâti sur le génocide et la colonisation des Premiers Peuples, en suivant la doctrine de la *terra nullius* – un territoire sans peuple pour un peuple sans territoire (Bilge et Forcier, 2017 ; Gebhard *et al.*, 2022 ; Thobani, 2007). L'histoire du pays est garante du vol et de l'appropriation des ressources, mais aussi de la mission civilisatrice dont se targuaient les puissances colonisatrices française et anglaise. En bref, le génocide des nations autochtones a été justifiée par une supposée supériorité morale, sociale voire biologique des colons. Comme l'expliquent Tuck et Gaztambide-Fernández (2013), « settler colonialism requires the construction of non-white peoples as less than or not quite civilized, an earlier expression of human civilization, and make whiteness and white subjectivity both superior and normal » (p.74). C'est dans ces discours que puisent les pratiques actuelles de profilage.

Cependant, le récit populaire que nous faisons de notre colonialisme est euphémisé, en effaçant des pans entiers de ses ramifications anciennes et actuelles (Gebhard *et al.*, 2022), ce qui influence les pratiques de profilage; « racial domination survives by covering its tracks, by erasing its own history » (Desmond et Emirbayer, 2009, p. 338). L'ordre racial et social est (re)produit, entre autres, par la façon dont nous nous racontons et nous nous concevons comme nation, c'est-à-dire par l'appareillage symbolique sur lequel le Canada et le Québec se sont construits. L'idée de « progrès », de « supériorité », mais aussi « d'innocence » sont intrinsèques au roman national du Canada<sup>22</sup>, comme celui du Québec. Les manifestations et les justifications de cette supériorité se sont transformés, mais l'idée d'assimilation à la blancheur persiste. Les explications biologiques à la suprématie blanche étant maintenant moins acceptées socialement, cela laisse une plus grande place aux interprétations culturelles de la domination, interprétations parfois plus insidieuses. C'est notamment ce que mon terrain de recherche dans le quartier Vanier a permis de voir. L'éthos libéral et ses « bonnes mœurs » à inculquer s'inscrit dans le temps long et ses ramifications s'étendent jusque dans les relations sociales du quartier; « today's society is directed, constructed, and molded by—indeed grafted onto—the past » (Desmond et Emirbayer, 2009, p. 344).

### 6.3.1 « On le fait dans le respect, mais on explique des choses aux jeunes » : le racisme de vertu

En contextualisant les résultats développés dans cette recherche avec la généalogie du quartier, de sa création au début du 20<sup>ième</sup> siècle (Lemoine et Bisson, 2018), il est possible de voir comment Vanier a principalement été considéré en termes d'espace à s'approprier, de populations à entasser – qu'ils s'agissent des personnes pauvres ou celles issues de l'immigration –, de projets indésirables dont il faut se débarrasser ou de morales sociales à redresser. La volonté de corriger les mœurs des populations blanches, pauvres et ouvrières se voit encore aujourd'hui, mais sous une autre forme. Ainsi, dans Vanier, la supériorité raciale et sociale passe par la supériorité morale – dans cette injonction à *montrer aux jeunes comment faire* : comment parler français, comment occuper un logement, comment fréquenter les commerces, comment se comporter dans les lieux publics,

---

22. C'est d'ailleurs ce même roman national à l'étranger qui crée la désillusion chez les personnes qui émigrent – voir *supra* p.81 – « Canadians routinely describe their citizenship, immigration, and refugee policies as the most humanitarian and compassionate in the world. These claims shape their sense of collective pride and national identity » (Thobani, 2007, p. 69).

comment se mobiliser, bref comment être « civilisé.e.s ». C'est ce qui justifie l'association et la naturalisation de certaines caractéristiques à des populations, qu'elles soient dépeintes, par exemple, comme intrinsèquement déviantes, parce qu'elles peuvent ensuite être « corrigées ». Il en va ainsi lorsqu'une coordonnatrice d'organisme dans Vanier associe directement le sexisme à la religion musulmane<sup>23</sup> :

(Coordonnatrice d'organisme) Pis c'est un peu la même affaire pour le sexiste... Les stéréotypes... " Ben toi t'es une fille, t'es bonne pour faire la cuisine! ". Bon pis ça vient souvent de certaines religions. J'aime mieux dire religion que de communautés, d'un pays particulier, tsé de dire "c'est les Africains"... C'est plus les Musulmans. C'est plus eux autres que... qu'il y a plus de... Ça confronte nos valeurs aussi. On va se le dire là! On va oser le dire! Ça confronte nos valeurs de femmes qui avons travaillé fort pour avoir une place et qui allons devoir continuer toute notre vie à garder une place équitable à celle des hommes... et quand on arrive avec des gens qui nous ramènent dans les années 60... oui on griche des dents! Et il faut gricher les dents! Il faut qu'on explique aux jeunes ben que c'est plus ça maintenant. Pis qu'ici c'est pas ça qu'on prône, pis que c'est le respect. Mais pas non plus en leur montrant qu'y sont... qu'y sont pas corrects, pis qu'on les rejette... On le fait dans le respect, mais on explique des choses aux jeunes.

Le racisme de vertu reproduit les scripts coloniaux, qui peuvent se comprendre comme « [...] stories, narratives and statements that frame Indigeneity as inferior while simultaneously constructing white settler as superior, effectively naturalizing settler-colonial power » (Gebhard *et al.*, 2022, p. 8). Ce sont aussi ces scripts qui alimentent le récit commun selon lequel le Canada est une nation pacifique, multiculturelle et exempte de discriminations (*ibid.*). Bien que cette recherche ne se soit pas attardée au profilage des personnes autochtones et qu'il soit important de ne pas créer d'amalgame avec les logiques de dominations propres à la colonisation des Premiers Peuples, les pratiques actuelles de profilage puisent tout de même dans le répertoire symbolique de la domination coloniale. C'est ce qui permet, entre autres, de nous donner collectivement le beau rôle, celui du sauveur – le *white savior*. Le Québec se trouve d'autant plus dans une position particulière, puisque son récit national dominant s'ancre dans une sorte d'exceptionnalisme face au reste du Canada et « [...] est encore profondément structuré par l'idée selon laquelle les CanadienNES françaisES seraient eux-mêmes une sorte de minorité postcoloniale subalterne dans l'ensemble

---

23. Le phénomène de racialisation inclut des attributs culturels comme la langue ou la religion (Bilge et Forcier, 2017), ce qui peut faire en sorte que même si l'Islam n'a pas de lien avec la « race », des personnes musulmanes peuvent vivre des processus de racialisation et « [...] l'islamophobie interagit avec le racisme sans en être une forme » (*ibid.*).

canadien » (Eid, 2020, p. 136). Ces récits structurent ainsi la façon de percevoir les personnes issues de l'immigration et d'entrer en relation avec celles-ci, puisque nous les accueillerions au péril de notre « propre survie » comme nation blanche et francophone. Les profilages dans Vanier sont symptomatiques d'autres attitudes répandues qui caractérisent les relations des personnes blanches avec les personnes issues de l'immigration au Québec, notamment celle de l'injonction à la reconnaissance, que j'aborderai sous peu dans ce chapitre.

### 6.3.2 « (Adam) : Dire " je suis pas raciste, mais...", ferme là t'es raciste! » : la société post-raciale et le *color-blindness*

Cassius: But the racism since George Floyd, it's cooled down, like it went down. But before it was high. I think it's cooled down, but it's still there.

Chercheuse: Ah it's like hidden more?

Cassius: It's hidden. It's hidden. They will be talking... They will be talking into them. When they'll be talking into them, they'll be saying n\*\*\*\*.

Chercheuse: They just don't say it to your face anymore.

Cassius: They don't say it to my face, you see?

Un autre récit collectif des États occidentaux porte sur le mythe de la société postraciale. Ce paradigme « [...] repose sur le postulat libéral selon lequel la "race", au même titre que le genre ou la classe, ne serait plus un facteur déterminant dans l'accès inégal aux ressources et aux biens sociaux, seuls comptant désormais le mérite et le démerite individuels » (Eid, 2020, p. 126). Cette façon de concevoir la société est, entre autres, soutenue par l'idéologie *color-blind* (Bonilla-Silva, 2010). Comme les dynamiques raciales de domination n'existeraient plus, il ne serait plus pertinent de « voir les couleurs », d'où cet « aveuglement aux couleurs ». Nous serions tous.tes égaux.ales devant la Loi, l'État et les institutions: « in the Canadian context, professing to be color-blind has come to be equated with being non-racist; however, claiming not to "see race" is a convenient way of denying structural racism and, therefore, alleviates responsibility to account for profound racial disparities » (Gebhard *et al.*, 2022, p. 8). Autrement dit, cette façon de concevoir le monde social individualise les structures complexes d'attribution des capitaux sociaux, économiques et culturels (Bourdieu, 1979), tout en invisibilisant les discriminations à l'origine des inégalités. Ces univers symboliques influencent les interactions ordinaires et la façon d'entrer en relation dans le quartier Vanier, mais aussi les manières de discriminer et de profiler. Puisque toute la question des rapports sociaux de domination est évacuée, les profilages sont ramenés au rang des intentions individuelles.

Dans la société post- raciale et *color-blind*, la parole blanche devient performative : le simple fait de *se dire* « pas raciste » suffit à produire la preuve de ce qui est énoncé. C'est ce qui se joue lorsque des intervenantes disent d'emblée « qu'elles ne sont pas racistes » ou que la coordination d'un organisme spécifie qu'elle « n'engage pas de personnes racistes » – voir *supra* p.116. Le regard se porte alors vers des personnes ou des institutions qui ferait *vraiment* du profilage – selon les définitions institutionnelles non complexifiées – et fait en sorte que tout le monde puisse se dédouaner et se distancer collectivement de ces pratiques. Comme le mentionnent Desmond et Emirbayer (2009) :

Labeling someone a “racist” shifts our attention from the social surroundings that enforce racial inequalities and miseries to the individual with biases. It also lets the accuser off the hook – “He is a racist; I am not” – and treats racism as aberrant and strange, whereas American racism is rather normal. Furthermore, intentionality is in no way a pre-requisite for racism. Racism is often habitual, unintentional, commonplace, polite, implicit, and well meaning. (p.342-343)

C'est de cette façon que les profilages viennent se nouer dans la vie ordinaire des jeunes issu.e.s de l'immigration de Vanier; sans démonstration spectaculaire de pouvoir comme le laissent entendre les définitions usuelles, mais plutôt de manière tranquille, en se fondant à même le tissu social du quartier. C'est pour cette raison que les définitions institutionnelles ne permettent pas de prendre en compte toute la complexité de ces violences et qu'il importe de se tourner vers des explications sociologique et contextualisée des profilages.

Le paradigme de la société post- raciale et la question des intentions interviennent d'une autre façon dans la performativité du discours, soit que de *dire* que nous sommes seulement là « pour aider avec de bonnes intentions » permet surtout d'invisibiliser les violences sous-jacentes. Les pratiques de profilage trouvent donc en partie leur acceptabilité sociale dans la prétention d'aider les personnes ciblées.

#### 6.4 « (Tatiana): La personne qui était censée nous aider, nous détruisait en fait » : la bienveillance blanche et la *bienviolence*

Au deuxième chapitre, j'ai convoqué Essed (1991) pour expliquer comment le racisme ordinaire reste cumulatif et se loge dans une foule de pratiques et de relations quotidiennes. C'est de toute la

violence du racisme ordinaire dont il est question; celui qui s’imbrique dans le quotidien et offre peu de moyens de le fuir. Il ne vient pas « d’ennemis identifiables », mais plutôt de personnes ordinaires : un.e propriétaire, un.e collègue au travail, un.e voisin.e, un.e professeur.e, parce qu’il faut bien vivre, c’est-à-dire se loger, travailler, marcher dans le quartier, aller à l’école. Dans le dernier cas, qu’arrive-t-il quand une personne est « censée aider », mais perpétue par le fait même les pratiques de profilage?

Présentement, la façon doxique de considérer les violences raciales se fait par le prisme apolitique de l’individualité, c’est-à-dire que le progrès en matière d’accès à l’égalité aurait éliminé les inégalités et les discriminations raciales de manière générale, mais qu’il resterait tout de même des individus racistes, desquels il importe de s’éloigner. Par exemple, des événements hautement médiatisés comme le meurtre de George Floyd par le policier Derek Chauvin (Hill *et al.*, 2020) ont pu modifier l’acceptabilité sociale de certaines violences à l’égard des personnes Noires et racisées. Il est peut-être moins admissible socialement d’être ouvertement raciste dorénavant, de manière temporaire cela dit, ce qui modifiera peut-être les actes racistes et la logique qui les soutient. Comme je l’ai expliqué précédemment, les pratiques discriminatoires puisent dans un univers discursif et symbolique qui change constamment, en fonction de la période et du lieu de production. L’incarnation des dynamiques de pouvoir dans la vie quotidienne est non seulement perméable au contexte, mais aussi à son acceptabilité sociale, c’est-à-dire, à la façon dont elle sera justifiée. Dans le quartier Vanier, l’acceptabilité sociale des pratiques de profilage passe par la supériorité morale discutée au préalable, pour s’incarner dans ce que Gebhard *et al.* (2022) définissent comme la bienveillance blanche (traduction libre de *white benevolence*). Celle-ci peut se comprendre comme une forme de racisme paternaliste se retrouvant particulièrement dans les métiers de relation d’aide et qui prend racine dans les scripts coloniaux présentés dans la section 6.3.1 (*ibid.*). Les théorisations autour de la bienveillance blanche ont été développées pour comprendre les effets de la violence coloniale envers les personnes autochtones dans les métiers en relation d’aide (intervenant.e.s, travailleur.euse.s sociaux.ales, infirmier.ère.s, professeur.e.s, etc.). Ces études nous mettent d’ailleurs en garde contre l’utilisation du concept de manière interchangeable avec d’autres formes de racisme. Il ne s’agit donc pas dans cette recherche de faire un copier-coller, mais comme j’avance l’argument que les pratiques de profilage à Vanier puisent dans les répertoires coloniaux de justification et de mise en pratique des violences, de voir quels éléments

de ce concept peuvent s'appliquer ici. La bienveillance blanche permet de décortiquer « [...] how racism operates under the guise of doing good » (*ibid.*, p. 19). Dans le cas de Vanier, les jeunes et leur famille dans le quartier sont représentées comme une population sans ressources, à laquelle il faut venir en aide. Ces constructions racialisantes de la vulnérabilité orientent la façon d'interagir avec eux.elles dans la vie de quartier. Il est aussi possible de faire un lien avec la *bienviolence* (mot-valise créé par la combinaison de bienveillance et de violence), un concept mobilisé dans le champ de la psychiatrie critique pour nommer la violence institutionnelle qui est (re)produite dans l'intention de venir en aide<sup>24</sup>.

#### 6.4.1 La bienviolence à même les plis de la vie quotidienne

L'observation participante et les entretiens par conversation ont été significatifs pour saisir les subtilités de ce qui m'a été raconté. Par exemple, lors d'une conversation informelle avec une intervenante scolaire qui travaille avec les jeunes à l'école secondaire, celle-ci avait amalgamé l'appartenance raciale, l'appartenance de classe et le fait d'être peu politisé.e.s. – voir *supra* p.99. La phrase « pour la démocratie on part de zéro, on doit tout leur expliquer », prononcée au cours de la discussion en faisant référence aux jeunes issu.e.s de l'immigration, traduit comment le lexique éducatif et thérapeutique est mobilisé comme arme pour renforcer subtilement les hiérarchies sociales. Il faut *sensibiliser* les jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille à une pléthore d'éléments : l'importance de parler français, ne pas avoir peur de la police, occuper « adéquatement » un logement, etc. Il s'agit d'autant de formes de profilage qui infiltrent la vie quotidienne sous le couvert d'une mise en place pour *aider* les personnes qu'elles visent, tout en affirmant une prétendue supériorité de la part de ceux.celles qui s'occupent de ladite mise en place. Ces microformes de surveillance et de gestion de l'ordinaire sont naturalisées par la bienveillance blanche. La teneur violente des pratiques ordinaires de profilage est soi-disant récusée par l'intention de venir en aide. De façon complémentaire, Forrest Stuart parle de profilage thérapeutique [traduction libre de *therapeutic policing*] qu'il définit comme « [a] paternalistic brand of spatial, behavioral, and moral discipline designed to “cure” those at the bottom of the social hierarchy of the individual pathologies deemed responsible for their abject circumstances »

---

24. Voir à ce sujet la 4<sup>e</sup> édition du Congrès de psychiatrie critique qui avait pour titre « La bienviolence institutionnelle » organisé par le Réseau pour la réflexion critique en psychiatrie (RRCP).

(Stuart, 2016, p. 14-15). Dans son étude sur la criminalisation de la pauvreté dans le quartier Skid Row à Los Angeles, l'auteur met en lumière la façon dont le pouvoir institué peut agir de façon coercitive sous le couvert de la bienveillance. Ces logiques existent aussi dans Vanier – bien qu'il n'est pas nécessairement question ici de criminalisation – quand des intervenantes demandent aux jeunes issu.e.s de l'immigration parler absolument en français dans leur organisme – voir *supra* p.116. Elles le font pour que les jeunes puissent « se pratiquer » afin de les aider dans leur vie quotidienne, mais aussi parce qu'ils.elles habitent au Québec et doivent donc « s'adapter ». Des injonctions contradictoires sont visibles dans cette bienveillance, à la fois porteuse d'une forme de coercition et de volonté d'aider.

Dénoncer la bienveillance demeure compliqué, car la critiquer au sein des institutions reste difficilement recevable, en raison de cette prétention inhérente à aider les personnes visées. Celle-ci est également marquée d'une injonction à la reconnaissance pour les jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille. Même s'il s'agit d'actions ou de propos discriminatoires, puisque ceux-ci s'inscrivent dans une relation d'aide, les personnes visées sont tenues de montrer de la gratitude, voire d'être redevable. Pour les jeunes et leur famille, cette injonction à la reconnaissance est double, non seulement par le fait d'être issu.e.s de l'immigration et donc « accueilli.e.s » au Québec, mais aussi par le fait d'être vu.e.s comme « démuni.e.s » et ainsi, considéré.e.s chanceux.ses de recevoir de l'aide. Comme disait Divine pour souligner ce paradoxe : « mais comme à un moment donné, je peux dire stop. Oui, je suis reconnaissante qu'on soit ici, mais pas qu'on me traite comme de la merde en fait ». L'injonction à la reconnaissance ravive le discours du.de la « bon.ne immigrant.e contre le.la mauvais.e immigrant.e »; répondre à sa place dans les hiérarchisations sociales signifie montrer de la gratitude. Ainsi, les profilages dans le quotidien ne se produisent pas seulement selon l'hypothèse répressive, telles que les définitions institutionnelles l'entendent, mais d'une façon beaucoup plus sournoise. Les rapports de pouvoir s'organisent à même les plis de la vie quotidienne, par la volonté de savoir.

#### 6.4.2 Administrer la question raciale par la volonté de savoir

Ce que Foucault (1976) nomme la volonté de savoir offre des voies intéressantes pour saisir la reproduction de la bienveillance dans la vie de quartier. Dans *Histoire de la sexualité*, le philosophe

avance la thèse que le contrôle de la sexualité ne passe pas par la répression, mais par une incitation aux discours. Il y a une inversion complète de l'hypothèse répressive pour expliquer les rapports de domination : « ce qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme *le secret* » (ibid., p.49). Il en va de même avec les pratiques de profilage, où pour le pouvoir institué, la question raciale est simultanément objet d'obsession et de déni politique. Dans cet interstice se développent des façons de l'administrer qui contournent *le refus de la regarder en face*. Pour réprimer la question raciale de manière frontale, encore faut-il la reconnaître; un non-sens dans la société post-raciale et *color-blind*. Il faut donc trouver un moyen de vivre la fascination que nous avons pour le racisme sans l'examiner : « Mais ce n'est pas pour autant une pure et simple mise au silence. C'est plutôt un nouveau régime de discours. On n'en dit pas moins, au contraire. Mais on le dit autrement, ce sont d'autres gens qui le disent, à partir d'autres points de vue et pour obtenir d'autres effets » (ibid., p.38). Les savoirs sur les enjeux raciaux sont *policés* quand ils viennent *du bas*, soit des personnes qui les vivent au quotidien, mais le pouvoir institué et ses petites mains multiplient les discours à son égard.

Le quotidien des jeunes est imprégné de racisme par les pratiques de profilage déployées dans chaque sphère de leur vie, comme en témoigne le chapitre cinq. Les discours et les pratiques discriminatoires prolifèrent, mais la façon adéquate d'en parler est limitée aux définitions institutionnelles. Or, celles-ci, rappelons-le, réduisent les discriminations et les profilages à des actions commises par des personnes en situation d'autorité ou des institutions, dans une conjoncture situationnelle limitée dans le temps et l'espace. Elles fonctionnent elles aussi selon une hypothèse répressive, c'est-à-dire qu'elles se produiraient par une coercition frontale et facilement identifiable, alors que nous avons vu leur plasticité à s'adapter à tous les espaces de la vie quotidienne. C'est aussi pour cette raison que les définitions institutionnelles n'arrivent pas à saisir toute l'étendue des pratiques de profilage. La bienveillance demeure bien plus efficace, plus subtile pour gouverner que le contrôle répressif, plus visible lui, et donc plus facilement identifiable et dénonçable. Le renversement de l'hypothèse répressive pour aborder les profilages permet de faire le lien entre la prolifération de savoirs à l'endroit d'un objet et la mainmise sur sa gestion et son administration quotidienne (Foucault, 1976). Les profilages dans la vie de quartier des jeunes à Vanier, surtout dans les sphères de l'éducation et de l'intervention, répondent à cette logique de

gestion de population par le savoir. Il s'agit également d'une façon de répondre à une commande institutionnelle. Comme je l'ai mentionné dans le chapitre cinq – voir *supra* p.96 –, savoir plus correspond à travailler mieux au sein de nos systèmes qui valorisent la production de « savoirs experts ». Il faut produire davantage de connaissances et augmenter son rendement, que ce soit sur le plan des évaluations, des notes évolutives ou des informations à échanger. Formant une véritable économie du savoir, d'ailleurs intimement liée à celle du capital social, la crédibilité professionnelle ne se calcule pas en liens sociaux établis, mais en informations obtenues.

#### 6.4.2.1 *La volonté d'aider dans l'économie de la reconnaissance institutionnelle*

Cette volonté de savoir est profondément liée à l'histoire du travail social. Les travaux d'un auteur comme Périssol (2020), qui a produit la généalogie de la professionnalisation de cette discipline aux États-Unis et en France, permettent de comprendre qu'en tant que travailleuse sociale, s'arroger un droit de regard sur la vie de personnes étiquetées comme déviantes s'inscrit dans le temps long. Le travail social a une fonction de régulation des pratiques sociales selon un modèle normatif, qui passe entre autres par le fait de récolter des informations sur les façons de faire et de vivre des personnes visées (*ibid.*). Les nombreux récits partagés par les jeunes issu.e.s de l'immigration dans Vanier en témoignent. En revanche, la collecte d'informations est rarement mise en relation avec les finalités. Pourquoi désirons-nous connaître ces informations, dans quels buts concrets ? Ce savoir aide-t-il la personne interrogée dans son parcours, ou sert-il simplement à administrer sa vie ? La construction de l'expertise (Düppe, 2018) est intimement liée à la volonté de savoir et à l'économie de la reconnaissance institutionnelle. À ce sujet, l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) a mis sur pied en 2021 un campus dans le quartier Vanier, « au cœur d'un secteur en pleine revitalisation » (UQTR, s.d). Ce campus n'offre pour le moment qu'un seul programme, soit *Psychoéducation*, à travers un certificat, un baccalauréat, une maîtrise et un doctorat (*ibid.*). Le champ disciplinaire de la psychoéducation est profondément lié au principe de la convenance et de la production experte, puisqu'à travers celui-ci, on cherche à normaliser les comportements des individus, afin que ceux-ci s'intègrent dans leurs différents milieux de vie (UQTR, 2022). L'ouverture de ce pavillon dans le quartier Vanier n'est pas banale et peut représenter une (autre) façon de capitaliser sur un milieu et ses individus, perçus comme devant être normalisés et corrigés.

La volonté de savoir fonctionne de manière à s'arroger un droit de regard sur des réalités vues comme problématiques; il faut donc surveiller « pour leur bien » des personnes perçues comme déviantes, car pour leur montrer les bonnes façons de fonctionner, il faut d'abord savoir comment elles mènent leur vie. Encore une fois, cette nécessité de surveiller s'ancre dans les scripts coloniaux. En parlant de la violence institutionnelle contre les personnes autochtones, Gebhard et al.(2022) précisent que ces récits « allow social workers, health care professionals and teachers to assume the familiar role of innocent do-gooders who simply wish to help and to see themselves as providers of what they imagine Indigenous Peoples are lacking – be it intelligence, work ethic or parenting skills » (Gebhard *et al.*, 2022, p. 9). Pour les personnes issues de l'immigration dans Vanier, la surveillance se structure sensiblement autour des mêmes constructions racialisantes et stigmatisantes. La bienveillance blanche et le racisme de vertu agissent dans le quartier comme un paravent devant la reproduction de la domination raciale et sociale. Comme Foucault (1976) l'indique, « c'est à la condition de masquer une part importante de lui-même que le pouvoir est tolérable. Sa réussite est en proportion de ce qu'il parvient à cacher de ses mécanismes » (p.113). La surveillance dans Vanier s'organise donc autour de la volonté d'aider. Celle-ci ne s'effectue pas de manière intentionnellement mauvaise, puisque j'ai déjà déterminé que la question des intentions était caduque pour mon analyse, mais elle s'organise sous le couvert de la bienveillance blanche et du racisme de vertu. C'est ce cadrage qui rend particulièrement difficile la dénonciation des discriminations et des profilages pour les jeunes issu.e.s de l'immigration et leur famille. L'économie de la reconnaissance institutionnelle fonctionne aussi dans le sens où ils.elles sont tributaires de leur collaboration avec les services qui les profilent, au risque d'être perçu.e.s comme non-coopérant.e.s, difficiles ou même ingrat.e.s. D'ailleurs, ce dernier diminutif renvoie à l'idée que ces derniers.ères devraient être « reconnaissant.e.s », puisque les institutions sont là pour les « aider », ce qui est encore une fois lié aux scripts coloniaux évoqués précédemment. Être jugé.e.s comme résistant.e.s à la coopération responsabilise une fois de plus les personnes qui vivent des profilages. Sur le plan individuel, ceci peut affecter les trajectoires de vie et l'accès aux services des jeunes et de leur famille, alors que sur le plan collectif, cette responsabilisation individuelle crée l'illusion que les relations sociales du quartier sont vécues harmonieusement et donc, les violences (re)produites par le racisme de vertu restent cachées.

## 6.5 « Sourire et dire bonjour » : la richesse de la diversité et l'harmonie de consensus

Le champ lexical de la richesse pour faire référence aux personnes issues de l'immigration dans Vanier a été utilisé à plusieurs reprises tout au long du terrain par nombre de personnes rencontrées ou interrogées, que ce soit dans les entretiens formels, ceux par conversation ou encore pendant les périodes d'observation. De façon plus générale, ce même lexique est également mobilisé dans la sphère publique (médias, politique, etc.), pour parler des personnes issues de l'immigration. Sans interroger les processus de racialisation, les discours tournent plutôt autour de la diversité ethnoculturelle, de l'inclusion et de l'équité. D'ailleurs, en 2021, la ville de Québec a inclus dans sa Stratégie de développement durable le « vivre-ensemble » (Laberge, 2023), qui est défini de la manière suivante : « Les citoyens et les groupes d'une communauté cohabitent harmonieusement » (Ville de Québec, 2024a). Comme l'explique Almeida (2021) en se basant sur les travaux de Sara Ahmed :

[...] l'usage d'appellations suffisamment larges, vagues et propices aux amalgames est en soi une technique de gestion de la différence adoptée par les institutions de l'État. Cela permet de renforcer le groupe hégémonique face à un vaste ensemble construit en opposition, mais dont les contours restent constamment flous, tout en évitant de nommer les rapports de pouvoir inégalitaires. Cela expliquerait également la popularité du terme "diversité" notamment. (p.28)

Tout le vocabulaire se rattachant à « l'inclusion » est vidé des dynamiques de pouvoir inhérentes au vivre-ensemble. Le vivre-ensemble<sup>25</sup> *color-blind* produit une mixité sociale où les relations sont harmonieuses en apparence et où il s'agit seulement de « faire sa part pour atteindre la bonne entente ». Dans la prochaine figure, il est possible de voir quelles sont les recommandations à l'intention des personnes blanches de la ville de Québec pour « s'ouvrir à la diversité ethnoculturelle ».

---

25. Au sujet du « vivre-ensemble » et des processus de racialisation et de surveillance de la jeunesse à Montréal, voir la thèse de Kapo (2020) intitulé « Les aventures ordinaires des jeunes Montréalais.e.s racialisé.e.s ». L'auteur y aborde notamment les imaginaires urbains des jeunes racialisé.e.s et les tensions entre le discours du vivre-ensemble et celui de la panique morale (*ibid.*).

Figure 6.1 Capture d'écran de la page Diversité, équité et inclusion intitulée « Ici nous sommes ouverts »



(Ville de Québec, 2024a)

Sans jamais s'attaquer aux racines des problèmes « d'inclusion », que ce soit le racisme dans les relations sociales ou au plan systémique, il est plutôt proposé de recourir à des stratégies telles que « sourire ou dire bonjour ». À ce sujet, Sharma (2006) nomme que « in such rhetoric, the nation is thought to be able to simply transcend conflict through a respect and celebration of difference without the eradication of any differentials in power and wealth and with no transformation at a systemic level » (p. 28). Faire société et communauté est réduit à une question d'intentions individuelles apolitique et anhistorique, où il suffit de célébrer les différences sans aborder les rapports de pouvoir.

Or, le vivre-ensemble et ses conditions d'actualisation s'inscrivent aussi dans le contexte socio-historique et ne peuvent être détachés de la convenance blanche et du racisme de vertu. Par exemple, cette coordonnatrice d'organisme communautaire qui me partage qu'elle achète des saucisses sans porc lors d'événements pour accommoder les jeunes musulman.ne.s – en précisant

que cela lui fait plaisir – mais qui établit dans la même phrase des liens de causalité entre le sexisme et l’Islam – voir *supra* p.134. Cet exemple dans le quartier Vanier révèle une posture plus large quant à l’instrumentalisation des dynamiques raciales par les personnes blanches, au Québec, dans le dialogue autour de la « diversité ». Comme Leonardo (2009) indique :

When dialogue is without tension, whites are willing to enter racial dialogue. For example, they enjoy discussions about diversity. What educator wants to be perceived as anti-diversity these days? When discussions become tense or uncomfortable and people of color show some anger or outrage, whites’ racial resolve wanes and opting out of race dialogue becomes convenient. It becomes too difficult, too much of a strain, and too dangerous. [...] whites selectively participate in racial dialogue when it serves their needs, which is more often driven by the desire “not to look racist” than by a real commitment to end racism through honest race work. (p.116)

Ceci témoigne d’une posture performative de la mixité sociale, collectivement adoptée, où nous considérons la diversité comme une soi-disant richesse, alors que les discriminations et les profilages restent invisibilisés. Pis encore, nous jetons le blâme sur les personnes racisé.e.s qui dénoncent les injustices, car elles viennent troubler l’harmonie de consensus. J’ai brièvement abordé ce concept dans le dernier chapitre, en racontant l’avant-midi passé à la messe dans Vanier – voir *supra* p.115. Un homme noir d’une soixantaine d’années avait fait remarquer au pasteur blanc et à l’ensemble des personnes présentes qu’écrire *chant africain* pendant une chanson en Kinyarwanda manquait de rigueur, car il existe des centaines de langues en Afrique, et que jamais nous ne verrions *chant américain* sur l’écran pour qualifier des chansons en français. À ce moment, le pasteur avait écarté la remarque en disant que tous et toutes n’étaient qu’une seule famille, indépendamment des « races ». Avec son observation, l’homme exposait les imperfections de cette grande famille. Il s’agit d’une manifestation parlante de cette harmonie de consensus, théorisée par Marie-Christine Doran (2016) dans le contexte de la dictature chilienne, mais ne s’y réduisant pas du tout. Faire société où la dissidence est réprimée caractérise la démocratie de consensus. Celle-ci n’est pas le résultat d’un réel accord ou d’une volonté collective, mais plutôt, le produit d’une oppression politique qui étouffe toute expression divergente (*ibid.*). La sociologie des contestations populaires, ou même des émeutes dans le contexte français (Lapeyronnie, 2006 ; Mucchielli, 2011), s’avère une piste fertile pour cerner les effets délétères d’une telle injonction à la stabilité de surface. Celle-ci contraint en effet les demandes de justice et les fait paraître superficielles, déraisonnables, voire violentes (*ibid.*). De façon similaire, mais sur une échelle différente,

l'harmonie de consensus au Québec renvoie à cette volonté de conserver publiquement une image de mixité sociale, tout en écrasant simultanément les dénonciations de pratiques discriminatoires venant des personnes en faisant les frais. Admettre le dissensus et faire craquer le vernis de notre roman national, tel que discuté précédemment, reviendrait à devoir aborder véritablement les problèmes de hiérarchisation. L'exigence de justice (Doran, 2016) nécessite de remettre en question l'ordre racial et social et il n'est pas possible de le faire seulement par des sourires et des poignées de mains.

### 6.5.1 Instrumentalisation de la « diversité »

Ceci met en lumière la tension entre le supposé vivre-ensemble et les réalités vécues par les personnes considérées comme la « diversité » dans la composition sociale des villes. Un exemple parlant : lorsque l'école secondaire de Vanier célèbre et met de l'avant la diversité, tout en maintenant l'interdiction du port du durag chez les élèves, car il est relié aux imaginaires des gangs de rues. Même si les jeunes revendiquent le droit de pouvoir porter ce soin pour cheveux, leurs demandes ne font pas échos aux conceptions de la diversité telles que conçues par l'ordre racial et social en place. Les jeunes et leurs familles occupent à la fois une fonction de porte-étendard du multiculturalisme, dans une ville majoritairement blanche, et de bouc émissaire face à la violence et au désordre. Ainsi, les discussions autour de ces questions sont encouragées tant qu'elles restent de l'ordre des simples idées échangées ou encore, dans la sphère de la bonne entente entre différentes communautés. Pourtant, comme le spécifie Sharma (2006),

respect for diversity does not eclipse the social organization of difference but becomes a contemporary form of reproducing hierarchal social relations and recentring the White national subject. It legitimates the continued organization of difference in order to both organize and legitimate the subordination that the differentiated experience (p.28).

Les profilages de l'ordinaire sont cousus à même le tissu social qui forme le vivre-ensemble, de sorte qu'ils sont naturalisés dans notre façon d'interagir avec les personnes issues de l'immigration et racisées. Thobani (2007) va même jusqu'à qualifier les pratiques discriminatoires de l'ordinaire de rites au sein de la société blanche canadienne, qu'il s'agisse de commentaires sur l'habillement et la religion, de l'exclusion du marché du travail, de l'accès restreint au logement, des blagues racistes, etc.

Such banal practices tend to be treated as isolated, unrelated, and based largely in individual ignorance and certainly not meant to offend. This sort of approach hides their highly repetitive and ritualized occurrence, as well as the widespread social tolerance – if not explicit sanction – they enjoy. It hides how consistent they have remained throughout the history of the Canadian nation, as well as their continuity as they are passed on from generation to generation (Thobani, 2007, p. 79-80)

Dans la cohabitation sous le racismisme de vertu, le vivre-ensemble ne peut se faire qu'au prix d'une « intégration réussie » de la part des jeunes issu.e.s de l'immigration et de leur famille. Cependant, ce que veut dire « s'intégrer » est hautement régi non seulement par les scripts coloniaux, mais aussi par l'impératif de se plier aux exigences de la convenance blanche.

## 6.6 Les profilages, à répétition

Cassius: Pis you guys always in our business, no matter what happens, no matter what history. You're always in our business. But it's fine, it's ok. You see? Ça c'est un truc qu'on s'est habitué avec. Even tho you're always in our business, but we used with it.

C'est ce que me disait Cassius en souriant, alors que je buvais mon *Fanta* fade derrière le comptoir de l'épicerie où il travaillait. Cette citation m'a suivie tout au long de la démarche de recherche, du moment où je l'ai entendu jusqu'à ce dernier moment. À travers elle se jouent, en quelques lignes, les idées qu'il m'aura pris des pages à développer. Il est possible d'y lire la stigmatisation où se rencontre l'ordre social et racial dans Vanier, au croisement du mépris et de l'intervention différenciée de l'État. Cassius témoigne également du racismisme de vertu, celui qui, sous le couvert de l'aide bienveillante, renforce les hiérarchies sociales. Il en va de même du caractère ordinaire des discriminations et de la volonté de savoir qui s'immisce dans les sphères de la vie quotidienne des jeunes issu.e.s de l'immigration et de leur famille. C'est à la fois tout cela et bien plus : la fatigue aussi, la résistance, surtout.

## CONCLUSION

Cette recherche tente de politiser la compréhension des pratiques de profilage pour sortir des conceptions individualisantes et des définitions communes auxquelles elles sont généralement ramenées par le pouvoir institué. Les jeunes rencontré.e.s à l'hiver 2023 et les récits partagés nous indiquent beaucoup sur la façon dont fonctionnent et s'organisent les rapports sociaux. Pour conclure, je reviendrai sur les principaux aspects de ma recherche et ses implications. La rédaction de ce mémoire se terminant à l'été 2024, il importe de voir comment les résultats formulés s'inscrivent dans le climat actuel au Québec, marqué par une forte médiatisation de prétendus liens entre l'immigration et les problèmes sociaux. Finalement, je terminerai avec les mots de ceux.celles qui trouvent chaque jour de nouvelles façons d'inventer leur quotidien. L'expérience de David témoigne du caractère systémique des violences raciales au Québec, mais aussi, de la gravité de la situation.

### 7.1 Synthèse de la recherche

Qu'est-ce qui légitimise le fait de s'immiscer à répétition dans la vie quotidienne d'une même population? Cette question m'a habitée pendant tout le processus de recherche et elle exigeait que je m'éloigne des façons usuelles de concevoir les profilages. Bien que les définitions institutionnelles offrent une base commune pour comprendre ces discriminations, elles ne permettent pas de saisir l'étendue du phénomène, puisqu'elles les réduisent trop souvent à une action commise par une personne ou une institution en position d'autorité, dans une conjoncture situationnelle limitée dans le temps et l'espace. Elles circonscrivent les profilages à ce qu'il y a de plus visibles et c'est pourquoi j'ai plutôt mis de l'avant une compréhension sociologique des discriminations dans le quotidien des jeunes issu.e.s de l'immigration, en les rattachant au contexte territorial dans lequel les pratiques de profilages s'ancrent. Le quartier Vanier est particulier, autant par ses conditions objectives, que symboliques. Il s'agit en effet d'un des quartiers de la ville de Québec les plus défavorisé au plan matériel et social (Table de quartier Vanier, 2015), conséquences d'au moins un siècle de paupérisation imposée au territoire et à ceux.celles qui y vivent (Lemoine et Bisson, 2018). C'est dans ce quartier encore aujourd'hui profondément marqué par la territorialisation des inégalités sociales que sont notamment concentrées, depuis le début des

années 2000, un grand nombre de personnes et de familles issues de l'immigration. Bien que l'utilisation de la catégorisation « issu.e.s de l'immigration », tout comme celle des générations d'immigration, soient remises en question (Ben-Cheikh et Mekki-Berrada, 2020), elles sont mobilisées dans le cas de cette étude, car elles demeurent intrinsèques aux motifs des profilages. L'histoire de la communauté historique de Vanier, blanche et pauvre, rencontre celle des familles issues de l'immigration au croisement d'un processus d'altérisation basé sur la classe sociale, et maintenant, sur la race. Je voulais donc comprendre comment les jeunes vivent les pratiques de profilage dans leur vie quotidienne et leur contact ordinaire avec les différent.e.s acteur.rice.s de la vie de quartier.

Afin de sortir des définitions institutionnelles, j'ai mobilisé une épistémologie de la vie quotidienne qui s'est construite par étapes. D'abord, avec les concepts de convenance (Mayol, 1994) et de stratégies de pouvoir (de Certeau, 1990), j'ai cherché à comprendre les profilages dans les relations sociales. Me rendant compte des limites de ces concepts, j'ai ensuite tenté de les faire dialoguer avec les théorisations autour du racisme ordinaire (Essed, 1991). Avec celles-ci, j'ai intégré une réflexion des rapports de domination dans les conceptions dépolitisées de Mayol et de Certeau au sujet des relations sociales. J'ai matérialisé cette épistémologie de la vie quotidienne en effectuant un terrain inspiré des approches ethnographiques, en ayant recours aux entretiens formels et par conversations, ainsi qu'à l'observation participante et non-participante. C'est par la méthodologie choisie que j'ai pu m'imprégner le plus possible du quotidien, en ayant accès aux subtilités invisibles au premier regard. J'ai dû décentrer quelque peu mon sujet d'étude lors de la conduite de mon terrain. Les définitions du profilage telles que les pose le pouvoir institué ont une autorité discursive, c'est-à-dire qu'elles entraînent naturellement dans l'esprit et dans le discours une conception stricte de ce que constitue un profilage. Ainsi, parler frontalement de profilage lors des entretiens, en utilisant ce même langage, aurait entraîné des réponses tout aussi limitées que les définitions dont j'essayais de m'éloigner. C'est pourquoi j'ai plutôt abordé cette question pendant le terrain de recherche à travers la vie quotidienne, ce qui a révélé une foule de pratiques à même le fait de se loger, de travailler, d'aller à l'école, de pratiquer un sport, etc. Dans ce portrait, j'ai inclus des intermèdes de ville, tirés de mes notes de terrain, afin d'essayer de traduire avec le plus de fidélité et de détails possibles ce qui se jouait dans chacun des plis de la vie ordinaire.

Quelques résultats sont particulièrement parlants quant à la manière d'entrer en contact avec les jeunes issu.e.s de l'immigration. Ils.elles se trouvent au croisement de plusieurs logiques de *prise en charge* : par leur jeunesse, leur racialisation, leur statut migratoire, leur classe sociale, leur genre, leur quartier. Ainsi, rien n'est désintéressé dans la façon d'interagir avec ceux.celles-ci et leur quotidien est constamment géré, qu'il s'agisse de les surveiller ou de « leur montrer comment faire pour les aider ». Peu d'espaces leur donnent la possibilité de seulement se retrouver entre jeunes, de flâner et de socialiser. Quand Cassius me partage sont mantra « We outside » – voir intermède de ville #4, p.89 – c'est ce besoin de se retrouver ensemble qu'il nomme. C'est d'être dans les espaces de la vie de quartier pour rencontrer d'autres jeunes, créer des opportunités, blaguer, discuter, bref vivre sans être nécessairement encadré.e par une forme d'autorité, « to be seen, not to be watched » (Petty, 2022). Or, dans Vanier la reproduction des pratiques de profilage à l'égard des jeunes et de leur famille passe par un racisme de vertu, indissociable de notre passé et de notre présent colonial. Le renversement de l'hypothèse répressive pour aborder les profilages met en lumière comment le contrôle ne s'opère pas de manière frontale, mais plutôt dans cette volonté coloniale de « venir en aide » et de « civiliser les incivilisé.e.s ». C'est dans une prétendue supériorité morale sur les personnes issues de l'immigration que les pratiques de profilages trouvent leur acceptabilité sociale. Dans la société post-raciale, les mécanismes de hiérarchisation sont peut-être plus subtils, mais leurs violences et leurs effets demeurent tout aussi délétères.

À l'image des profilages, la vision de ce que peut constituer la violence reste très limitée et sa compréhension est effective dans sa part la plus visible. Le déni des expériences polymorphes en constitue d'ailleurs une à elle seule. La violence ne se trouve pas seulement dans ses expressions spectaculaires, dans ses coups et ses blessures, mais aussi dans l'accumulation et le croisement de toutes ces formes; voir son CV jeté dans le bac de recyclage et être regardé.e de haut par une intervenante et être accusé.e de vol à l'étalage et se faire toucher les cheveux sans son consentement et être interpellé.e par la police sans motif et... Il ne faut pas comprendre les constats qui émergent de cette recherche comme pointant du doigt des individus, au contraire, il n'est pas possible de circonscrire la violence en un seul lieu. Nous devons collectivement jouer un rôle actif pour déconstruire les processus de hiérarchisation sociaux et raciaux, à commencer par le travail social lui-même et les milieux d'intervention. C'est pour cette raison que j'utilise tout au long du mémoire le « nous » et spécifie « nos pratiques », « nos institutions », « nos modes de fonctionnements »,

en m'incluant également dans ce travail. Les pratiques de profilage sont l'expression du racisme qui structure notre société et c'est pourquoi il n'est justement pas possible de parler uniquement de « pommes pourries ».

## 7.2 Inscrire la recherche dans le climat actuel : panique morale et stratégies de dédouanement

La complétion de ce projet de recherche s'est étalée sur trois ans. Durant ces années, l'air s'est raréfié autour des questions qui touchent les droits des personnes issues de l'immigration – comprendre ici principalement les personnes immigrantes et racisées. Depuis des mois, de nombreux amalgames sont faits entre leur présence au Québec et l'intensification des problèmes sociaux. Que l'on pense aux propos du premier ministre québécois François Legault, qui estime que l'immigration temporaire explique à 100% la crise du logement actuelle (Pilon-Larose, 2024) ou encore, quand il lie le nombre de personnes demandeuses d'asile à « l'explosion du nombre d'itinérants et de personnes avec des problèmes de santé mentale » (La Presse canadienne, 2024). Dans une rencontre récente avec Justin Trudeau, le premier ministre du Canada, Legault a appelé ce dernier « [...] à "réduire le nombre d'immigrants temporaires au Québec" pour que " les Québécois puissent se loger, que nos enfants aient accès à des enseignants qualifiés, pour que nos malades soient soignés et pour que le déclin du français soit inversé » (Sun, 2024). Le gouvernement du Québec entretient une panique morale constante envers les personnes issues de l'immigration, en cultivant l'idée que celles-ci seraient responsables de tous les maux qui accablent la province : la crise du logement, l'engorgement des systèmes de santé et des services sociaux et le déclin du français.

D'ailleurs, un rapport de l'Observatoire des inégalités raciales au Québec (OIRQ) (Vande Wiele Norbert *et al.*, 2024) fait état de cette racialisation des problèmes sociaux, en se penchant plus particulièrement sur la relation supposée entre la crise du logement et l'immigration. L'OIRQ met de l'avant la manière dont la peur de l'autre est utilisée comme stratégie politique de dédouanement par les institutions (*ibid.*). Identifier des boucs-émissaires pour la crise du logement autorise le pouvoir institué à se déresponsabiliser pour sa mauvaise gestion des causes systémiques qui entraînent les problèmes sociaux. Il s'agit ici des mêmes logiques que celles mobilisées dans les définitions institutionnelles des profilages, où nous essayons de cibler des coupables uniquement

chez quelques individus. Or, il n'est pas possible de faire porter le poids de structures entières sur le dos de quelques personnes. Désigner des fautifs à *l'unité* opère une fonction sociale, en dépolitisant des structures complexes d'oppression. La racialisation des problèmes sociaux et les pratiques de profilages ne sont pas deux phénomènes parallèles, mais ils sont plutôt interreliés en s'abreuvant à la même source : la suprématie blanche.

### 7.3 L'ampleur du problème : les discriminations raciales en région au Québec

Les expériences partagées pendant cette recherche ne peuvent rester circonscrites au quartier Vanier, comme en témoigne le contexte actuel au Québec. Les récits s'enchevêtrent pour donner une idée de ce qui se passe dans l'ensemble de la province. Alors que j'ai débuté l'écriture de ce mémoire par un extrait du dernier entretien conduit pendant mon terrain de recherche, j'aimerais le terminer avec un récit tiré du premier entretien fait avec un jeune. J'avais rejoint David dans un centre commercial, dans l'une des aires communes où se côtoient fauteuils en cuirette et plantes tropicales en plastique. Nous discutons près d'un magasin de parfums et de produits pour la maison. Il me raconte des bribes de sa vie à Vanier, puis dans une petite ville en région éloignée au Québec, où il a fréquenté le CÉGEP. Au détour d'une phrase, il remonte la manche de son chandail et me pointe une cicatrice sur son bras.

David : À [ville] aussi je me suis fait attaquer par deux gars, qui m'ont frappé. J'étais au bar le soir, j'étais en face du bar. Ces deux gars-là sont arrivés. Je les connaissais pas, on s'était jamais parlé. J'étais avec une fille que ces deux gars-là aimaient pis moi ces deux gars-là, je les avais jamais rencontrés. C'était pas une fille que je voulais être en relation avec, pour vrai j'étais pas attaché à cette fille-là. Mais juste ces deux gars-là parce qu'ils m'ont vu avec, ils ont commencé à... Il y en a un qui est allé en arrière de moi, qui m'a poussé pis l'autre qui me donnait des coups de pieds pendant que j'étais par terre. Au bar là, en face du bar! On était au moins une centaine en face du bar qui ont assisté à cette scène-là. Quand j'ai essayé de parler, j'étais comme: « J'ai rien fait! Je veux pas me battre ». Ils étaient comme « ferme ta yeule, t'a rien à dire, t'es pas chez toi »... des choses de même. Pis le lendemain, il y a des journalistes qui sont venus m'interviewer à partir ça. Mais moi j'ai dit que non je voulais pas publiciser ça. Je voulais pas que le monde pense que [ville] c'est ça. Je voulais pas que les gens qui ont envie de s'intégrer pensent que ce sera pas possible parce qu'il y a ces deux ingrats là. Fait que, il y avait Radio-Canada, il y avait Info-dimanche, il y avait trois autres journaux écrits pis télévisés qui sont venus pour m'interviewer. Non, c'est correct. Je veux juste porter plainte pis ça va être correct. Je veux pas passer pour un gars malheureux à [ville] qui est pas intégré, qui se fait tabasser par les [habitants], alors que j'ai reçu de l'amour à [ville] en vrai là, j'ai reçu plus d'amour que de la haine. J'ai

été accueilli, j'ai eu des amis incroyables, j'ai rencontré des personnes merveilleuses que je pouvais pas remplacer par ces deux gars-là. Mais c'est des choses qui arrivent... J'ai porté plainte ça fait... ça doit faire deux ans qu'il y a rien qui est fait. J'ai croisé ces deux mêmes gars-là après.

Plusieurs éléments se mêlent dans ce récit: d'abord, la violence physique et psychologique rattachée à cet événement traumatisant, puis l'inaction des gens témoins de l'attaque et enfin, la plainte à la police restée lettre morte. Plus encore, il y a dans ce qui est raconté la honte de dénoncer publiquement l'évènement, dans une ville où tout le monde se connaît. Si subir un crime haineux, comme le raconte David, se trouve à l'extrême limite du spectre des violences raciales, il existe cependant toute une multitude de pratiques ordinaires qui le supporte. Ces manifestations graves et la quotidienneté des discriminations incarnent les deux côtés de la même médaille. Il est urgent d'en rendre compte dans le contexte actuel, où le racisme systémique n'est toujours pas reconnu par le gouvernement provincial (Gill-Couture, 2023) et le racisme *color-blind* continue d'être normalisé dans les relations sociales. Comment les jeunes racisé.e.s qui habitent en contexte rural ou dans des villes plus éloignées vivent-ils.elles les expériences de discrimination et de profilage?

Dans l'imaginaire collectif mais aussi dans les recherches universitaires, les jeunes racisé.e.s sont surtout associé.e.s aux milieux urbains (Livingstone *et al.*, 2018), ce qui participe à l'invisibilisation de nombres de leurs expériences. Les villes n'ont pas l'apanage des discriminations et comme les régions amènent des logiques différentes dans l'organisation des relations sociales (Bruneau *et al.*, 2018 ; Tremblay-Boily, 2023), il est alors possible d'envisager que les pratiques discriminatoires soient perméables à ces différences. Par exemple, par leur présence moins nombreuse en secteurs éloignés (Statistique Canada, 2023), les personnes issues à l'immigration et racisées ne peuvent se retrouver concentrées à l'intérieur de territoires particuliers, à l'instar du quartier Vanier. Dans un contexte où nous discutons des personnes issues de l'immigration en région comme un produit – quelque chose à distribuer, retenir, capitaliser – dans les médias (Laberge, 2022 ; Vincent, 2023), les politiques sociales (Gouvernement du Québec, 2023) ou encore dans certaines études (Pronovost et Vatz Laaroussi, 2010 ; Radford, 2007) quelle place donne-t-on véritablement à leurs expériences? Croiser l'étude des discriminations raciales et l'ethnographie rurale, afin de comprendre leur vécu en d'autres termes qu'en relation avec nos besoins économiques, demeure à ce jour une voie encore généralement inexplorée au Québec.

Plusieurs raisons m'ont amenée à terminer avec l'histoire de David. D'abord, parce que c'est maintenant vers là que je me dirige sur le plan de la recherche universitaire. Son récit indique la nécessité de documenter nos pratiques discriminatoires envers les jeunes racisé.e.s à l'extérieur des grandes villes, pour les reconnaître et les aborder collectivement. Ensuite, pour insister sur le fait que le profilage racial prend une multitude de formes et se trouve bien souvent là où on l'attend le moins. Celui-ci dépasse le simple conflit entre deux personnes et doit être contextualisé dans la myriade de violences dont David me parlait, un après-midi de mai, en mangeant une crème glacée – voir intermède de ville #5, p.122. Le racisme doit être compris comme un enjeu de santé publique et il ne peut rester dans la sphère du conflit *color-blind* entre deux personnes ou comme un biais inconscient et dépolitisé entretenu par une personne au détriment d'une autre. Nous faisons fausse route et sans diminuer les injustices quotidiennes, la société post- raciale rend plus difficile leur dénonciation. Les témoignages des jeunes dans ce mémoire nous appellent à une sensibilité plus fine, à faire preuve de rigueur et d'humilité, à se questionner sur nos pratiques, mais surtout, à être à l'écoute pour peut-être ultimement, leur rendre justice.

## ANNEXE 1 : CANEVA D'ENTRETIEN POUR LES JEUNES

- Rappel de la démarche, rappel de la confidentialité, questions
- Nom, âge, lieu de naissance.

### **Composition familiale et sociale**

- Composition de la famille
- Situation conjugale
- Cercle d'ami.e.s

### **Vie quotidienne**

- Occupation du temps
- Journée typique
- École
- Travail
- Activités

### **Vie de quartier et ville de Québec**

- Lieu préféré dans le quartier
- Interactions avec les autres personnes du quartier
- Interactions avec les institutions
- Meilleur souvenir
- Pire souvenir
- Déplacement et mobilité
- Expérience dans les commerces et les espaces publics fréquentés
- Surveillance

### **Situations d'injustice**

- Vécu ou témoin d'une situation injuste
- Sentiment d'inclusion, de rejet, de reconnaissance
- Rêves (avant et maintenant)

## ANNEXE 2 : CANEVAS D'ENTRETIEN POUR LES ACTEUR.RICE.S

- Rappel de la démarche, rappel de la confidentialité, questions
- Nom, âge, lieu de naissance.

### **Vie de quartier**

- Depuis combien de temps habitez-vous ou travaillez-vous dans le quartier?
- Est-ce que votre famille, vos proches habitent le quartier?
- Allez-vous à l'école à Vanier?
- Comment trouvez-vous la vie dans Vanier?
- Est-ce qu'il y a eu des événements marquants dans les dernières années?
- Quelle est la réputation de Vanier? Qu'en pensez-vous?
- Dans un monde parfait, à quoi Vanier ressemblerait? Comment y serait la vie?

### **Jeunes**

- Quels sont les lieux fréquentés par les jeunes?
- Comment sont les relations entre les jeunes et les différent.e.s acteur.rice.s du quartier?
  - Et ceux.celles issu.e.s de l'immigration?
- Quelle est votre image des jeunes du quartier?
  - Et ceux.celles issu.e.s de l'immigration?
- Comment se comportent les jeunes dans les espaces publics?
  - Et ceux.celles issu.e.s de l'immigration?
- Est-ce qu'il devrait avoir plus de surveillance dans le quartier? Pourquoi?

### **Travail avec les jeunes (si applicable)**

- Comment est votre expérience de travail avec les jeunes?
  - Et ceux.celles issu.e.s de l'immigration?
- Quel est le profil social des jeunes avec qui vous travaillez? (identité sociale et culturelle)
  - Et ceux.celles issu.e.s de l'immigration?
- Quels sont les effets de votre travail dans la vie quotidienne des jeunes?
  - Et ceux.celles issu.e.s de l'immigration?

### **Situations d'injustice**

- Avez-vous déjà été témoin de situations d'injustice dans le quartier? Dans la ville de Québec? Pouvez-vous me les décrire?
  - Qui incluaient les jeunes issu.e.s de l'immigration?

## ANNEXE 3 : FORMULAIRE D'INFORMATIONS ET DE CONSENTEMENT POUR LES JEUNES

### **Titre du projet de recherche**

La vie quotidienne et la vie de quartier chez les jeunes de Vanier dans la ville de Québec

### **Étudiante-chercheure**

Gabrielle Prince-Guérard  
Maîtrise en travail social  
514-913-2920  
gabriellep.g@hotmail.com

### **Direction de recherche**

Jade Bourdages-Lafleur  
Professeure, École de travail social, UQÀM  
514-987-3000 poste 1279  
bourdages-lafleur.jade@uqam.ca

Bonjour,

Tu es invité.e à participer à un projet de recherche qui implique un entretien de deux heures. Je t'invite à prendre le temps de considérer les renseignements contenus dans le présent formulaire d'information et de consentement avant de te décider. N'hésite pas à poser des questions si tu ne comprends pas certains mots ou certains détails. Ta participation à ce projet est volontaire. Tu es donc libre de refuser d'y prendre part, ou de te retirer de la recherche à tout moment. Tu as le droit de ne pas vouloir répondre à certaines questions que je te pose.

### **En quoi consiste cette recherche ?**

Ce projet vise à mieux connaître ton expérience dans ton quartier, Vanier. Plus précisément, cette étude se penche sur tes relations sociales dans ta vie quotidienne et dans ta vie de quartier (avec tes ami.e.s, avec tes professeur.e.s, avec les commerçant.e.s du quartier, etc.). Je m'intéresse aux expériences de jeunes entre 15 et 25 ans qui habitent Vanier et ayant des profils diversifiés (de genre, d'origine sociale et de parcours migratoires). Si tu choisis de participer, ta contribution favorisera la compréhension de l'expérience des relations sociales des jeunes dans leur quartier et le développement des connaissances sur la place de ceux.celles-ci en milieu urbain.

### **Si je m'implique dans cette recherche, que sera-t-il concrètement attendu de moi ?**

Tu seras invité.e à participer à un entretien d'une durée de deux heures. Tu pourras choisir le lieu et le moment où nous nous rencontrerons. L'entretien peut aussi se réaliser à distance par zoom, au besoin. Les thèmes de l'entretien traiteront principalement de tes activités dans la vie de tous les

jours, de tes interactions avec les différent.e.s acteur.rice.s (professeur.e, intervenant.e, commerçant.e, acteurs institutionnels, citoyen.ne, etc.) et de ton vécu dans le quartier. Tout ce qui est attendu de toi est de me raconter comment tu trouves le fait de vivre et d'interagir avec les autres dans le quartier Vanier et plus largement dans la ville de Québec.

### **Y aura-t-il des avantages pour moi à participer à cette recherche?**

Le fait de participer à l'entretien te permet de partager librement tes perceptions et ton vécu en lien avec le quartier. D'ailleurs, les résultats obtenus suite aux entretiens contribueront à une meilleure compréhension du vécu des jeunes dans le quartier de Vanier et à l'avancement des connaissances scientifiques par rapport à la place des jeunes en milieu urbain.

### **Ma participation à cette recherche entrainera-t-elle pour moi des risques ou des inconvénients?**

Il n'existe pas de risques physiques liés à ta participation. Par contre, certaines parties de l'entretien concernent ce que tu n'aimes pas de ton quartier ou encore des événements ou des interactions désagréables que tu pourrais y avoir vécues ou dont tu pourrais avoir été témoin. Il se peut donc que tu ressentes des émotions inconfortables ou difficiles à vivre à ces moments. Il est important de noter que l'objectif de la recherche n'est pas de te faire vivre des émotions négatives, mais bien d'en apprendre sur ton expérience dans le quartier. Des précautions seront prises afin d'atténuer ces malaises. Tu pourras par exemple refuser de répondre à une ou l'autre des questions demandées, sans jamais avoir à te justifier. Tu es également libre de te retirer à tout moment de la recherche. En tout temps, il est de ma responsabilité de respecter tes limites, voire même de mettre fin à l'entretien si j'estime ou que tu estimes te trouver dans une situation d'inconfort. En cas de besoin, je pourrai te partager des ressources appropriées où te référer.

### **Est-ce que je suis obligé.e de participer à la recherche ou d'y participer jusqu'à la fin?**

Ta participation est volontaire. Tu peux refuser de participer au projet sans avoir besoin de te justifier. De plus, même si tu acceptes d'y participer, tu pourras te retirer de la recherche en tout temps simplement en le demandant, sans explication et sans que cela ne te cause un quelconque tort. Si tu décides de te retirer en cours de recherche, les données déjà récoltées te concernant seront conservées. Elles pourraient toutefois être détruites si tu en faisais la demande.

### **Est-ce que les renseignements que je donnerai seront confidentiels?**

Il est entendu que les renseignements recueillis auprès de toi seront confidentiels et que seules moi-même et ma directrice de recherche aurons accès à son enregistrement audio (si tu acceptes d'être enregistré.e) et au contenu de sa transcription. Les entretiens transcrits seront numérotés et seront gardés séparément des autres documents contenant tes informations de contact. Les enregistrements seront détruits dès qu'ils auront été transcrits et tous les documents relatifs à ton entretien seront protégés par un mot de passe durant la durée de l'étude. Aucun prénom ou nom, aucune date précise (d'anniversaire, d'évènement spécial, etc.) ni aucune adresse ne sera mentionné. Dans la publication des résultats de recherche, il se peut que je nomme les lieux fréquentés, mais je ne donnerai aucun détail qui permettrait de t'identifier. Les enregistrements numériques ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 5 ans après la dernière

diffusion de l'étude. Les données seront détruites de manière sécurisée en disposant les documents papier par déchiquetage et les documents électroniques par effacement de fichiers.

### **Recherches futures**

#### **Acceptes-tu que les données de recherche soient utilisées pour réaliser d'autres projets de recherche dans le même domaine ?**

Ces projets de recherche seront évalués et approuvés par un Comité d'éthique de la recherche de l'UQAM avant leur réalisation. Les données de recherche seront conservées de façon sécuritaire. Afin de préserver ton identité et la confidentialité des données de recherche, tu ne seras identifié.e que par un numéro de code.

#### **Acceptes-tu que les données de recherche soient utilisées dans le futur par d'autres chercheur.e.s à ces conditions?**

Oui  Non

#### **Est-ce que je recevrai une compensation pour ma participation à la recherche?**

Si tu dois te déplacer pour l'entretien, le billet d'autobus te sera remboursé. Un breuvage ou une collation te sera également offert si l'entretien se déroule dans un lieu public comme un café, par exemple. C'est toi qui décides du lieu de l'entretien, l'objectif est que tu sois le plus confortable possible.

#### **Si j'ai besoin de plus d'information avant de me décider ou tout au long de la recherche, qui pourrai-je contacter?**

Si tu as des questions concernant cette recherche, tu peux contacter:

Gabrielle Prince-Guérard, 514-XXX-XXXX, gabriellep.g@hotmail.com

Jade Bourdages-Lafleur, 514-987-3000 poste 1279, bourdages-lafleur.jade@uqam.ca

Si tu souhaites te renseigner sur tes droits ou pour formuler toute plainte, tu peux contacter la coordination du CERPE : François Drainville, cerpe.fsh@uqam.ca

Merci !

Ta collaboration est essentielle à la réalisation de ce projet et ma direction de recherche et moi-même tenons à t'en remercier.

## Consentement

Je comprends le contenu de ce formulaire et je consens à participer à cette recherche sans contrainte ni pression. J'ai pu poser toutes mes questions et j'ai obtenu des réponses satisfaisantes. J'ai eu tout le temps nécessaire pour prendre ma décision. Je recevrai une copie signée et datée de ce formulaire de consentement.

Acceptes-tu de participer à ce projet tel que décrit par les conditions énumérées ci-haut?

Oui  Non

Acceptes-tu d'être enregistré.e de façon audionumérique ?

Oui  Non

Acceptes-tu d'être contacté.e à nouveau pendant l'étude afin d'obtenir des précisions ou d'autres informations en lien avec la présente recherche ?

Oui  Non

Désires-tu recevoir une copie du mémoire de maîtrise?

Oui  Non

Quelle est la meilleure méthode pour te rejoindre ?

Téléphone  Courriel  Facebook  Autre

Indique toutes tes coordonnées ici :

---

---

---

---

Prénom, Nom

---

Signature

---

Date

## Engagement de l'étudiante-chercheure

Je, soussignée certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire;
- (b) avoir répondu aux questions qu'il.elle m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il.elle reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

---

Prénom, Nom

---

Signature

---

Date

## ANNEXE 4 : FORMULAIRE D'INFORMATIONS ET DE CONSENTEMENT POUR LES ACTEUR.RICE.S

### **Titre du projet de recherche**

La vie quotidienne et la vie de quartier chez les jeunes de Vanier dans la ville de Québec

### **Étudiante-chercheure**

Gabrielle Prince-Guérard  
Maîtrise en travail social  
514-913-2920  
gabriellep.g@hotmail.com

### **Direction de recherche**

Jade Bourdages-Lafleur  
Professeure, École de travail social, UQÀM  
514-987-3000 poste 1279  
bourdages-lafleur.jade@uqam.ca

Bonjour,

Vous êtes invité.e à participer à un projet de recherche qui implique un entretien d'environ une heure. Je vous invite à prendre le temps de considérer les renseignements contenus dans le présent formulaire d'informations et de consentement avant de prendre une décision. N'hésitez pas à poser toutes vos questions relatives à cette démarche de recherche, afin de prendre une décision libre et éclairée. Votre participation est complètement volontaire.

### **En quoi consiste cette recherche ?**

Ce projet vise à mieux connaître l'expérience des jeunes qui habitent le quartier Vanier. Plus précisément, cette étude se penche sur les relations sociales dans la vie quotidienne et la vie de quartier des jeunes. Je m'intéresse aux expériences de jeunes entre 15 et 25 ans qui habitent Vanier et qui détiennent des profils diversifiés (de genre, d'origine sociale et de parcours migratoires). Ainsi, je cherche des acteurs ou des actrices du quartier qui travaillent ou côtoient les jeunes dans la vie quotidienne, afin d'avoir leurs perceptions et leurs expériences en lien avec ces dernier.ère.s. Votre contribution favorisera l'avancement des connaissances sur la place des jeunes en milieu urbain.

### **Quelle est l'implication demandée pour cette recherche ?**

Vous serez invité.e à participer à un entretien d'une durée d'environ une heure. Je pourrai me déplacer au lieu de votre choix pour réaliser l'entretien. Celui-ci peut également se faire à distance par zoom, selon ce qui vous convient le mieux. Les thèmes de l'entretien se rapporteront

principalement à votre perception du quartier Vanier et des jeunes, à votre compréhension de leurs relations sociales avec les différent.e.s acteurs et actrices du quartier, ainsi qu'à votre travail avec ceux.celles-ci dans le quartier (si applicable).

### **Quels sont les avantages à participer à cette recherche ?**

Il n'y a aucune compensation directe associée à votre participation. Par contre, les résultats obtenus suite aux entretiens contribueront à l'avancement des connaissances scientifiques par rapport à la place des jeunes en milieu urbain.

### **Quels sont les risques ou les inconvénients associés à cette recherche?**

Il n'y a aucun risque ou inconvénient associé à votre participation à la recherche. Votre participation est volontaire et confidentielle. Seules ma directrice de recherche et moi-même aurons accès à l'enregistrement audio (si vous acceptez d'être enregistré.e) et au contenu de sa transcription. Les entretiens transcrits seront numérotés et seront gardés séparément des autres documents contenant les informations de contact. Les enregistrements seront détruits dès qu'ils auront été transcrits et tous les documents relatifs aux entretiens seront protégés par un mot de passe durant la durée de l'étude. Aucun prénom ou nom, aucune date précise (d'anniversaire, d'évènement spécial, etc.) ni aucune adresse ne sera mentionné. Dans l'étude, il se peut que des lieux fréquentés soient mentionnés, mais je ne donnerai aucun détail qui permettrait d'identifier qui que ce soit. Les enregistrements numériques ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 5 ans après la dernière diffusion de l'étude. Les données seront détruites de manière sécurisée en disposant les documents papier par déchiquetage et les documents électroniques par effacement de fichiers.

### **Recherches futures**

Acceptez-vous que les données de recherche soient utilisées pour réaliser d'autres projets de recherche dans le même domaine ?

Ces projets de recherche seront évalués et approuvés par un Comité d'éthique de la recherche de l'UQAM avant leur réalisation. Les données de recherche seront conservées de façon sécuritaire. Afin de préserver votre identité et la confidentialité des données de recherche, vous ne serez identifié.e que par un numéro de code.

Acceptez-vous que les données de recherche soient utilisées dans le futur par d'autres chercheurs à ces conditions?

Oui  Non

### **Personnes à contacter :**

Si vous avez des questions concernant cette recherche, vous pouvez contacter:  
Gabrielle Prince-Guérard, 514-XXX-XXXX, gabriellep.g@hotmail.com  
Jade Bourdages-Lafleur, 514-987-3000 poste 1279, bourdages-lafleur.jade@uqam.ca

Si vous voulez vous renseigner sur vos droits ou pour formuler toute plainte, vous pouvez contacter la coordination du CERPE : François Drainville, cerpe.fsh@uqam.ca

Merci !

Votre collaboration est essentielle à la réalisation de ce projet et ma direction de recherche et moi-même tenons à vous remercier.

### **Consentement**

Je comprends le contenu de ce formulaire et je consens à participer à cette recherche sans contrainte ni pression. J'ai pu poser toutes mes questions et j'ai obtenu des réponses satisfaisantes. J'ai eu tout le temps nécessaire pour prendre ma décision.  
Une copie signée et datée me sera remise.

Acceptez-vous de participer à ce projet tel que décrit par les conditions énumérées ci-haut?

Oui  Non

Acceptez-vous d'être enregistré.e de façon audio-numérique ?

Oui  Non

Acceptez-vous d'être contacté.e à nouveau pendant l'étude afin d'obtenir des précisions ou d'autres informations en lien avec la présente recherche ?

Oui  Non

Désirez-vous recevoir une copie du mémoire de maîtrise?

Oui  Non

Quelle est la meilleure méthode pour vous rejoindre ?

Téléphone  Courriel  Facebook  Autre

Veillez indiquer vos coordonnées ici :

---

---

---

---

---

Prénom, Nom

---

Signature

---

Date

**Engagement de l'étudiante-chercheure**

Je, soussignée certifie

- (a) avoir expliqué au signataire les termes du présent formulaire;
- (b) avoir répondu aux questions qu'il m'a posées à cet égard;
- (c) lui avoir clairement indiqué qu'il reste, à tout moment, libre de mettre un terme à sa participation au projet de recherche décrit ci-dessus;
- (d) que je lui remettrai une copie signée et datée du présent formulaire.

---

Prénom, Nom

---

Signature

---

Date

## BIBLIOGRAPHIE

- Al Jazeera. (2024). *How Israel has destroyed Gaza's schools and universities*. Al Jazeera. <https://www.aljazeera.com/news/2024/1/24/how-israel-has-destroyed-gazas-schools-and-universities>
- Allard, M. (2019, 4 décembre). Profilage racial à Québec? *Le Soleil*. <https://www.lesoleil.com/2019/12/05/profilage-racial-a-quebec-ca7f00a398e34ed4477a33ca229f257a>
- Allard, M. (2022, 1<sup>er</sup> avril). Québec au sommet des crimes haineux déclarés. *Le Soleil*. <https://www.lesoleil.com/2022/04/01/quebec-au-sommet-des-crimes-haineux-declares-730601c5a06e4bdfc3df902bbf8e4506>
- Almeida, J. (2021). *Les femmes noires qui aiment les femmes: résistances aux rapports de pouvoir enchevêtrés* [Thèse de doctorat, Université de Montréal]. [https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/26439/Almeida\\_Jade\\_2021\\_these.pdf?sequence=4&isAllowed=y](https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/26439/Almeida_Jade_2021_these.pdf?sequence=4&isAllowed=y)
- Apple, M. W. (2009). Series Editor Introduction. Dans *Race, Whiteness, and Education* (p. ix-xii). Routledge.
- Auclair, C. et al. (2007). *Plan directeur du quartier Vanier: document d'orientation*. Division de la gestion du territoire de l'Arrondissement des Rivières. [https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/participation-citoyenne/conseils\\_quartier/vanier/Visualiser.ashx?id=489](https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/participation-citoyenne/conseils_quartier/vanier/Visualiser.ashx?id=489)
- Aurélien, M. et Rutland, T. (2023). *Il fallait se défendre: l'histoire du premier gang de rue haïtien à Montréal*. Mémoire d'encrier.
- Beaucage, P. (2008). La violence dans le discours chez les Nahuas du Mexique: les mythes, les récits, les anecdotes. Dans M. Hébert et P. Beaucage, *Images et langages de la violence en Amérique latine*. Presses de l'université Laval.
- Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique». *Politix*, 9(35), 226-257. <https://doi.org/10.3406/polix.1996.1966>
- Beaud, S. et Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain: produire et analyser des données ethnographiques* (4<sup>e</sup> éd. augmentée). la Découverte.
- Beauregard, J.-P. (2020). *Les frontières invisibles de l'embauche des Québécois minoritaires: hiérarchie ethnique, effet modérateur du genre féminin et discrimination systémique - Dévoiler la barrière à l'emploi par un testing à Québec* [Thèse de doctorat, Université Laval]. <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/66769>

- Béguerie, C., Gilles, M.-C. et Lachance, D. (2015, 30 janvier). *Mémoire présenté à la Commission des relations avec les citoyens de l'Assemblée nationale sur le document intitulé « Vers une nouvelle politique québécoise en matière d'immigration, de diversité et d'inclusion - cahier de consultation »*. Centre multiethnique de Québec. [https://www.centremultiethnique.com/cm/ewExternalFiles/Memoire%20consultation%20immigration%202015\\_final.pdf](https://www.centremultiethnique.com/cm/ewExternalFiles/Memoire%20consultation%20immigration%202015_final.pdf)
- Bélanger, H. (2010). Pour qui et à qui ce parc ? Gentrification et appropriation de l'espace public dans l'arrondissement du Sud-Ouest de Montréal (Canada). *Lien social et Politiques*, (63), 143-154. <https://doi.org/10.7202/044156ar>
- Bellot, C., Lesage-Mann, É., Fortin, V. et Poisson, J. (2021). *Judiciarisation de l'itinérance à Montréal: des données alarmantes témoignent d'un profilage social accru (2012-2019)* [Rapport de recherche]. Observatoire des profilages. [http://rapsim.org/wp-content/uploads/2021/01/VF2\\_Judiciarisation-de-litine%CC%81rance-a%CC%80-Montre%CC%81al.pdf](http://rapsim.org/wp-content/uploads/2021/01/VF2_Judiciarisation-de-litine%CC%81rance-a%CC%80-Montre%CC%81al.pdf)
- Ben-Cheikh, I. et Mekki-Berrada, A. (2020). Combien de générations reste-t-on « immigrants » ? Réflexion critique sur une terminologie porteuse d'une identité imposée. *L'Autre*, 21(3), 318-326. <https://doi.org/10.3917/lautr.063.0318>
- Bertaux, D. (2016a). 1. La perspective ethnosociologique. Dans *Le récit de vie* (vol. 4e éd., p. 17-37). Armand Colin. <https://www.cairn.info/le-recit-de-vie--9782200601614-p-17.htm>
- Bertaux, D. (2016b). Introduction. Dans *Le récit de vie* (vol. 4e éd., p. 11-16). Armand Colin. <https://www.cairn.info/le-recit-de-vie--9782200601614-p-11.htm>
- Bilge, S. et Forcier, M. (2017). La racialisation. *Ligue des droits et libertés*, 35(2). <https://liguedesdroits.ca/la-racialisation/>
- Bonilla-Silva, E. (2010). *Racism without racists: color-blind racism and the persistence of racial inequality in the United States* (3rd ed). Rowman & Littlefield Publishers.
- Bourdages, J. (2020). Politique de l'abandon. Dans S. Lafleur, *Foucault à Montréal: Réflexions pour une criminologie critique* (p. 97-125). Éditions de la rue Dorion.
- Bourdages, J., Prince-Guérard, G. et Gilbert, I. (2024). Parle-moi de la vie quotidienne dans ton quartier: Enjeux de la recherche sur l'expériences des discriminations et des profilages. *Criminologie*, 57(1), 136-159.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction: critique sociale du jugement*. Éditions de Minuit.
- Bourgois, P. I., Aubert, L. et Pérez, A. (2017). *En quête de respect: le crack à New-York* (Éd. revue et augmentée). Éditions du Seuil.

- Brault, M.-S. (2022, 27 mars). Marche contre le racisme à Québec : des demandes réitérées à Legault et Marchand | La Capitale | Actualités | Le Soleil - Québec. <https://www.lesoleil.com/2022/03/27/marche-contre-le-racisme-a-quebec--des-demandes-reiterees-a-legault-et-marchand-7ebc8cff4dbf459614cd42bc934a115a>
- Bruneau, I., Laferté, G., Mischi, J. et Renahy, N. (dir.). (2018). *Mondes ruraux et classes sociales*. Éditions EHESS.
- Casséus, T. (2022). Être un jeune homme noir à Montréal. Dans F. Dupuis-Déri et P. Dufour, *Profilages policiers*. Presses de l'Université de Montréal.
- CDPDJ. (2022a). *14 motifs interdits*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. <https://cdpdj.qc.ca/fr/vos-obligations/motifs-interdits>
- CDPDJ. (2022b). *Le profilage*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. <https://www.cdpdj.qc.ca/fr/vos-droits/qu-est-ce-que/le-profilage>
- CDPDJ. (s. d.). *Le profilage*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse. Récupéré le 10 juin 2022 de <https://www.cdpdj.qc.ca/fr/vos-droits/qu-est-ce-que/le-profilage>
- Centre Solidarité Jeunesse. (2022). *Antre-Classe : milieu de vie à l'intérieur même de l'école*. Centre Solidarité Jeunesse. <https://csjeunesse.org/projet-antre-classe/>
- CLAR. (2021, 29 novembre). *Bavures policières à Québec Le Collectif de Lutte et d'Action contre le Racisme – CLAR réclame une enquête et des sanctions*. Presse-toi à gauche! <https://www.pressegauche.org/Bavures-policieres-a-Quebec-Le-Collectif-de-Lutte-et-d-Action-contre-le-Racisme>
- Collectif 1629. (2022, 15 mars). Les élu.e.s de la Ville de Québec et l'ignorance blanche • Pivot. *Pivot*. <https://pivot.quebec/2022/03/15/les-elu-e-s-de-la-ville-de-quebec-et-l-ignorance-blanche/>
- Comité logement. (2016). *Mon quartier, mon logement*. Table de quartier Vanier. <https://laruchevanier.org/wp-content/uploads/2018/09/mon-quartier-mon-logement.pdf>
- Confédération des syndicats nationaux. (2024, 27 mai). *Injonction à l'UQAM contre le camp en solidarité avec la Palestine: la CSN déplore la judiciarisation de la situation*. CSN – Confédération des syndicats nationaux. <https://www.csn.qc.ca/actualites/injonction-a-luqam-contre-le-camp-en-solidarite-avec-la-palestine-la-csn-deploire-la-judiciarisation-de-la-situation/>
- Crenshaw, K. W., Ritchie, A. J., Anspach, R., Gilmer, R. et Harris, L. (2015). *Say Her Name: Resisting Police Brutality Against Black Women*. African American Policy Forum. [https://scholarship.law.columbia.edu/faculty\\_scholarship/3226](https://scholarship.law.columbia.edu/faculty_scholarship/3226)

- CRIDE. (2022). *Chaire de recherche sur l'intégration et la gestion des diversités en emploi (CRIDE) | Unités de recherche* | [Université Laval]. <https://www.ulaval.ca/la-recherche/unites-de-recherche/chaieres-de-recherche-en-partenariat/chaire-de-recherche-sur-lintegration-et-la-gestion-des-diversites-en-emploi-cride>
- Décary-Secours, B. (2016). *Violences criminelles et contexte démocratique: la politique des imaginaires de la punition au Brésil* [Thèse de doctorat, Université d'Ottawa]. <https://gripal.ca/publications/memoires-et-theses/violences-criminelles-et-contexte-democratique-la-politique-des-imaginaires-de-la-punition-au-bresil/>
- Décary-Secours, B. (2020). « Des adolescents terrorisent le nord de la ville »: L'émergence médiatique du discours sur le gang de rue au Québec (1987-1989). *Criminologie*, 53(2), 289-307. <https://doi.org/10.7202/1074196ar>
- de Certeau, M. (1990). *L'invention du quotidien : 1. Arts de faire*. Gallimard.
- de Grosbois, P. (2020). Profilage racial dans la capitale : entrevue avec Webster. *À bâbord!*, (85), 56-57.
- de Sardan, J.-P. O. (2008). *La rigueur du qualitatif: les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Academia-Bruylant.
- Desmond, M. (2014). Relational ethnography. *Theory and Society*, 43(5), 547-579. <https://doi.org/10.1007/s11186-014-9232-5>
- Desmond, M. et Emirbayer, M. (2009). WHAT IS RACIAL DOMINATION? *Du Bois Review: Social Science Research on Race*, 6(2), 335-355. <https://doi.org/10.1017/S1742058X09990166>
- Dion, M.-È. (2014). *Analyse du phénomène des gangs de rue sur le territoire de la Ville de Québec* [Mémoire de maîtrise, Université Laval]. <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/26204>
- Dion-Viens, D. (2016, 9 février). Rats à l'école secondaire Vanier: la Santé publique avisée près de 6 mois plus tard. *Journal de Québec*. <https://www.journaldequebec.com/2016/02/09/rats-a-lecole-secondaire-vanier-la-sante-publique-avisée-pres-de-6-mois-plus-tard>
- Doran, M.-C. (2016). Quarante ans après le coup d'État de 1973, les racines du printemps chilien. Réveil démocratique et exigence de justice. Dans *Le réveil démocratique du Chili: Une histoire politique de l'exigence de justice De la transition à l'Assemblée constituante (1990-2016)* (p. 11-26). Karthala.
- Dorlin, E. (2021). Épistémologies féministes. Dans *Sexe, genre et sexualités: Introduction à la philosophie féministe* (2e édition, p. 9-34). Presses universitaires de France. <https://shs.cairn.info/sexo-genre-et-sexualites--9782130827511-page-9?lang=fr>

- Dufour, P. et Dupuis-Déri, F. (2022a). Introduction. Dans P. Dufour et F. Dupuis-Déri, *Profilages policiers* (p. 7-37). Les Presses de l'Université de Montréal.
- Dufour, P. et Dupuis-Déri, F. (2022b). *Profilages policiers*. Presses de l'Université de Montréal.
- Düppe, T. (2018). Les origines historiques de l'expertise. Dans F. Claveau et J. Prud'homme, *Experts, sciences et sociétés* (p. 23-37). Les Presses de l'Université de Montréal.
- Duval, A. (2022, 3 mars). Proxénétisme : la nouvelle réalité, 20 ans après l'opération Scorpion. *Radio-Canada.ca*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1866216/proxenetisme-quebec-nouvelle-realite-20-ans-apres-operation-scorpion-journee-nationale-lutte-exploitation-sexuelle-mineurs>
- Duvoux, N. (2023). *L'avenir confisqué: inégalités de temps vécu, classes sociales et patrimoine*. Presses universitaires de France.
- École secondaire Vanier. (2019). *École secondaire Vanier: projet éducatif 2019-2022*. <https://ecole-secondairevanier.cssc.gouv.qc.ca/wp-content/uploads/2019/12/projet-educatif-vanier-2019-22-version-integrale.pdf>
- Eid, P. (2020). Les majorités nationales ont-elles une couleur?: Réflexions sur l'utilité de la catégorie de « blanchité » pour la sociologie du racisme. *Sociologie et sociétés*, 50(2), 125-149. <https://doi.org/10.7202/1066816ar>
- Eid, P., Magloire, J. et Turenne, M. (2011). *Profilage racial et discrimination systémique des jeunes racisés: rapport de la consultation sur le profilage racial et ses conséquences*. Commission des droits de la personne et des droits de la jeunesse.
- Elia, N. (2023). *Greater than the sum of our parts: feminism, Inter/Nationalism, and Palestine*. Pluto Press.
- Ernaux, A. (2014). *Regarde les lumières, mon amour*. Seuil.
- Essed, P. (1991). *Understanding Everyday Racism: An Interdisciplinary Theory*. SAGE Publications, Inc. <https://doi.org/10.4135/9781483345239>
- Ferah, M. (2021, 28 novembre). Jeunes Noirs arrêtés à Québec: « Je ne vais plus jamais voir la police de la même manière ». *La Presse*, Justice et faits divers. <https://www.lapresse.ca/actualites/justice-et-faits-divers/2021-11-28/jeunes-noirs-arretes-a-quebec/je-ne-vais-plus-jamais-voir-la-police-de-la-meme-manierre.php>
- Fortin, M. (2021, 30 novembre). Brutalité policière – La Ligue des droits et libertés (section Québec) demande des comptes au SPVQ et à la Ville de Québec [Ligue des droits et libertés – Section Québec]. <http://liguedesdroitsqc.org/2021/11/6403/>
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Gallimard.

- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité. 1: La volonté de savoir*. Gallimard.
- Gebhard, A., McLean, S. et St. Denis, V. (dir.). (2022). *White benevolence: racism and colonial violence in the helping professions*. Fernwood Publishing.
- Gilbert, I. (2022). « *C'était triste avant que ça l'arrive, Ginette* » *Des récits de vie aux récits de quartier: l'exploration du dispositif pénal de l'arrondissement Rivière-des-Prairies-Pointe-aux-Trembles* [Mémoire de maîtrise, Université du Québec à Montréal].
- Gilbert, I. et Bourdages, J. (2023). « Contre la chance à l'Est » : le dispositif pénal du territoire Rivière-des-Prairies–Pointe-aux-Trembles. *Criminologie*, 56(2), 221-245. <https://doi.org/10.7202/1107604ar>
- Gill-Couture, J. (2023, 16 mars). *Nouvel appel pour que Québec reconnaisse le racisme systémique*. Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1963860/racisme-systemique-principe-joyce-gouvernement-quebec-faq>
- Google Maps. (s. d.). *Quartier Vanier*. Récupéré le 21 juillet 2022 de <https://www.google.ca/maps/search/%C3%A9cole+secondaire+%C3%A0+proximit%C3%A9+de+Vanier,+Les+Rivi%C3%A8res,+Qu%C3%A9bec,+QC/@46.8157914,-71.2600989,16z?hl=fr>
- Gouvernement du Québec. (2023). *Plan d'action ministériel sur la régionalisation de l'immigration*. Gouvernement du Québec. <https://www.quebec.ca/gouvernement/ministere/immigration/publications/plan-action-regionalisation>
- Groupe en éthique de la recherche. (2023, 11 janvier). *Énoncé de politique des trois conseils : Éthique de la recherche avec des êtres humains – EPTC 2 (2022) – Chapitre 3 : Processus de consentement*. [https://ethics.gc.ca/fra/tcps2-eptc2\\_2022\\_chapter3-chapitre3.html#c](https://ethics.gc.ca/fra/tcps2-eptc2_2022_chapter3-chapitre3.html#c)
- Hamisultane, S. (2020). Personnes descendantes de migrants racisées face aux micro-agressions: Silence, résistance et communauté imaginaire d'appartenance. *Nouvelles pratiques sociales*, 31(2), 163. <https://doi.org/10.7202/1076650ar>
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. <https://doi.org/10.2307/3178066>
- Harding, S. (1991). *Whose Science? Whose Knowledge?: Thinking from Women's Lives*. Cornell University Press. <https://www.jstor.org/stable/10.7591/j.ctt1hhfnmg>
- Harrison, F. (2022). Refusing the God Trick: Engaging Black Women's Knowledge. *Cultural Anthropology*, 37(2). <https://doi.org/10.14506/ca37.2.02>
- Hébert, M. (2011). La mise en récit des souffrances : violences, expériences et discours. *Alterstice*, 1(2), 23-33. <https://doi.org/10.7202/1077600ar>

- Hill Collins, P. et Bilge, S. (2016). *Intersectionality*. Polity Press.
- Hill, E., Tiefenthäler, A., Triebert, C., Jordan, D., Willis, H. et Stein, R. (2020, 1<sup>er</sup> juin). How George Floyd Was Killed in Police Custody. *The New York Times*, U.S. <https://www.nytimes.com/2020/05/31/us/george-floyd-investigation.html>
- Kapo, L. T. (2020). *Les aventures ordinaires des jeunes Montréalais.e.s racialisé.e.s* [Thèse de doctorat, Institut national de la recherche scientifique].
- La Presse canadienne. (2024, 5 juin). *Legault fait un lien entre les demandeurs d'asile et les problèmes de santé mentale*. Radio-Canada. Radio-Canada.ca. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2078230/legault-lien-demandeurs-asile-problemes-sante-mentale>
- Laberge, D. (2023, 28 mai). Québec : plus inclusive que jamais! *Le Soleil*. <https://www.lesoleil.com/la-vitrine/2023/05/28/quebec-plus-inclusive-que-jamais-6MNLE5H65BB5XLXUGLFLW6KS7M/>
- Laberge, T. (2022, 31 mai). *Difficile d'avoir des immigrants en région*. Le Soleil. <https://www.lesoleil.com/2022/06/01/difficile-davoir-des-immigrants-en-region-fdf9db64e9620ca2bec5ac9357eb3eb2/>
- Labrecque, M. (2022, 2 mars). *Une communauté noire de plus en plus visible et engagée à Québec* | *Radio-Canada.ca*. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1865781/immigration-integration-racisme-discrimination-diversite-inclusion>
- Lamontagne, E. (2024, 23 février). *Vanier, à la découverte d'un quartier populaire*. Ville de Québec. <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/espace/2024/billet-vanier.aspx>
- Lapeyronnie, D. (2006). Révolte primitive dans les banlieues françaises: Essai sur les émeutes de l'automne 2005. *Déviance et Société*, 30, 431-448.
- Laporte, C. (2006, 27 octobre). *Pratiques d'intervention auprès des jeunes et des gangs : Un effort global et concerté* [Présentation powerpoint]. Centre d'expertise sur la délinquance des jeunes. <https://www.inspq.qc.ca/sites/default/files/jasp/archives/2006/jasp2006-violence-claporte2.pdf>
- Lavergne, W. (2016, 16 février). À la défense de l'école Vanier. *Le Soleil*. <https://www.lesoleil.com/2016/02/16/a-la-defensedelecole-vanier-53aeb447e8ae9173cfab835282aa9fdd/>
- Le Carrefour de Québec. (2021, 9 décembre). *Profilage racial : Le SPVQ veut s'attaquer aux biais inconscients*. Le Carrefour de Québec § Actualités. <https://www.carrefourdequebec.com/2021/12/profilage-racial-le-spvq-veut-sattaquer-aux-biais-inconscients/>

- Lemoine, R. et Bisson, S. (2018). *Québec-Ouest/Vanier: de l'indigence à l'indépendance*. Les Éditions GID.
- Leonardo, Z. (2009). *Race, Whiteness, and Education*. Routledge.
- Livingstone, A.-M., Rutland, T. et Alix, S. (2018). *Le profilage racial dans les pratiques policières : Points de vue et expériences de jeunes racisés à Montréal* [Rapport de recherche]. MTL sans profilage. [https://drive.google.com/file/d/1yCYtzCL-\\_mTHEZmsVv0hJu4yHL7j3n3Z/view?usp=sharing&fbclid=IwAR1SCG-1wOnUs51jVMN5GvpauNUCzXCrVSabtHxh6tszN50xYwXRiPxT3aQ&usp=embed\\_facebook](https://drive.google.com/file/d/1yCYtzCL-_mTHEZmsVv0hJu4yHL7j3n3Z/view?usp=sharing&fbclid=IwAR1SCG-1wOnUs51jVMN5GvpauNUCzXCrVSabtHxh6tszN50xYwXRiPxT3aQ&usp=embed_facebook)
- Local communautaire Claude-Martin. Ensemble, améliorons notre quartier. [https://laruchevanier.org/wp-content/uploads/2018/09/enquc3aate-claudemartin\\_versionfinale\\_br.pdf](https://laruchevanier.org/wp-content/uploads/2018/09/enquc3aate-claudemartin_versionfinale_br.pdf) 2016.
- Maynard, R. (2017). *Policing black lives: state violence in Canada from slavery to the present*. Fernwood Publishing.
- Mayol, P. (1994). Habiter. Dans M. de Certeau, L. Giard et P. Mayol, *L'invention du quotidien: 2. Habiter, cuisiner*. Gallimard.
- Mbaïrewaye, M.-H. (2021, 13 décembre). *Le Service de police de la Ville de Québec et le profilage racial: encore un effort!* Le Soleil. <https://www.lesoleil.com/2021/12/13/le-service-de-police-de-la-ville-de-quebec-et-le-profilage-racial-encore-un-effort-c08a7439b8ca5fc12eca61896f43f1b2>
- Mills, C. W. (2023). *Le contrat racial* (A. Ndiaye, trad.). Mémoire d'encrier.
- Mondou, J., Drolet, N., Labbé, F., Samson-Gauthier, M. et Legrand, M. (2023, 12 mars). Oser et innover en matière de logement dans le quartier Vanier. *Le Soleil*. <https://www.lesoleil.com/2023/03/13/oser-et-innover-en-matiere-de-logement-dans-le-quartier-vanier-279b67abb605cfb5cb118cc1385cf778/>
- Mongeau, P. (2008). *Réaliser son mémoire ou sa thèse: Côté jeans et côté tenue de soirée* (1<sup>re</sup> éd.). Presses de l'Université du Québec. <https://doi.org/10.2307/j.ctv18pgrbz>
- Morin, R., Parazelli, M. et Benali, K. (2008). Conflits d'appropriation d'espaces urbains centraux: Prendre en compte les modes de relation des groupes d'acteurs. *Nouvelles pratiques sociales*, 20(2).
- Mucchielli, L. (2008). Introduction: Dans *Sur le vif* (p. 5-17). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.mucch.2008.01.0005>
- Mucchielli, L. (2011). Pour une sociologie politique des émeutes en France. *Desafios*, 23(II), 223-275.

- Nadeau, F. (2013). *Les jeunes de Québec sont-ils cosmopolites? Rapport à la diversité culturelle, rapport au politique et construction identitaire chez des jeunes cégépiens de la ville de Québec* [Mémoire de maîtrise, Université Laval]. <https://corpus.ulaval.ca/jspui/handle/20.500.11794/24621?locale=fr>
- OCHA. (2024, 19 juin). *United Nations Office for the Coordination of Humanitarian Affairs - occupied Palestinian territory | Reported impact snapshot | Gaza Strip (19 June 2024)*. United Nations Office for the Coordination of Humanitarian Affairs. <http://www.ochaopt.org/content/reported-impact-snapshot-gaza-strip-19-june-2024>
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2016). Chapitre 4. L'analyse qualitative dans l'enquête anthroposociologique. Dans *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (vol. 4e éd., p. 89-103). Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.paill.2016.01.0089>
- Pedneault, E., Turenne, M. et Triki-Yamani, A. (2017). *Mémoire à la Commission sur le développement social et la diversité montréalaise et à la Commission sur la sécurité publique de la Ville de Montréal dans le cadre de la consultation sur la lutte au profilage racial et au profilage social* (Cat. 2.120-1.33) [Mémoire]. [https://cdpdj.qc.ca/storage/app/media/publications/Bilan\\_Mtl\\_profilages\\_racial\\_social.pdf](https://cdpdj.qc.ca/storage/app/media/publications/Bilan_Mtl_profilages_racial_social.pdf)
- Périssol, G. (2020). Le cas social. Dans *Le droit chemin: Jeunes délinquants en France et aux États-Unis au milieu du XXe siècle* (p. 89-138). Presses universitaires de France.
- Petty, T. (2022). *We want safety not surveillance: What Safety Means and What Residents Want*. Green Light Black Future. [https://urbanpraxis.org/wp-content/uploads/2022/10/digital\\_glb\\_report-1.pdf](https://urbanpraxis.org/wp-content/uploads/2022/10/digital_glb_report-1.pdf)
- Pilon-Larose, H. (2024, 10 juin). Rencontre bilatérale Trudeau – Legault: Demandeurs d'asile : Ottawa offre 750 millions à Québec. *La Presse, Politique*. <https://www.lapresse.ca/actualites/politique/2024-06-10/rencontre-bilaterale-trudeau-legault/demandeurs-d-asile-ottawa-offre-750-millions-a-quebec.php>
- Poiret, C., Hoffmann, O. et Audebert, C. (2011). Éditorial: Contextualiser pour mieux conceptualiser la racialisation. *Revue européenne des migrations internationales*, 27(1), 7-16.
- Posca, J. et Hébert, G. (2023). *Crise du logement : un marché locatif en manque d'encadrement*. Institut de recherche et d'informations socioéconomiques. <https://iris-recherche.qc.ca/publications/logement-2023/>
- Pronovost, S. et Vatz Laaroussi, M. (2010). Le développement des régions du Québec et les défis de la régionalisation de l'immigration. *Nos diverses cités*, (7), p.53-64.
- Puig de La Bellacasa, M. (2014). *Les savoirs situés de Sandra Harding et Donna Haraway: science et épistémologies féministes*. l'Harmattan.

- Purenne, A., Bencherifa, S., Naili, N., Chaabi, I. et Margoum, H. (2022). La police et les jeunes des minorités visibles: Les profilages en France. Dans F. Dupuis-Déri et P. Dufour, *Profilages policiers*. Presses de l'Université de Montréal.
- Radford, P. (2007). Importance de pousser la recherche: arguments en faveur de l'étude des populations d'immigrants et de minorités visibles vivant en dehors des trois plus grandes villes du Canada. *Nos diverses cités*, (3), p.50-54.
- Radio-Canada. (2016, 9 février). *Des rats dérangent à l'École secondaire Vanier*. Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/764228/rats-vanier-ecole-secondaire>
- Radio-Canada.ca. (2016, 9 février). Des rats dérangent à l'École secondaire Vanier. *HuffPost*, Nouvelles. [https://www.huffpost.com/archive/qc/entry/rats-ecole-vanier\\_n\\_9195430](https://www.huffpost.com/archive/qc/entry/rats-ecole-vanier_n_9195430)
- Rooke, A. (2010). Queer in the Field: on emotions temporality and performativity in ethnography. Dans K. Browne et C. J. Nash (dir.), *Queer methods and methodologies: intersecting queer theories and social science research* (p. 24-51). Ashgate.
- Rutikara, J. (2021). *La cité des autres* [Documentaire; DCP].
- Rutland, T. (2019). *Un échec éternel: La lutte contre le profilage racial à Montréal, 1979-présent* [Mémoire]. Commission de la Sécurité Publique de la Ville de Montréal. [https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/COMMISSIONS\\_PERM\\_V2\\_FR/MEDIA/DOCUMENTS/MEMO\\_RUTLAND\\_20191122.PDF](https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/COMMISSIONS_PERM_V2_FR/MEDIA/DOCUMENTS/MEMO_RUTLAND_20191122.PDF)
- Sauvayre, R. (2013). Chapitre 1. La préparation à l'entretien . Cairn.info. Dans *Les méthodes de l'entretien en sciences sociales* (p. 1-47). Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.sauva.2013.01.0003>
- Savoie-Zajc, L. (2009). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier, *Recherche sociale: De la problématique à la collecte des données*. Presses de l'Université du Québec. <https://canadacommons-ca.proxy.bibliotheques.uqam.ca/artifacts/1882889/recherche-sociale/2632110/read/>
- Schindler, S. (2015). Architectural Exclusion: Discrimination and Segregation Through Physical Design of the Built Environment. *The Yale Law Journal*, 124(6), p.1937-2023.
- Scholars against the war on Palestine. (2024). *Tool Kit: International Actions Against Scholasticide*. <https://scholarsagainstawar.org/wp-content/uploads/2024/02/SAWP-Actions-Against-Scholasticide-Toolkit.pdf>
- Sharma, N. (2006). *Home(lessness) and the Naturalization of 'Difference'*. University of Toronto Press. <https://www.jstor.org/stable/10.3138/9781442675810.6>
- SPVM. (s. d.). *Crime haineux et incident à caractère haineux*. Service de police de la Ville de Montréal. Récupéré le 6 juillet 2022 de <https://spvm.qc.ca/fr/Fiches/Details/Crime-haineux-et-incident-a-caractere-haineux>

- Statistique Canada. (2022, 9 février). *Profil du recensement, Recensement de la population de 2021*. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F>
- Statistique Canada. (2023, 21 juin). *Tableau 98-10-0351-01 Minorité visible selon le genre et l'âge : Canada, provinces et territoires*. <https://www150.statcan.gc.ca/t1/tbl1/fr/cv.action?pid=9810035101>
- St-Hilaire, G. (2017, 14 octobre). Où vivent les plus riches et les plus pauvres? *Le Devoir*. [https://www.ledevoir.com/documents/special/17-10\\_carte-revenu-median/index.html](https://www.ledevoir.com/documents/special/17-10_carte-revenu-median/index.html)
- Stuart, F. (2016). *Down, Out, and Under Arrest: Policing and Everyday Life in Skid Row*. University of Chicago Press. <https://doi.org/10.7208/chicago/9780226370958.001.0001>
- Sun, B. (2024, 17 juin). Explosion des amalgames entre immigration et crise du logement dans les médias. *Pivot*. <https://pivot.quebec/2024/06/17/explosion-des-amalgames-entre-immigration-et-crise-du-logement-dans-les-medias/>
- Suslovic, B., Rasmussen, C., Kim, M., Sarantakos, S., Dettlaff, A., Roe, C. et Guevara, V. (2024). Speaking Against Silence: Examining Social Work's Response to Genocide. *Abolitionist Perspectives in Social Work*, 2(1). <https://doi.org/10.52713/5sehsp64>
- Table de quartier Vanier. Portrait du quartier Vanier 2014-2015. [https://laruchevanier.org/wp-content/uploads/2018/09/2015-05-06\\_portrait-du-quartier-vanier\\_v12.pdf](https://laruchevanier.org/wp-content/uploads/2018/09/2015-05-06_portrait-du-quartier-vanier_v12.pdf) 2015.
- Talpin, J., Balazard, H., Carrel, M., Hadj Belgacem, S., Kaya, S., Purenne, A. et Roux, G. (2021). *L'épreuve de la discrimination: Enquête dans les quartiers populaires*. Presses universitaires de France.
- Thobani, S. (2007). *Exalted subjects: studies in the making of race and nation in Canada*. University of Toronto Press.
- Tremblay-Boily, G. (2023). *Le revenu viable hors des grands centres: données pour la Montérégie, Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine et la Côte-Nord [Étude]*. Institut de recherche et d'informations socioéconomiques (IRIS). <https://iris-recherche.qc.ca/publications/le-revenu-viable-hors-des-grands-centres/>
- Tuck, E. (2009). Suspending Damage: A Letter to Communities. *Harvard Educational Review*, 79(3), 409-428. <https://doi.org/10.17763/haer.79.3.n0016675661t3n15>
- Tuck, E. et Gaztambide-Fernández, R. A. (2013). Curriculum, Replacement, and Settler Futurity. *Journal of Curriculum Theorizing*, 29(1), p.72-89.
- Tuck, E. et Yang, K. W. (2014). R-Words: Refusing Research. Dans D. Paris et M. T. Winn (dir.), *Humanizing Research: Decolonizing Qualitative Inquiry with Youth and Communities* (p. p.223-247). SAGE Publications, Inc. <https://doi.org/10.4135/9781544329611>

- Tuck, E. et Yang, K. W. (2022). *La décolonisation n'est pas une métaphore*. Rôt-bò-Krik.
- UQAM. (2024, 12 juin). *L'UQAM décerne un doctorat honoris causa à Ellen Gabriel - Faculté de science politique et de droit - UQAM*. Faculté de science politique et de droit. <https://fspd.uqam.ca/nouvelle/luqam-decerne-un-doctorat-honoris-causa-a-ellen-gabriel/>
- UQTR. (2022). *Baccalauréat en psychoéducation (Québec) (7615)*. Université du Québec à Trois-Rivières. [https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/apex/f?p=PGMA000:10::NO:RP,10:P10\\_CD\\_PGM:7615](https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/apex/f?p=PGMA000:10::NO:RP,10:P10_CD_PGM:7615)
- UQTR. (s.d). *Les campus et centre universitaire de l'Université du Québec à Trois-Rivières*. <https://www.uqtr.ca/campus/index.shtml>
- Vande Wiele Norbert, G., Armony, V., Hébert, G. et Fortin, M. (2024). *Crise du logement et immigration: Mettons fin à l'amalgame* [Rapport de recherche]. Observatoire des inégalités raciales au Québec. <https://oriq.info/wp-content/uploads/2024/06/Egalites-Final.pdf>
- Ville de Québec. (2016). *Place aux arbres: Vision de l'arbre 2015-2025*. Ville de Québec. [https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/planification-orientations/environnement/milieuxnaturels/docs/vision\\_arbre\\_2015\\_2025.pdf](https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/planification-orientations/environnement/milieuxnaturels/docs/vision_arbre_2015_2025.pdf)
- Ville de Québec. Quartier Vanier: portrait sociodémographique et économique. [https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/portrait/quelques\\_chiffres/docs/Vanier\\_Portrait.pdf](https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/portrait/quelques_chiffres/docs/Vanier_Portrait.pdf) 2019.
- Ville de Québec. (2024a). *Ici nous sommes ouverts*. <https://www.ville.quebec.qc.ca/vivreensemble/citoyen/>
- Ville de Québec. (2024b). *Quartier Vanier: Portrait sociodémographique*. [https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/portrait/quelques\\_chiffres/docs/2-3\\_Vanier\\_Portrait%202024.pdf](https://www.ville.quebec.qc.ca/apropos/portrait/quelques_chiffres/docs/2-3_Vanier_Portrait%202024.pdf)
- Vincent, F. (2023, 4 avril). La régionalisation de l'immigration. *La Presse*, Opinions. <https://www.lapresse.ca/debats/opinions/2023-04-04/la-regionalisation-de-l-immigration.php>
- Vogler, A. (2020). *Montréal-Nord, Montréal-Noir : les discours et les récits de la stigmatisation territoriale* [Mémoire de maîtrise, Université de Montréal]. <https://hdl.handle.net/1866/24228>
- Wacquant, L. (2007). *Parias urbains: ghetto, banlieues, État*. La Découverte.
- Willis, P. et Trondman, M. (2000). Manifesto for « Ethnography ». *Ethnography*, 1(1), p.5-16.